BIBLIOTHÈQUE
DE
L'ÉDUCATION MATERNELLE
LIBRAIRIE L.-HENRY MAY



GROS PIERRE

83

0000007621 1

Бібліотека Київського університету ім. Б. Грінченка



GROS PIERRE

Tous droits réservés.

821.133.1
M.81

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

GROS PIERRE

PAR

Mme JULIE DE MONCEAU

ILLUSTRATIONS DE Mlle C. CHALUS



19044
10

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART
L.-HENRY MAY
9 ET 11, RUE SAINT-BENOÎT

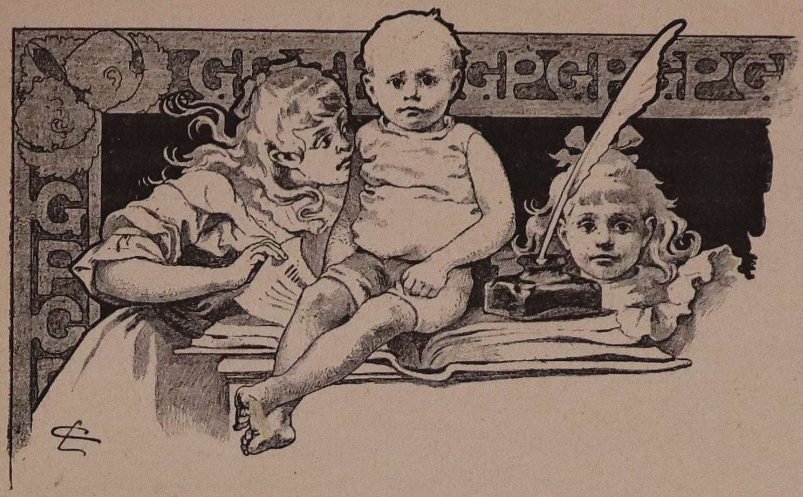
Ancienne maison Quantin

Gros Pierre est la suite de *Mon petit frère*, publié dans la même collection ; mais ces deux ouvrages formant chacun une partie différente du JOURNAL DE MON PETIT FRÈRE, peuvent être lus l'un sans l'autre.

A

MES ENFANTS

MARGUERITE, BERTHE ET PIERRE



GROS PIERRE

I

L ENFANT DE NEIGE

Nous sommes trois petits enfants ; nous avons la meilleure des mamans, le plus gentil des papas, tous nos efforts tendent à entourer leur existence d'une auréole de joie et de sérénité. Et malgré ces efforts constants, jamais, je le crains, nous ne serons assez sages, assez studieux, assez obéissants, pour leur témoigner tout ce que nos petits cœurs renferment à leur égard d'amour et de reconnaissance.

On m'a donné le joli nom de Marguerite ; Berthe est ma jeune sœur, et Pierre mon petit frère, un jeune homme de trois ans qui promet de devenir un homme, un véritable homme, tant au physique qu'au moral. Il est grand et rond comme une boule, si rond que tout le monde l'appelle volontiers « Gros Pierre », et si grand qu'un jour, s'il continue à pousser de la sorte, Gros Pierre aura conquis, sans se donner beaucoup de mal il est vrai, l'illustre nom de Pierre le Grand.

Gros Pierre est un aimable et gracieux baby : il se laisse volontiers guider par sa grande sœur dans le chemin du bien et du bon, et sa grande sœur essaye, autant que le lui permet sa très faible expérience, d'enseigner à Pierrot le moyen de comprendre le véritable sens de l'amour filial et tous les devoirs qu'un jour cet amour lui imposera.

Je supplée à cette faible expérience par le désir le plus ardent de bien faire, je tâche de seconder maman le plus possible, et je m'occupe de Gros Pierre dès que mes loisirs me le permettent. Trop rares, hélas ! ces loisirs, car je suis dans le feu de mes études. Comme je voudrais vieillir plus vite, enfermer dans mes tiroirs livres et cahiers, me consacrer entièrement au petit bonhomme qui fait ma joie et m'intéresse si vivement ! Comme je voudrais être une « vraie mère » !

— Cela viendra assez vite, me dit souvent maman ; tu te plaindras peut-être alors de la rapidité avec laquelle le temps fuit, et revenir sur le passé est impossible. Jouis paisiblement de tes treize ans, mignonne.

contente-toi de prodiguer à ton petit frère les caresses et les soins dont tu l'entoures ; chaque chose vient à son temps ; pour être mère, mère dans toute l'acception de ce mot si grave, si délicat, mais si doux et si tendre aussi, il faut rester petite fille longtemps encore, puis devenir fillette, puis encore demoiselle, et alors seulement, petite Margot, on a le droit d'aspirer à s'entendre appeler : maman.

Moi, *rêveuse*. — Comme ce sera long !..... petite fille..... fillette..... et..... demoiselle !

Maman. — Pas aussi long que cela te semble ; les jours succèdent aux jours avec une rapidité vertigineuse, et pour te faire prendre patience, chérie, laisse-moi te dire un mot tout bas, bien bas.

Je tendis l'oreille vers petite mère, très anxieuse de savoir le secret qu'elle allait me confier, ou, peut-être bien, le moyen de devenir maman plus vite. Mais ce n'était pas un secret ; elle me dit simplement ceci : — Les bonnes petites filles comme toi deviennent sûrement des mères parfaites.

Je rougis un peu, j'embrassai maman de toutes mes forces, et je lui promis d'être bonne, très bonne, pour acheter un jour tout plein de petits enfants, les aimer passionnément, afin d'être pour eux une mère aussi accomplie que l'était pour nous la nôtre !

Je n'en demandai pas davantage.

— Fais en attendant ton apprentissage, continua maman, et songe quelle avance tu as sur moi ! je n'avais pas eu de tout petit frère quand j'étais petite fille, ton

oncle Alphonse était mon aîné, ton oncle Louis mon cadet de deux ans seulement, et je ne pouvais être pour lui qu'une maman pour rire ; il en était de même pour ta tante Pauline, moins vieille que moi de douze mois à peine. J'essayais bien de me faire prendre au sérieux, de les commander, de les soigner, de les câliner surtout, car dans toute petite fille il y a presque toujours un brin d'instinct maternel, mais si ta tante Pauline voulait bien quelquefois m'écouter, ton oncle Louis se moquait carrément de moi et ne voulait absolument pas être mon fils. Bien au contraire, c'était un monsieur très autoritaire, ayant conscience de la supériorité de son sexe et renversant les rôles : c'est lui qui était mon papa.

Je devins bonne mère quand même, puisque tu l'affirmes et que tu es juge suprême en la question ; mais pense un peu quel degré de perfection tu peux atteindre, chère Margot, et combien sera à envier le sort de mes petits-enfants.

Nous étions en plein hiver. J'écoutais maman de toutes mes oreilles, assise à ses pieds sur un mœlleux coussin ; j'achevais un béret de poupée, et mon crochet allait et venait rapidement, ma laine bleu ciel s'enchevêtrant parfois, mais ma besogne avançant à vue d'œil.

Maman terminait pour cette même poupée une ravissante robe de cachemire rose, et Berthe, pénétrant triomphante dans la chambre où nous nous tenions, apportait une minuscule paire de bas qu'elle avait tricotés et réussis à merveille.

A terre, gisaient mille et un objets ; poupées, pantins, jouets de toutes sortes, rubans et papiers dorés, mignonnes bougies, sucres de pomme, boîtes de bonbons ; le salon était bondé de merveilles. Au milieu de ce salon, juste au-dessous du lustre, un arbre de Noël gigantesque étendait ses mille bras aux incalculables petites piques. Au dehors, la neige tombait drue : sol, arbres, buissons, tout était blanc ; de larges flocons s'amoncelaient les uns sur les autres, formant une épaisseur dont nous commencions à nous préoccuper sérieusement.

De la fenêtre du salon, située au rez-de-chaussée, nous regardions éplorées ce spectacle grandiose mais attristant. Un formidable juron suivi d'un cliquetis d'armes non moins formidable nous fit retourner la tête, bondir de notre place, et changer le cours de nos idées de plus en plus noires devant cette chute de neige grossissant d'instants en instants. « Sable de bois ! Tonnel de tonnel ! Allons, en avant, monsieur Flingant ! » C'était Pierrot qui s'annonçait de la sorte, la figure pourpre, le casque d'acier crânement posé sur sa tête blonde, la cuirasse ajustée de travers, les épaulettes d'or à peine maintenues, et le ceinturon serré à la taille autour d'un tablier d'andrinople remplaçant peu avantageusement la tunique réglementaire.

Pierrot avançait difficilement ; il se prenait les jambes dans sa trop longue épée qui lui battait et genoux et mollets ; il avait perdu totalement la liberté de ses mains où fusil, pistolet, trompette, ne tenaient que par

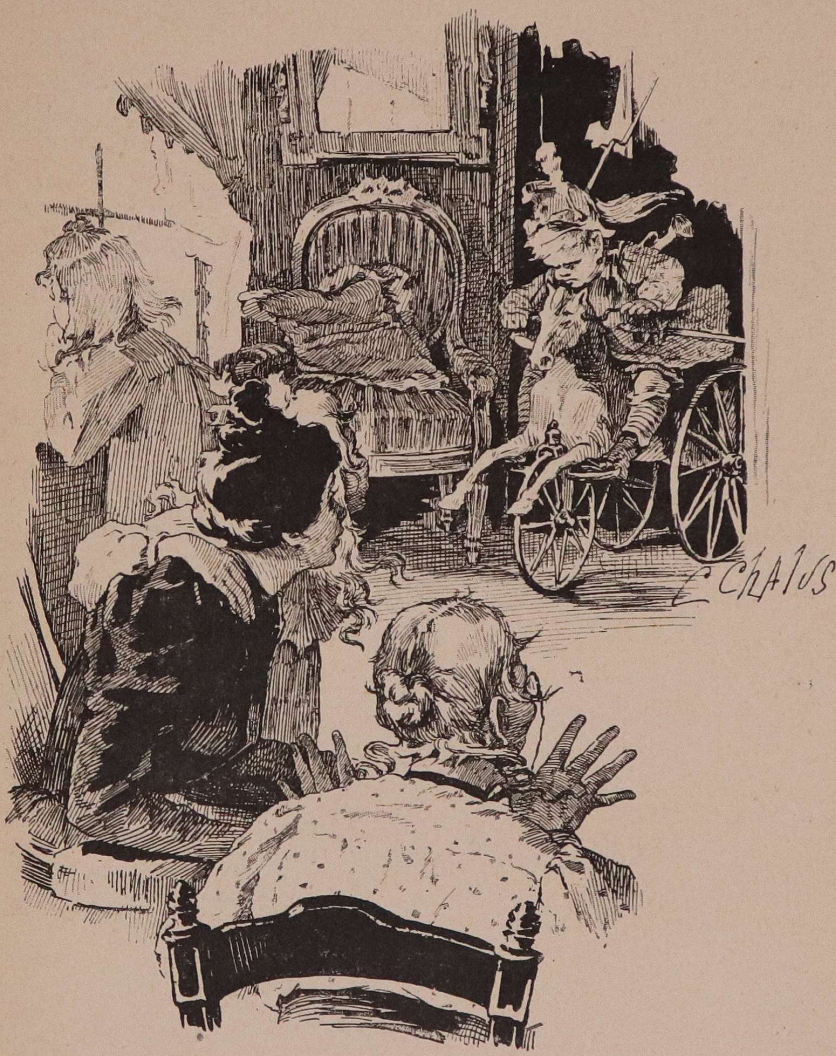
miracle ; pour comble de difficultés, Pierrot, ne doutant de rien, arrivait à califourchon sur le plus beau de ses chevaux mécaniques.

Un foudroyant coup de poing dans la porte avait livré passage au cavalier et à sa monture, un demi-passage seulement, car l'unique battant ouvert ne suffisait pas à l'entrée triomphale rêvée par le cuirassier Gros Pierre.

De là, colère et jurons, cris de détresse ; les petits pieds avaient beau s'appuyer de toute leur force sur les pédales, faisant manœuvrer le mécanisme du dada, le dada n'avançait plus, et Pierrot avait beau s'égosiller, employer, en omettant toutefois les *r* avec lesquels il semblait brouillé, tout le vocabulaire d'injures militaires dont il disposait, l'animal toujours restait pris entre les deux montants, et tous les « Sable de bois ! Tonnel de tonnel ! Hue donc, Flingant ! hue ! saute ! » rien n'y faisait.

Pierrot alors descendit de son cheval ; fusil, pistolet, trompette, tombèrent à terre ; il essaya de forcer encore l'entrée en poussant Fringant de ses deux grosses mains rougies par l'effort fait depuis un instant, mais, ne venant pas encore à bout de ses désirs, il se décida à employer le moyen le plus sûr sinon le plus en rapport avec son idée première : il saisit Fringant par les pieds de derrière, le fit reculer de quelques pas, puis encore de quelques autres, l'attira ainsi jusqu'au mur de la serre précédant le salon, remisa soigneusement l'animal dans le coin lui servant d'écurie, et, ceci fait,

honteux et furieux surtout de sortir vaincu d'une lutte



avec Fringant, Gros Pierre ramassa ses armes, et tout penaud vint jusqu'à nous.

Il pleura ; je le pris sur mes genoux, je le berçai, je l'embrassai, essayant de lui faire comprendre l'impossibilité de se frayer un chemin à travers un espace trop petit pour sa monture ; mais c'était là un problème difficile encore à résoudre, bien plus difficile par conséquent à saisir pour un petit cerveau de trois ans.

— Ce n'est pas ce système qu'il faudra employer pour tes enfants, petite Marguerite, me dit maman ; on doit savoir, en toutes circonstances, se mettre à la hauteur des âges et des situations ; or, en ce moment, tu fais fausse route. Premièrement, tu perds ton temps en voulant expliquer à ton frère ce que tu n'arriveras pas à faire entrer dans sa jeune cervelle, car la notion du plus ou du moins lui est encore étrangère ; d'ici quelques mois, un an, on pourra déjà mieux causer et le raisonner ; laissons donc cette question tout à fait de côté aujourd'hui, cédons-lui, c'est ce que nous avons de mieux à faire ; il prétend que Fringant ne *voulait* pas entrer, qu'il voulait retourner manger à l'écurie, laissons à ton petit frère ses illusions de baby ! Quant à sa colère, à ses larmes surtout, ceci est autre chose ; il faut, dès maintenant, enseigner à ce jeune homme la patience, et lui faire refouler ses pleurs, des pleurs aussi inutiles surtout.

Moi. — Mais c'est ce que je fais, maman !

Maman. — Oui, mais il ne faut pas s'y prendre ainsi.

Moi, *à Pierrot.* — Allons, mon amour, ne pleure plus ; tiens, prends mon mouchoir, essuie ces vilains yeux rougis.

BERTHE. — Si tu ne pleures plus, tu auras une pastille de chocolat.

Au mot de chocolat, Pierrot, qui tenait sa tête enfouie dans mes bras, relève sa frimousse et esquisse un semblant de sourire.

MAMAN. — Non, tu n'auras pas de chocolat.

Ces mots à peine prononcés, les sanglots redoublent. Maman alors enlève Pierrot de mes genoux, le campe sur ses pieds, malgré une résistance désespérée, et doucement, très doucement :

— Pierrot ! dit-elle.

Pierrot boude toujours.

— Écoute, Pierrot, regarde-moi.

Pierrot tient les yeux dans son mouchoir trempé.

Maman essaye de le lui enlever.

— Pierrot ! continue-t-elle ; cuirassier Gros Pierre !

A ce mot de cuirassier le mouchoir se déplace.

— Regardez-moi bien, cuirassier Gros Pierre.

Gros Pierre fixe sa maman.

— Est-ce que les cuirassiers pleurent ? est-ce que les hommes pleurent ? allons donc !

— Ah ! mais non, s'écrie mon petit frère profondément humilié, et rattachant lui-même sabre, cuirasse, épaulettes et épée qui s'en allaient un peu dans tous les sens ; ah ! mais non, les cuilassiers ne pleulent pas, et les hommes non plus ! je ne pleule plus, je suis un homme !

Au souvenir d'être homme, et de plus cuirassier, Pierrot a déjà oublié ce moment de défaillance, et le

voilà reparti dans la vaste serre, commandant à son nouveau bataillon imaginaire représenté, pour l'instant, par six chaises de fer rangées deux par deux avec une symétrie absolument parfaite !

— Voilà comme il faudra élever tes garçons, fillette ; il faut toujours toucher la corde sensible, et tu vois comme tout jeunes déjà cette corde sensible vibre au fond de leurs petits cœurs. D'un baby il faut faire un garçon, d'un garçon un homme, tout comme je te le disais tout à l'heure d'une fille on fait une fillette, d'une fillette une demoiselle, d'une demoiselle une femme !

— Et que fait-on de moi ? demanda Berthe.

— Ah ! fit maman en riant, voilà bien la chose la plus compliquée qui existe, et je ne sais si à moi toute seule je parviendrai à démêler cette grave question, petit diablotin !

Mlle Rosalie, notre gouvernante, était venue se joindre à nous.

— Vous m'y aiderez bien un peu, n'est-ce pas, mademoiselle Rosalie ?

— Oh ! bien volontiers, madame, et nous ne serons pas encore trop à nous deux !

Moi. — Mais je t'aiderai aussi, petite mère.

Madeleine. — Et moi aussi, si vous le permettez, madame ?

C'était Madeleine, non pas Madeleine ma petite cousine (car j'ai une petite cousine qui s'appelle Madeleine), mais Madeleine Sennac, ma meilleure amie, qui arrivait ainsi en tapinois.



UN TOUT PETIT GARÇON PIÉTINAIT DEVANT NOUS. (P. 13.)

MAMAN. — Toi, Madeleine, bien volontiers, car tu es l'enfant la plus sûre, la plus sérieuse et la plus consciencieuse que je connaisse. Mais d'où arrives-tu, chérie? je ne t'avais pas vue, pas même entendue pénétrer dans la pièce !

MADELEINE. — Les portes étaient toutes ouvertes, madame, et voyez comme je suis chaussée ; j'ai dû mettre mes snow-boots (bottines de neige) sur mes chaussures habituelles, et encore ai-je eu tout le mal possible à traverser la chaussée qui sépare notre maison de la vôtre ; je glissais à tous moments ; mes pieds s'enfonçaient jusqu'à la cheville ; je croyais ne jamais arriver. Il fait un froid, un froid terrible !

Madeleine s'approcha de la fenêtre, et, continuant :

— Pauvre petit malheureux, va, comme je te plains !

MAMAN. — De quel malheureux parles-tu, Madelon ?

MADELEINE. — Mais d'un petit bonhomme pas plus haut que Pierre, qui depuis un instant se promène sur la route ; je me suis même attardée à regarder si quelqu'un venait le rejoindre, et depuis plus d'une demi-heure je fais la navette entre votre grille et la mienne, ne perdant point le petit des yeux, mais n'apercevant personne auprès de lui. Pauvre enfant ! il semble transi ; il fait pitié ! Tenez, madame, regardez : le voici qui passe devant votre porte !

En effet, un tout petit garçon piétinait devant nous, les mains cachées dans les poches d'un pantalon brun tout rapiécé, tout usé ; quelque chose qui n'était ni une blouse, ni une veste, couvrait ce petit corps délicat ; un

chapeau de paille à larges bords baissés, chapeau de marin probablement, ayant appartenu à un enfant plus favorisé par le sort et la fortune, couvrait la tête de l'enfant de neige. Oui, enfant de neige ! tel était le seul nom dont, pour l'instant, nous pouvions le définir ; du sommet de son chapeau à la pointe de ses bottines larges et grossières, les flocons amoncelés ne formaient qu'une couche blanche, épaisse et serrée, donnant au petit infortuné l'aspect lilliputien du bonhomme de neige traditionnel si connu, et si universellement répandu sous toutes les formes, ce bonhomme qui fait la joie des babys du monde entier.

Berthe. — Si nous le faisions entrer chez nous ?

Maman. — Voilà au moins un bon sentiment exprimé, chère enfant ; et, du côté du cœur je crois que l'on n'aura pas grand'chose à vous enseigner, mademoiselle.

Berthe. — Ah ! mais, à propos, je demandais, lorsque Madeleine est entrée, ce que je deviendrai un jour, puisque je suis une fille et que toute la journée l'on me dit que je suis un garçon ?

Maman. — Et dans les deux affirmations il y a du vrai, chérie ; mais ne t'inquiète pas, nous viendrons bien à bout de faire de toi quelque chose de très bien, j'en réponds.

Berthe, *souriant*. — Alors je me laisserai faire, maman, ça je puis te le promettre ; mais, en attendant, permets-tu que l'enfant de neige vienne se réchauffer auprès de nous ?

Maman. — Volontiers, chérie ; je vais aller le chercher moi-même. Le temps de passer un vêtement chaud, de

jeter une mantille sur ma tête, j'y cours, et je vous le ramène.

Nous restâmes comme pétrifiés, le front collé contre les vitres gelées de la fenêtre. Pierrot, pour mieux voir, s'était emparé d'une chaise sur laquelle il se tenait debout, soutenu par Mlle Rosalie.

— Oh ! le pauvle maleuleu ! répétait mon petit frère. Oh ! le pauvle enfant de la neige ; dis, Magot, est-ce que maman va me l'appoter ?

Moi. — Je pense que oui, chéri.

Pierrot. — Je lui donnelai mes joujoux, et un petit peu aussi de mon goûter.

C'était là, pour Gros Pierre, le plus grand des sacrifices qu'il lui fût possible d'accomplir.

Moi. — Tenez, voici maman qui ouvre la grille, et il neige toujours ; elle va être trempée, elle aussi, pauvre maman ! Quel vent, mon Dieu ! son parapluie ne peut rester ouvert. Quelle horrible bourrasque !

La neige tombait si abondamment qu'elle formait comme un épais brouillard au travers duquel nous devinions plutôt maman que nous ne pouvions réellement la voir ; de plus, le ciel était gris ; il était trois heures passées, et à trois heures, en hiver, au mois de décembre, le jour tombe déjà rapidement.

Maman parvint enfin jusqu'au petit garçon ; elle se baissa, lui parla, essaya de lui prendre la main ; l'enfant la retira, et se mit à courir, pas bien loin, car ses petites jambes glacées lui enlevaient toute souplesse ; maman à nouveau tenta de le saisir ; l'enfant encore se défen-

dit; ce qu'il disait, ce que lui disait maman, nous l'ignorions, les paroles n'arrivant point jusqu'à nous au travers de la fenêtre close.

Tout à coup maman souleva le petit bonhomme de neige, l'étreignit fortement dans ses bras sans tenir compte de ses efforts désespérés, traversa la route, franchit la grille, et se dirigea vers la maison, pressant fortement contre elle son lourd fardeau qui résistait toujours.

Tous, alors, nous courûmes au-devant d'elle ; nous ouvrîmes la porte du vestibule, maman traversa la serre, puis, hors d'haleine, vint tomber sur un large fauteuil près de la cheminée où flambait un immense feu de bois.

L'enfant pleurait à chaudes larmes, appelant d'une façon désespérée sa maman. « Maman ! maman ! maman !! » gémissait-il. La chaleur du foyer, faisant un si grand contraste avec la température glaciale du dehors, calma pourtant le pauvre petit être.

Maman déposa le baby dans le fauteuil : — Tâchez de l'apaiser tout à fait, mademoiselle Rosalie, je vais lui chercher un bol de lait chaud ; il doit avoir faim, soif peut-être, enlevez-lui pendant ce temps ses bas et ses bottines ; et toi, Margot, monte vite à la chambre de Pierrot : apporte-nous tout ce qu'il faut pour changer l'enfant des pieds à la tête. Madelon et Berthe le déshabilleront entre temps.

— Et moi ? demanda Pierrot, je veux faile quelque chose aussi !

— Eh bien ! montre-lui tes soldats, chéri, c'est peut-être là le moyen le plus prompt de ramener un sourire dans ses yeux pleins de larmes.



Et chacun, consciencieusement, se mit à la besogne. Mademoiselle déchaussait un pied, Madeleine l'autre ; Berthe enlevait le chapeau, déboutonnait la veste.

Библіотека
№ 2

Pierrot, juché sur un tabouret pour se rendre plus grand et dominer Mademoiselle et Madeleine qui lui cachaient l'enfant de neige, Pierrot, dis-je, tenait d'une main un beau soldat de plomb, de l'autre une poupée-soldat au pantalon écarlate, au képi à galons, à la tunique rattachée par de gros boutons en métal.

Pierrot. — Tiens, enfant de neige, tiens, vois comme c'est beau !

L'enfant de neige, tout ahuri, ne distinguait pas la voix frêle de Pierrot au milieu du craquement du bois dans l'âtre, et du va-et-vient des uns et des autres, au milieu surtout de tout cet inconnu.

Pierrot, *tristement*. — Il ne me regade même pas ; c'est pace que je ne l'appelle pas de son nom, mais je le connais pas son nom !

Berthe. — Essaye une fois encore.

Pierrot. — Comment faut-il que je lui donne un nom ?

Berthe, *riant*. — Comment faut-il que tu lui donnes un nom ? je ne sais ; celui que tu voudras, au hasard, celui que tu aimes le plus.

Pierrot. — Ah ! je ne sais pas, je les aime tous.

Et, se penchant vers Madeleine : — Dis-moi, Madeleine, toi, un beau nom de petit gaçon.

Madeleine. — Robert, Lucien, Georges ; mais, au fait, si tu le lui demandais, son nom, cela serait, il me semble, la première des choses à faire.

Maman revenait portant une tasse de lait tout chaud : — De quoi s'agit-il donc, mes enfants ?

Berthe. — De donner un nom à l'enfant de neige, et

Madeleine disait justement que le mieux serait de lui demander le sien.

MAMAN. — Toujours pratique et logique, cette bonne Madeleine ; mais certainement, elle a cent fois raison.

PIERROT. — Alors je vais le lui demander.

Dégringolant de sa chaise sur laquelle il était resté perché, Pierrot se fraya un chemin entre Madeleine et Mademoiselle toujours accroupies et réchauffant dans leurs mains les petons froids du baby.

PIERROT. — Comment t'appelles-tu ? dis ? dis-moi ?...

L'ENFANT. — Salot.

PIERRE, *éclatant de rire*. — Salot ? en voilà un drôle de nom.

BERTHE. — Et pas propre, ma foi. Tu dis, petit ?...

L'ENFANT. — Salot, je m'appelle Salot.

MAMAN. — Laissez-le, ne l'étourdissez pas, et surtout ne riez pas, enfants ; voici le pauvre petit qui commence à se familiariser un peu avec nous ; nous allons d'abord lui faire boire son lait, puis on lui mettra d'autres vêtements, et ensuite nous tâcherons de savoir et son nom et sa provenance.

L'enfant but avec avidité sa tasse entière de lait : — Merci, madame, dit-il poliment ; et gracieusement il ajouta : S'il vous plaît un petit moceau de pain avec ?

Il s'exprimait très clairement, très nettement.

MAMAN. — Tu auras du pain tout à l'heure, mon mignon ; laisse-nous d'abord t'enlever ton pantalon mouillé, te mettre une belle blouse neuve ; ensuite je

te donnerai du pain et même un peu de chocolat si tu es bien sage.

L'enfant. — Je seai bien sage, madame.

— Et moi aussi, ne manqua de dire Pierrot, tout heureux de saisir une occasion nouvelle de manger du chocolat.

On mit l'enfant debout devant la cheminée. Maman et Mademoiselle entreprirent de le déshabiller, trouvant qu'à cinq nous ne ferions que de la mauvaise besogne.

— Asseyez-vous tranquillement, nous dit maman; dans cinq minutes le petit sera prêt, et tout en le changeant je vais l'interroger.

Maman. — Était-ce bon ton lolo ?

L'enfant. — Oh ! oui, madame, tès bon.

Maman. — As-tu chaud ?

L'enfant. — Tès chaud, madame.

Maman. — Comment t'appelles-tu ?

L'enfant. — Salot. Je l'ai dit au petit monsieur, je m'appelle Salot.

Maman. — Bien, c'est entendu ; ne le contrarions pas ; il a peut-être raison, et prononce à sa façon. Où est ta maman ?

L'enfant. — Maman est là-bas ; elle m'a dit de ne pas m'en aller de la pote avant que quelqu'un vienne me chéché, et le vilain monsieu Laulent il m'a laissé tout seul.

Berthe. — Tiens, il est comme Pierrot, il ne prononce point les *r*.

MAMAN. — C'est juste; je me faisais la même réflexion.

L'enfant de neige était chaussé maintenant; on lui avait passé une chemise, un pantalon blanc, propre, et par-dessus, une blouse de gros molleton rouge retenue à la taille par une ceinture de cuir noir. Pierrot portait identiquement la même.

Madeleine, Berthe et moi étions occupées à ranger convenablement les effets usés de l'enfant.

Il faut mettre tout ce qu'il avait sur lui soigneusement de côté, mes chéries ; ces vêtements nous aideront peut-être à retrouver les traces du pauvre abandonné.

BERTHE. — Abandonné ? Tu crois, maman ? réellement abandonné ! Mais peut-il y avoir des mères qui abandonnent leurs enfants ?

MAMAN. — Hélas ! oui; et souvent les meilleures !

BERTHE. — Et comment cela ?

Maman allait répondre.

— Madame, madame, s'écria tout à coup, Madeleine en train de plier la veste de l'enfant de neige, voici un papier que je viens de trouver dans une poche intérieure, et sur ce papier il y a votre nom.

— Donne vite, fit maman, donne.

Voici ce que contenait ce bout de papier :

« Madame,

« Il y a dix-huit mois, vous êtes venue au Havre; nous étions alors les gens les plus heureux du monde ; depuis,

le malheur est entré dans notre maison ; d'abord tout a brûlé pendant l'hiver qui a suivi votre visite, et c'est pour cela que nous ne sommes pas venus à Paris comme nous vous l'avions promis. Mon mari est tombé malade de chagrin ; je l'ai bien soigné, mais le Bon Dieu l'a pris quand même. Alors j'ai essayé de travailler pour moi et mon enfant ; je suis tombée malade à mon tour ; je n'ai plus aucune famille, et les voisins et amis ont tant fait, qu'ils ne peuvent plus rien pour nous. J'ai pensé à vous, je me suis dit : Moi, ça ne fait rien, mais le petit, il ne faut pas qu'il meure de faim et de froid. Je l'ai alors confié à quelqu'un qui partait pour Paris, un voisin, et je l'ai supplié de déposer le petiot à votre porte, de ne pas le quitter avant d'être bien sûr que vous étiez dans la maison. Et quand vous aurez mon enfant, ne l'abandonnez pas, madame ; je vais entrer à l'hôpital ; si je guéris, je retravaillerai, et je viendrai reprendre mon enfant que je vous prête seulement. Je fais cela pour son bien, parce que je vous sais bonne, et que son pauvre père me parlait si souvent de vous ! Gardez-le, gardez-le moi, et pardon ! »

Nous pleurions tous à chaudes larmes ; papa, à ce moment, revenait de ses affaires et accourait bien vite, ayant appris par les domestiques le grand événement de la journée. En deux mots, maman le mit au courant de la situation.

— Eh bien soit ! elle a bien pensé, cette brave dame. Allons, enlevons tous ces mouchoirs ; pas de larmes

surtout, je n'aime pas les visages tristes. Viens ici, petit Charlot, Charlot Caporal, n'est-ce pas ?

— Charlot Caporal ?... Qui est-ce ? demanda Madeleine :



Moi. — Je vais te conter cela, Madelon ; c'est déjà une vieille histoire ; nous ne nous te connaissions pas à cette époque ; montons dans ma chambre, je te lirai la première partie du *Journal de Mon petit frère* [1], journal

1. Voir, dans la *Bibliothèque Maternelle*, le volume : *Mon petit Frère*.

interrompu pendant dix-huit mois, pour mille et une raisons indépendantes de ma volonté. Viens ; tu comprendras mieux après.

Et, bras dessus bras dessous, Madeleine et moi quittâmes le salon, précédées de Berthe et des deux garçonnets.

— Salot, dit Pierre à l'enfant de neige, viens, petit Salot ; puisque tu t'appelles Capolal, tu seas le capolal et moi le génélal : Pends le fusil, je te le donne ; pends celui-là. Otez-vous vilaines chaises ; j'ai plus besoin de vous pou jouer ; j'ai un soldat pou de bon maintenant. Allons, une, deusse, une, deusse, en avant mache, Salot Capolal !.....





II

L'ACADÉMIE LAMINOIS

Je laissai Pierre et son nouvel ami sous la surveillance de notre gouvernante anglaise et de Berthe, passée cantinière du régiment pour l'instant.

Puis, grimpant prestement l'escalier, j'allai droit à la bibliothèque de ma chambre, j'en retirai un joli volume bleu sur lequel on lisait en lettres dorées : « Journal de mon petit frère ». J'offris une chaise à Madeleine, j'en pris une autre, et je lui résumai très sommairement les quelques pages ayant trait à nos relations antérieures avec la famille Caporal.

— Ce fut en vagon, et d'une façon bien bizarre, que

nous fîmes la connaissance de M. Caporal ; nous demeurions alors à Saint-Germain.

Un jour, en revenant de Paris à la campagne, M. Caporal avec deux autres de ses collègues prirent place dans le même compartiment que nous ; ces trois messieurs, munis de leurs instruments, se rendaient à un concours d'orphéons. Pierrot les charma, attira surtout le regard de M. Caporal par une ressemblance frappante avec son propre enfant, le petit Charlot qu'il avait laissé au Havre ; on joua dans le vagon même différents airs pour amuser Pierrot et, à Saint-Germain, on se sépara, gardant un souvenir excellent de ce voyage accidenté.

Nous avions oublié depuis longtemps voyage et voyageurs, lorsqu'un an après, étant en villégiature à Trouville et en excursion au Havre, nous retrouvâmes M. Caporal, sa femme et son fils, propriétaires d'une des plus belles fermes aux environs des phares de la Hève. Accueil très hospitalier dans ce foyer où le malheur semblait ne jamais devoir pénétrer, tant à cette époque tout y respirait et la joie et l'aisance.

Tu sais le reste, Madelon ; la lettre de la pauvre madame Caporal te l'a appris comme à nous. Quelle lamentable histoire ! Comme ces pauvres gens ont dû souffrir ! et quelles tortures la malheureuse mère a-t-elle dû s'infliger, avant de se décider à abandonner le petit Charlot qu'elle adorait de toute son âme !

De grosses larmes me venaient involontairement aux yeux ; Madeleine m'écoutait sans dire mot : elle ne

pleurait point mais elle était blême. Jamais d'ailleurs Madeleine ne pleurait, ou rarement, du moins; elle avait une force de caractère tout à fait rare à son âge et, me voyant si chagrine, elle s'efforçait de prendre une physionomie calme, pour ne pas augmenter ma douleur.

Telle était ma grande amie, une de ces natures extraordinaires d'où la banalité est absolument exclue, mais une de ces natures qu'il faut deviner pour la mieux comprendre; car, sous un aspect sec, et froid même par instants, elle cachait le plus noble et le plus tendre des cœurs.

Nous nous étions connues à l'Œuvre des Layettes, Œuvre aussi intéressante que pratique, fondée par la femme d'un général, Mme Desay. Quinze jeunes filles, présidentes de groupe, avaient sous leurs ordres huit jeunes filles ou fillettes qui, dans un laps de temps déterminé, devaient remettre à la présidente un nombre également déterminé de layettes. La présidente de chaque groupe était responsable de la besogne, qu'elle remettait à Mme Desay, et il lui fallait veiller par conséquent à la bonne exécution des chemises, brassières, bonnets dont se composait le petit trousseau. Tous les mois, la présidente de l'Œuvre réunissait ses quinze jeunes présidentes, leur rendait compte de l'emploi des layettes, nous parlait en termes chaleureux et émus des heureux que nous faisions, de la reconnaissance que l'on nous devait; elle nous adressait ses remerciements les plus sincères, et n'oubliait qu'une chose, cette excel-

lente Mme Desay, une chose qui ne lui venait même pas à l'esprit, tant elle était bonne et modeste : c'est qu'elle seule avait le droit de s'attribuer ce bonheur et cette reconnaissance dont elle nous parlait, puisqu'elle était l'unique inspiratrice et organisatrice de cette Œuvre superbe, qui prenait journellement une extension plus grande.

A toutes les réunions je retrouvais Madeleine; nos mères se connaissaient déjà un peu ; Mme Desay profitait des réunions pour donner certaines indications, glisser au besoin quelques observations à tout son petit monde ; elle blâmait avec une douceur infinie celle d'entre nous qui lui livrait une layette en mauvais état, soit mal cousue, soit mal taillée; par contre, elle prodiguait force compliments quand on lui remettait l'ouvrage tel qu'elle le désirait et le rêvait.

— Madeleine et Marguerite me font toujours grand plaisir, disait-elle; rien à leur dire, aucune observation à leur adresser, elles méritent toutes deux louanges et compliments : leurs layettes sont parfaites.

Nous rougissions toutes deux, très fières de donner autant de satisfaction à Mme Desay, et très heureuses surtout de pouvoir féliciter à notre tour nos huit petites collaboratrices auxquelles revenaient, bien plus qu'à nous, la plus grande partie des éloges recueillis.

Quoi qu'il en soit, le désir de faire bien nous rapprocha l'une vers l'autre ; le succès nous attira davantage, et, sous les auspices de la charité, nous nous liâmes tout à fait.

Devenir amies dans des circonstances semblables était de bon augure. Berthe, toujours avec son esprit railleur, avait beau nous affirmer que seuls nos che-



veux roux (car nous avions toutes deux les mêmes cheveux bistrés) avaient eu le don de sceller si promptement le pacte d'amitié formé entre Madeleine et moi, je sentais bien que cette amitié reposait sur des bases plus solides, et je m'y laissais entraîner avec un bonheur, une joie infinis.

Il n'y avait qu'un an que je voyais Madeleine journellement, que nous voyions Madeleine, car Berthe, quoique plus jeune que nous et d'un caractère très différent, il est vrai, avait quand même sa large part dans ce triumvirat de bonne entente et de franche amitié.

La gaieté ininterrompue, l'esprit pétillant de ma sœurette, venaient fort à propos d'ailleurs faire diversion à nos natures plutôt calmes et sévères, et entre Madeleine et moi Berthe devenait un trait d'union souvent utile, quelquefois indispensable.

Ce même vingt-trois décembre, après lecture faite à Madeleine de l'histoire des Caporal, nous serions certes restées clouées sur nos chaises avec des mines éplorées et les yeux dans le vague, si Berthe, suivie des deux pioupous, n'était venue nous tirer toutes deux de cet état de torpeur auquel nous ne pouvions nous arracher.

— Par ici, mes amis, disait Berthe aux militaires, par ici la cantine : je vais vous servir une soupe de premier ordre, et un morceau de bouilli comme vous n'en avez jamais goûté.

La cantine, c'était notre chambre ; les deux petits soldats cherchaient vainement la soupe annoncée, comprenant fort bien la plaisanterie jusqu'à un certain point, mais il ne fallait pas leur mettre l'eau à la bouche.

— Et la soupe ? dirent-ils en chœur.

Berthe. — Mais c'était pour rire !

— Non, non, la soupe; la soupe, ou quelque chose à manger ! continuèrent-ils.

J'avais, dans mon armoire, une boîte de cigarettes en chocolat.

— J'ai votre affaire, petiots, attendez !... Et, tirant deux cigarettes enveloppées dans leur papier de soie, je les distribuai aux enfants.

Pierrot, dans sa précipitation, cassa la sienne. Charlot, plus patient, déroula le papier, et, d'un air fort sérieux, en avançant ses petites lèvres, il lança dans l'espace sa première bouffée de fumée. — Vilain ! gronda Pierrot furieux; oh ! le vilain, attends-moi, maintenant. Donne une aute à Glos Pierre, veux-tu, Maguelite ?

J'enlevai cette fois-ci le papier et je remis intacte la cigarette à Pierrot. Il la saisit entre l'index et le majeur, s'approcha de Charlot puis, gravement, lui dit en portant la main gauche à la visière de son képi, histoire de saluer :

— Vous pémettez, capolal ?

— Faites donc, repartit l'intelligent petit bonhomme ; faites donc, monsieur ; les deux têtes en avant, les reins cambrés, le général Gros Pierre alluma sa cigarette au feu de celle de son camarade d'armes.

Les deux enfants, qui, autrefois, avaient quelque analogie, ne se ressemblaient plus du tout maintenant ; l'un avait grandi, grossi, prospéré d'une façon extraordinaire grâce aux soins vigilants dont il était entouré ; l'autre avait souffert et il s'en ressentait.

La première pensée de maman dès l'arrivée de Charlot,

fut d'envoyer à Paris chercher notre excellent ami et médecin le docteur Terpat. Avant de prendre une décision au sujet de l'enfant de neige, mes parents crurent sage et prudent de le consulter : la science du médecin, le cœur de l'ami devaient les guider sûrement ; ils avaient besoin de sérieux et pratiques conseils pour mener à bonne fin la délicate mission qui venait de leur être confiée.

« Venez bien vite, avait écrit papa au docteur ; et si vos malades vous le permettent amenez-nous votre gentille femme, prenez tous deux vos valises, et consacrez à de bons vieux amis vos vacances de Noël ! Vous savez si grands et petits se réjouiraient de votre présence, et puis..... et puis..... nous avons et aurons peut-être bien, bien besoin de vous. »

« C'est entendu, fit répondre le docteur ; nous mettrons nos souliers dans une des cheminées de « la Charmille ».

La Charmille était le nom que portait inscrit, sur une belle plaque de marbre rouge placée au-dessus de la grille, la maison que nous habitions, maison spacieuse et confortable située à deux pas de Paris, en plein bois de Boulogne, dans la partie que l'on appelle Saint-James, entre la Seine et l'avenue de Madrid.

Nous y avions passé une grande partie de l'été ; puis, vers le commencement de novembre, lorsque nous songions sérieusement au retour dans la capitale, une légère épidémie de scarlatine se déclara à Paris dans



LE GÉNÉRAL GROS PIERRE ALLUMA SA CIGARETTE. (P. 31.)

Київська
Бібліотека
№ 3
удосконалення учителів

notre rue et deux enfants furent atteints dans notre maison même.

« Ne revenez pas en ville pour le moment, conseilla le docteur Terpat, vous êtes ici bien logés, à l'abri du froid, n'allons pas au-devant du mal et évitons, si faire se peut, aux petiots une maladie toujours longue et quelquefois ennuyeuse ; il sera temps de rentrer dans cinq ou six semaines. »

C'est ainsi que le vingt-trois décembre nous étions encore à la campagne, trouvant que le temps passait avec une rapidité incroyable, et songeant à regret au moment où il faudrait abandonner la Charmille.

A Paris M. et Mme Sennac habitaient, non point notre rue, mais notre quartier ; la crainte de la contagion, la prudence, un peu aussi le désir de nous être agréables, leur suggéra l'idée de rester également à Saint-James ; la maison qu'ils occupaient était, comme la nôtre, fort bien agencée pour y passer l'hiver ; nous voisinions avec la plus grande facilité ; les portes de nos jardins se faisant vis-à-vis dans une rue peu large, la rue de la Ferme.

Presque toutes les propriétés étaient closes à cette époque de l'année où chacun a regagné la grande ville ; les jardiniers et jardinières, gardiens fidèles des maisons, donnaient par leurs allées et venues un peu d'animation à ce joli côté du bois.

Tous les jours aussi, vers midi, un gazouillement de petites voix arrivait jusqu'à nous et, au travers du mur mitoyen, nous entendions distinctement les cris, les

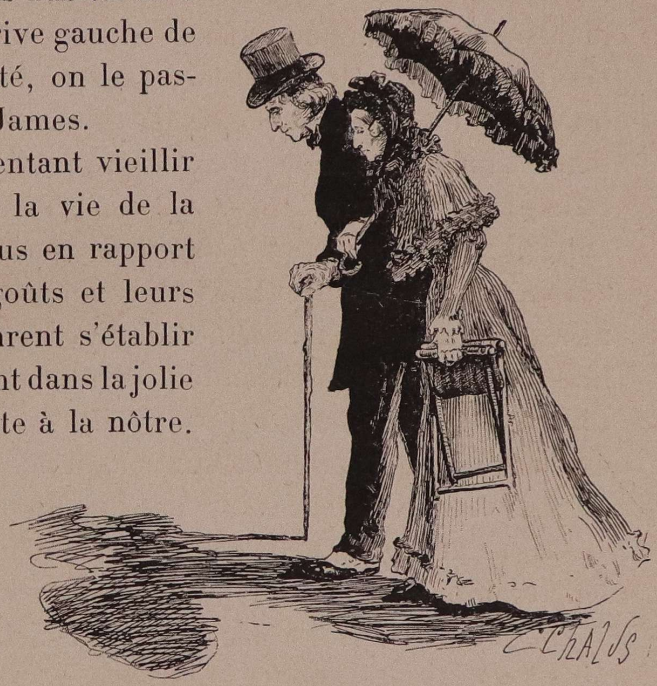
rires, quelquefois les larmes de toute une nuée de bambins. Puis, le silence le plus complet régnait, et le lendemain avec le soleil la petite troupe reparaissait. Durant les belles et longues journées d'été, nous avions rencontré plus d'une fois nos jeunes voisins et voisines ; ils étaient très nombreux, tous gentils à croquer ; les uns blonds, les autres bruns, tous propres et bien tenus, tous petits, très petits, le plus vieux d'entre eux n'ayant certainement pas sept ans !

Ils avaient, ces chers enfants, les joues fraîches et roses ; sur leurs petites jambes ils se tenaient droits et fermes, marchant deux par deux, réglant leurs pas les uns sur les autres, formant ainsi un bataillon-modèle. Gaieté, bonheur, santé, ils respiraient tout cela à la fois, tant par leur mine réjouie que par les ébats auxquels on les voyait et on les entendait se livrer.

En été, ils arrivaient à huit heures du matin ; de la fenêtre de notre chambre, donnant sur la rue de la Ferme, nous les guettions, et Pierrot se dépêchait bien vite d'achever sa toilette pour descendre au jardin, se faire ouvrir la grille, et regarder les petits garçons, les petites filles qui, en foule, accouraient accompagnés les uns de leur maman, les autres de leur papa, beaucoup d'entre eux soit avec un grand frère ou une grande sœur ; quelques-uns même venaient tout seuls.

Cette maison, voisine de la nôtre, avait appartenu dans le temps à un vieux brave homme mort il y a cinq ans à peine, et laissant sa fortune, qui était immense, à sa sœur, vieille fille également, qui avait consacré

toute son existence à son frère bien-aimé. Ils étaient seuls au monde, avaient perdu tout jeunes encore leurs parents, n'avaient jamais voulu se marier pour ne pas se séparer. Ils habitaient à Paris sur la rive gauche de la Seine ; l'été, on le passait à Saint-James.



Puis, se sentant vieillir et préférant la vie de la campagne plus en rapport avec leurs goûts et leurs idées, ils vinrent s'établir définitivement dans la jolie villa attenante à la nôtre.

Régulièrement, deux fois par jour, racontent les voisins, on voyait le frère et la sœur s'en aller bras dessus bras dessous ; ils emportaient leurs pliants, allaient respirer l'air embaumé des sapins dans le petit bois près du lac. Le matin Mlle Pétronille faisait la lecture à son frère M. Pascal, dont la vue baissait journellement, puis le soir de cinq à sept heures, quand la chaleur était tombée, le couple à nouveau s'installait dans le bois de sapins, reprenait ensuite le chemin de la rue de la Ferme, et, la grille fermée sur eux, nul ne savait au

juste ce qui se passait dans cet intérieur. Le calme le plus absolu y régnait ; sauf les fournisseurs et les domestiques, peu de gens pénétraient dans cette demeure austère ; les domestiques y étaient relativement nombreux : une cuisinière aussi vieille que ses maîtres, un valet de chambre au service de Mlle Pétronille et de M. Pascal depuis quarante-deux ans, puis une femme de chambre, plutôt dame de compagnie, car cette jeune personne, qui avait cinquante et un printemps, ne manquait ni d'une certaine instruction ni des éléments indispensables à une bonne éducation. Elle se nommait Philomène.

Honorine, la cuisinière, Firmin, le valet de chambre, Philomène qui aujourd'hui se faisait appeler Mlle Philomène, Mlle Pétronille et M. Pascal Laminois vivaient donc tous ensemble depuis un nombre infini d'années.

M. et Mme Sylvain, jardinier et jardinière de M. et Mlle Laminois, étaient toujours les nouveaux, quoique depuis quinze ans ils fussent au service de leurs maîtres.

Un beau jour, ou du moins un beau matin, M. et Mlle Laminois revinrent au bercail, non point bras dessus bras dessous, mais tenant chacun par la main, lui un garçon, elle une fillette ; les enfants pouvaient avoir trois ou quatre ans ; ils étaient de taille presque égale. Comme bien l'on pense, les langues du voisinage allèrent leur train ; on se demanda où M. Pascal et Mlle Pétronille pouvaient bien avoir pêché ces marmots, qui ils étaient, pourquoi ils les ramenaient chez

eux ? Le premier jour, ce fut de l'étonnement ; puis quand le lendemain et le surlendemain encore, une jeune et belle femme vint elle-même conduire les enfants à Mlle Pétronille et à M. Pascal, l'étonnement



devint de l'effarement, et il fallut à tout prix avoir la clé de ce mystère.

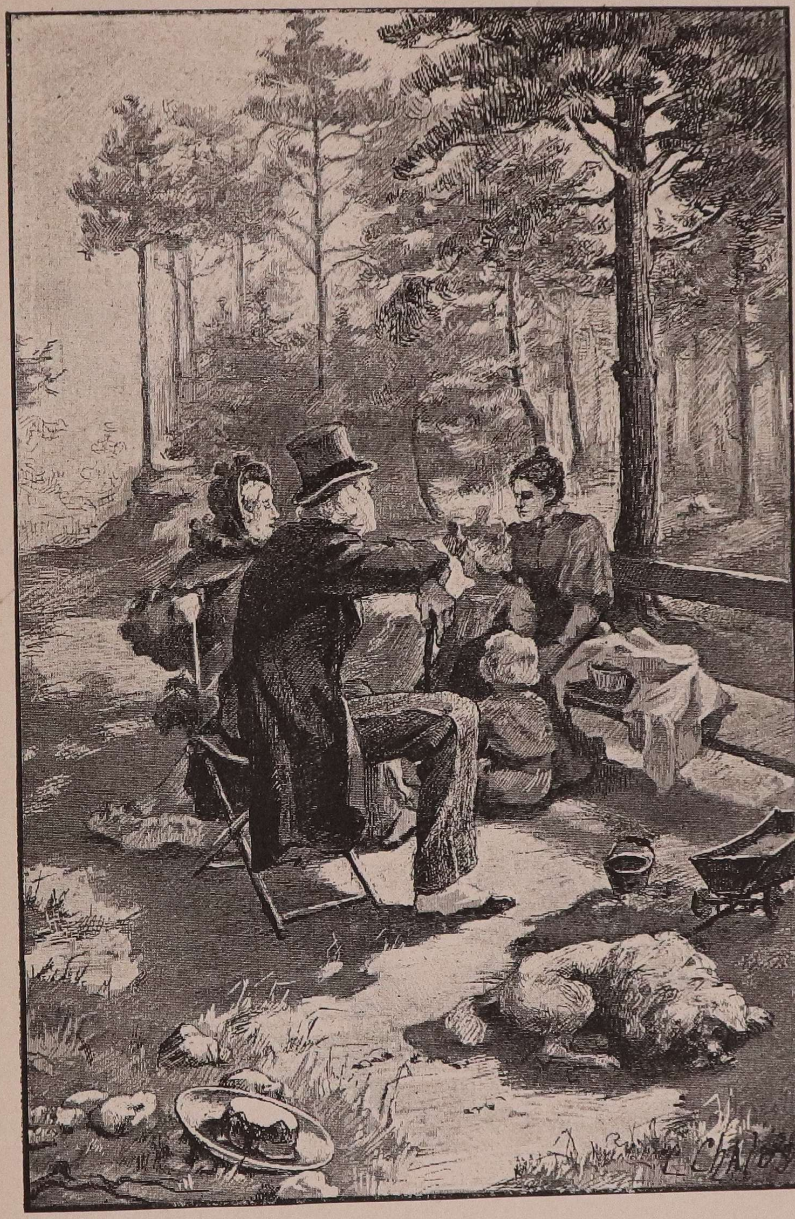
La plus indiscrète des voisines fit jaser M. et Mme Sylvain les jardiniers, et comme l'histoire était des plus simples, les curieux obtinrent promptement satisfaction. Sous l'ombre des sapins, M. Pascal et Mlle Pétronille rencontrèrent pendant deux années con-

sécutives une dame qui, chaque soir, tout comme eux, venait avec ses babys s'installer au bord du lac ; la première année, elle nourrissait les deux enfants qu'elle portait avec peine, car ils étaient bien gros, bien lourds. Mlle Pétronille et M. Pascal s'intéressèrent à cette jeune mère qui prenait si grand soin de ses petits ; ils causèrent avec elle, l'interrogèrent, et au bout de quelques mois ils avaient pris en si grande amitié la jeune dame et ses babys, que la plupart du temps ils devançaient l'heure de la promenade pour retrouver plus vite Jean, Claudia et leur maman.

Jean et Claudia étaient jumeaux ; leur papa travaillait du matin au soir pour élever sa petite famille, mais les temps étaient durs, et l'on mettait à peine les deux bouts ensemble.

La deuxième année, Jean et Claudia marchaient, et dès qu'ils apercevaient leurs vieux amis Pascal et Pétronille ils s'en allaient trottinant à leur rencontre, à la grande joie de ces braves gens.

De conversation en conversation Mme Victoire Larue (la jeune dame) avoua à Mlle Pétronille et à M. Pascal que, sans être malheureux, sans manquer de pain, le pauvre M. Larue arrivait bien difficilement à nourrir les siens, à payer le terme, à habiller tout son monde. Faire l'aumône à Mme Victoire était impossible ; les cœurs nobles et élevés de M. et Mlle Laminois l'avaient trop bien compris, mais le désir de venir en aide à cette intéressante famille les poursuivait continuellement, et, tout le long du jour, ils se demandaient de



Mlle PÉTRONILLE ET M. PASCAL S'INTÉRESSÈRENT A CETTE JEUNE MÈRE... (P. 40.)

quelle façon ils pourraient se rendre utiles auprès d'eux.

— Si je pouvais seulement travailler, moi aussi, dit un soir de juillet Mme Victoire à Mlle Pétronille et à M. Pascal ; je couds très bien, je taille mieux encore, je pourrais trouver un emploi chez une bonne couturière, et gagner mes cinq à six francs par jour. Pensez ! cela nous ferait une somme ronde de 160 à 170 francs par mois, de plus ; avec cela, nous serions riches. Mais voilà, continua-t-elle, il y a les petiots, je ne puis les laisser ! enfin, il faudra veiller, se priver encore quelques années, et quand ils seront plus grands on les mettra à l'école. J'ai une voisine qui envoie les siens à l'asile ; pauvres enfants ! ils n'y sont pas trop mal, mais tant que cela pourra aller j'aime mieux garder Jean et Claudia auprès de moi ; ils sont encore si jeunes, si frêles ! un rhume dégénère de suite en bronchite ; il leur faut une surveillance que l'on ne peut accorder à un aussi grand nombre de babys réunis.

— Eh bien ! donnez-nous les à garder, s'écria Mlle Pétronille, tandis qu'en signe d'assentiment M. Pascal secouait vivement sa belle tête à cheveux blancs. Donnez-nous les, et allez travailler ; les enfants nous connaissent et ne se feront pas prier, j'en suis sûre.

Hein, petite Claudia, veux-tu venir avec moi dans ma maison ?

— Oh ! oui, répondit Claudia.

— Et moi aussi, ajouta Jean.

Mme Victoire en parla en rentrant le soir à son mari ; le lendemain, à midi, Jean et Claudia déjeunaient chez

les Laminois ; le surlendemain Mme Victoire amenait les enfants avant de se rendre à l'atelier où elle avait trouvé de suite une place très rémunératrice, et le soir, à sept heures, en revenant de son ouvrage, papa Larue prenait en passant les enfants.

On avait acheté pour eux une jolie voiture dans laquelle ils étaient bien à l'abri du froid et du vent ; gâtés, nourris à merveille chez M. Pascal et Mlle Pétronille, les petits poussaient à vue d'œil.

M. Pascal et Firmin le fidèle valet de chambre, s'occupaient particulièrement de Jean ; Mlle Pétronille et Mlle Philomène, de Claudia ; au milieu de tous ces vieux visages, dans cette maison toujours calme et presque triste, l'arrivée des babys avait jeté un gai rayon de soleil.

Quelques mois après, la nouvelle de cette mi-adoption s'étant répandue, on alla trouver M. et Mlle Laminois ; une amie à eux vint leur demander de faire par exception ce qu'ils avaient fait pour Jean et Claudia ; ils ne surent refuser ; on leur amena deux nouveaux petits hôtes, puis deux encore, puis un autre ; au bout d'un an, Mlle Pétronille et M. Pascal se trouvèrent à la tête de neuf garçons et de cinq petites filles qui tous arrivaient le matin pour retrouver le soir leurs papas et mamans.

La deuxième année, ils étaient vingt-six ; la troisième trente-cinq, puis quarante. Là, il fallut s'arrêter, la maison, qui avait subi annuellement des réparations innombrables, qui avait été organisée en vue de donner

un bien-être absolu à tous les petits bonshommes et les petites bonnes femmes qui s'y trouvaient réunis, la maison, dis-je, se trouva à un moment presque trop petite, et il fallut prendre la décision sérieuse et irrévocable de fixer à quarante le nombre de ses pensionnaires.

L'excellent M. Pascal mourut au bout de cinq années, entouré de ses braves serviteurs, soigné avec un dévouement infatigable par Mlle Pétronille, et pleuré par tous les grands et petits yeux des habitants de Saint-James : ce fut un deuil, un désespoir général.

Par testament, il légua à sa sœur tout ce qu'il possédait, la laissant libre, à son tour, de faire de sa fortune l'usage qui lui conviendrait.

Au moment où nous vînmes nous installer à la Charmille, Mlle Pétronille dirigeait toujours avec une intelligence et une activité sans bornes l'Académie Laminois, comme on s'était plu à dénommer la fondation Laminois, en raison du chiffre quarante auquel il avait fallu se restreindre, chiffre correspondant au nombre quarante également fixé pour les membres de la grande Académie française.

Ce titre, légèrement prétentieux, déplaisait fort à Mlle Pétronille ; au début on l'avait prononcé en riant, puis, par habitude, et sans le vouloir, il était devenu définitif; remonter le courant était impossible, l'habitude l'ayant imposé.

Mais Mlle Pétronille se faisait vieille ; elle vivait double car elle se fatiguait beaucoup, et Mlle Philomène, malgré un courage absolument héroïque, était souvent

obligée d'abandonner sa tâche et de laisser à Mme Victoire Larue, attachée aujourd'hui à l'établissement, le soin de veiller à l'organisation intérieure de la maison.

Papa et maman avaient rencontré souvent Mlle Pétronille soit dans la rue, soit sur le pas de sa porte ; de temps en temps également Mlle Pétronille, tout à fait éprise de mon petit frère, se faufilait à travers notre grille, et pensant probablement que quarante enfants ne lui suffisaient point, elle s'emparait de Pierrot et l'emmenait chez elle. Pierrot était ravi de se trouver au milieu de ses petits camarades dont il faisait l'admiration par sa rotondité, sa physionomie et sa gaieté toujours égale. Dans le grand jardin des Laminois, les enfants, sous la surveillance de Mlle Pétronille, de Mlle Philomène et de Mme Larue, allaient et venaient à leur guise, jouant, courant, se roulant sur l'herbe, se laissant vivre en un mot. Mlle Pétronille les prenait à partir de l'âge de trois, quelquefois même deux ans, et ne les gardait que jusqu'à sept tout au plus, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il fût possible de les envoyer à l'école, à un âge qui leur permît de travailler sans efforts et sans surmenage.

Sa maison ne devait être ni un asile, ni une école ; elle tenait à ce que son idée première, lorsqu'elle avait emmené Jean et Claudia pour permettre à Mme Larue de travailler, restât le but précis de l'œuvre philanthropique qu'elle avait entreprise ; elle se réservait uniquement la surveillance des enfants pendant les longues heures de travail des parents, pensant à juste titre que

lorsque les enfants sont petits, les parents ont le plus besoin de travailler, et qu'ils travaillent mieux alors qu'ils sont encore jeunes et actifs.

Le soir ainsi que les dimanches et fêtes, la maison était fermée ; il fallait toujours, d'après ses principes, ne point séparer les enfants des parents quand ce n'était point indispensable.

Les petits quarante apprenaient chez Mlle Pétronille tout ce qui est nécessaire pour devenir plus tard des gars et des filles solides. On leur enseignait à boire, à manger doucement tout en mâchant bien leurs aliments. Le repas de midi qu'ils prenaient autour d'une table couverte d'une toile cirée immaculée était la chose la plus amusante à voir : ils étaient tous assis sur des chaises spéciales pour babys, chaises hautes de pieds. On mettait toujours un petit entre deux grands, et Mlle Pétronille, aidée de M. et Mme Sylvain, Mlle Philomène, Firmin, bref, de tout le personnel, présidait cette table enfantine, et donnait elle-même la becquée à ceux, et ils étaient nombreux, qui ne pouvaient manger seuls encore.

Tous les deux jours seulement on leur servait de la viande ; le laitage constituait leur nourriture principale avec les purées de pommes de terre et les compotes ; en été à quatre heures, dans le jardin, on amenait quatre belles vaches, et chaque enfant consommait son lait trait tout exprès pour lui et devant lui, ce qui était tout à la fois un régal et une joie. En hiver, on servait le goûter dans le hall.

On tâchait de rendre ces babys lestes et souples par des exercices de gymnastique simples et modérés, par mille et un travaux de jardinage ; en été ils s'occupaient à entretenir leur coin de terre où ils cultivaient fleurs et légumes. En hiver les distractions étaient plus difficiles à trouver, les babys moins faciles à tenir.

Mlle Pétronille avait fait enlever la cloison qui séparait au rez-de-chaussée les deux salons l'un de l'autre ; ces deux pièces immenses formaient ainsi une vaste salle dans laquelle les petits quarante allaient et venaient à leur guise ; la pièce était entourée d'immenses planches formant étagères, sur lesquelles étaient rangés des jouets de tous genres : albums d'images, papiers et crayons de couleur ; chacun prenait, comme il l'entendait, ce qui lui faisait plaisir ; on n'avait droit qu'à un objet à la fois, et les enfants, dès leur arrivée, dressés et élevés en ce sens, ne s'emparaient jamais d'un livre ou d'un joujou avant d'avoir systématiquement remis à sa place celui dont ils ne voulaient plus. De temps en temps il y avait bien quelque infraction à la règle, mais en somme Mlle Pétronille parvenait à donner à ces marmots une idée assez exacte de cette qualité première et indispensable à tous : l'ordre.

Il y avait quarante petits fauteuils dans la salle, mais la plupart des babys trouvaient plus simple et plus commode de s'installer tout bonnement par terre. Pour les tout petits, il y avait presque là une question de prudence, et on les laissait se rouler à leur aise sur le tapis de linoléum ; les plus grands prenaient un fau-

teuil, une des quarante petites tables, et tout en faisant jouer les petits, s'amusaient eux aussi, et apprenaient la seule et unique chose qu'il leur fût permis d'apprendre : la lecture.

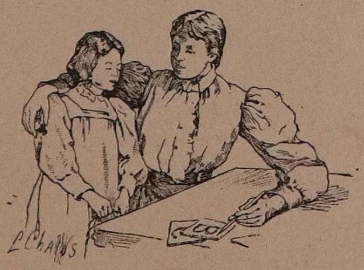


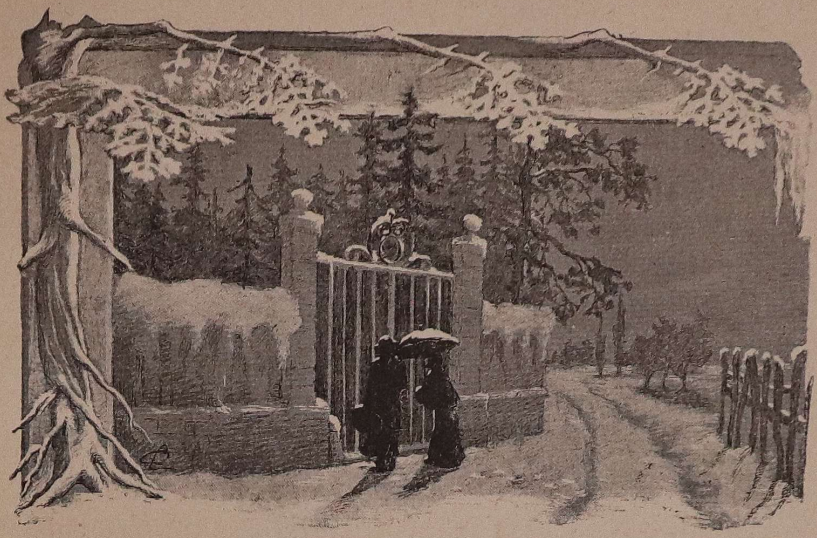
Des multitudes de petits carrés de bois étaient à leur disposition ; sur ces carrés, une lettre nettement marquée, et tout petits ils jouaient avec ces lettres, apprenant à les distinguer les unes des autres ; les grands renseignaient les petits.

A six ans, on leur montrait à assembler ces lettres. C'était Claudia et Jean, deux grands personnages aujourd'hui, qui étaient leurs professeurs. Claudia pour les filles, Jean pour les garçons ; ils prenaient chaque enfant à tour de rôle le matin ou le soir, Jean après la sortie du lycée où il était lui-même un brillant élève, Claudia au retour de la pension.

A sept ans, les petits académiciens lisaient presque couramment, et lorsque la grille de l'Académie se refermait sur eux après quatre ou cinq ans d'une existence délicieuse, on leur délivrait uniquement un certificat de bonne santé et de lecture. Ils pouvaient lutter alors avec les enfants mis à l'école dès l'âge de quatre ans, et la plupart d'entre eux sortaient victorieux de ce rapprochement physique et moral.

Tel était le fonctionnement de l'Académie Laminois, lorsque l'enfant de neige parut à la maison.





III

DOUCE SURPRISE

A cinq heures, le 24 décembre, comme il nous l'avait promis, le docteur Terpat, accompagné de sa femme, sonnait à notre grille. Mme Terpat était la créature la plus douce, la plus charmante que l'on puisse rêver ; fine, gracieuse, distinguée, bonne au possible, elle était digne d'être la compagne du meilleur et du plus aimable des docteurs.

Elle, plutôt mignonne ; lui, grand, fort, la mine franche et honnête, les cheveux noirs et abondants, légèrement relevés, laissant à découvert un front large et haut ; sous un lorgnon qu'il portait pres-

que toujours, des yeux bleus et souriants ; la bouche plutôt petite, les joues rondes, achevaient de donner à l'excellent docteur la physionomie la plus agréable, l'aspect le plus séduisant que l'on puisse rêver. Tout en lui respirait la bonhomie, la bienveillance sans limite ; il était d'une intelligence rare ; son talent était immense ; simple dans ses goûts et dans ses actes, ferme et tendre à la fois, sa venue ramenait un sourire chez le plus morose des malades. Quand il parlait, son organe était si doux, sa parole si persuasive, que le plus découragé reprenait confiance ; travailleur, infatigable chercheur, le docteur Terpat était quelqu'un dans toute l'acception du mot. L'avoir pour médecin, c'était la sécurité physique ; l'avoir pour ami, la sécurité morale.

Au bruit que fit la voiture en s'arrêtant à notre porte, nous nous mîmes à courir de toutes nos jambes ; ce fut à qui aurait le premier baiser ; Pierrot n'était pas content, il arriva le dernier ; le docteur l'embrassa double pour le consoler, le souleva tout comme une plume dans ses bras, et entra au salon avec lui.

Madeleine, Berthe et moi, aidions Mme Terpat à se débarrasser des menus paquets qu'elle portait à la main. Pierrot ne tint pas longtemps en place. — Viens, viens donc, monsieur le docteul, viens que je te montle Salot !

Le docteur. — De suite, mon gros Pierrot, mais permets-moi au moins de saluer ton papa et ta maman.

Pierrot. — Oui, mais dépêche-toi.

Et il tirait de toutes ses forces la redingote du bon docteur.

PIERROT.— As-tu fini, voyons ? viens, docteul ; legade



le petit Salot ; il a, je suis sule, du saglin pace que tu m'as emblassé et pas lui.

Le docteur. — Tu crois vraiment ? oh ! le pauvre chéri ! il ne faut pas qu'il ait du chagrin, mais qui est-ce Salot ? quel nom bizarre !

Pierrot (*menant le docteur auprès de Charlot*). — Viens, mon petit Salot, viens dile bonjoule à mon bon docteul ; viens, aie pas peu, il est pas méçant, il est même bon, il ne glonde jamais.

Le docteur. — Veux-tu m'embrasser, petit, dis-moi, veux-tu ?

Charlot. — Oh ! mais oui, m'sieu.

Le docteur. — Comme il est aimable cet enfant ! c'est un voisin, peut-être un camarade ? je ne le connais pas du tout.

Mme Terpat, *embrassant Charlot*. — Ni moi non plus ; voulez-vous me donner aussi un tout petit bécot, chéri ?

Charlot. — Oh ! mais oui, madame ; et, sur les deux joues de Mme Terpat, il appliqua un gros et long baiser.

Mme Terpat, *à maman*. — Serait-ce peut-être un petit académicien Laminois ?

Maman. — Non, chère amie, je vais vous expliquer cela tout à l'heure ; permettez-moi pour l'instant de vous guider à vos appartements : il vous sera agréable, je pense, de faire un brin de toilette avant le dîner.

Le docteur, Mme Terpat et maman se retirèrent ; de notre côté, nous allâmes avec Mlle Rosalie achever une leçon commencée ; Pierrot et Charlot restèrent à jouer avec miss, dans la serre.

A l'heure du dîner on se retrouva ; Pierre et Charlot

avaient pris leur repas avant nous, et vinrent simplement nous tenir société.

Le docteur, mis au courant, dévisageait Charlot avec un intérêt particulier. Mme Terpat retenait une larme prête à couler ; la pensée de l'abandon du pauvre être lui serrait le cœur.

Pierrot bavardait comme une pie, remuant, menaçant de tout briser, faisant un vacarme effroyable. Charlot, un peu déconcerté par nos hôtes nouveaux, se tenait bien tranquille. De plus, le bonhomme de sable avait passé, l'enfant de neige laissait tomber ses paupières fatiguées, il luttait contre le sommeil ; le docteur s'en aperçut. — Emmenez-le, miss, dit-il à notre Anglaise ; couchez-moi vite ce baby ; cela ne vous fait rien d'interrompre votre repas? mais réellement il me fait pitié, le pauvre chou.

Miss. — Oh ! cela faisait rien du tout à moa, monsieur le médecine.

Papa, *en souriant.* — Monsieur le docteur, miss, si vous le voulez bien.

Miss. — Perfètement, je le voulé. Je vais mettre dans le lit le petit Charley, et je redescendrai plou ; je veux pas le laisser seul ; il a la somme très mauvaise.

Maman. — Vous voulez dire le sommeil mauvais ; allez, ma pauvre miss, vous ne parlerez jamais bien le français, mais vous êtes quand même la meilleure fille du monde.

Miss, *prenant Charlot.* — Vené ma petit amour, vené ;

disé le bonne nouit à toute le monde, je allé couché vous et je resterai avec vous.

Charlot, *à moitié endormi.* — Bonne nuit tout le monde. Et Piélot, il ne vient pas ?

Miss. — Non, il reste encore oune peu avec sa maman.

Charlot, *se réveillant tout à fait.* — Maman, maman, où est-elle ma maman ?

Miss. — Elle va venir demain pour le Noël ; si Charley faisait oune bonne somme, il trouvera demain matin sa maman dans son bottine.

Pierrot. — Veux-tu que je monte avec toi, petit Salot, veux-tu ?

Charlot. — Oh ! oui, je veux bien, viens, je domilai tout de suite si tu viens.

Pierrot ne se le fit pas dire deux fois ; il dégringola de sa chaise.

— Bonsoi la société, cria-t-il, bonsoi, je vais mettle aussi mes souliers dans la cheminée.

Le dîner terminé, nous allions passer prendre le café dans la serre, lorsqu'un coup de sonnette retentit à la grille du jardin. C'était Mlle Pétronille suivie de Mlle Philomène et de Mme Larue.

— Ah ! bonsoir, mademoiselle Pétronille, s'écria le docteur tout en allant à sa rencontre ; comment, vous sortez ce soir par un froid pareil ? j'ai grande envie de vous gronder. Elle va donc bien, cette petite santé ?

Mlle Pétronille. — Oh ! petite, bien petite, comme vous dites, cher excellent docteur ; il faut vivre chacun avec ses misères.

Le docteur. — Enfin, puisque vous voilà, je veux bien vous pardonner, mais que je ne vous retrouve plus ici à pareille heure, ou je me fâche tout rouge tout rouge, vous m'entendez ?



Mlle Pétronille. — J'entends, cher docteur, et j'obéirai, mais ce soir n'est pas un soir ordinaire, [je savais que l'on avait besoin de moi ici,... de nous, fit-elle en regardant Philomène et Mme Larue.

Maman. — En effet; et nous ne serons pas de trop

pour achever de garnir l'arbre des enfants, il faut que tout le monde s'y mette.

— Moi aussi ? demanda le docteur.

— Oh ! vous, docteur, je vous en dispense. Allez fumer votre cigare dans la serre avec mon mari, nous vous appellerons quand nous aurons besoin de vous.

Et maman appuya d'une façon toute particulière sur ce mot besoin.

Vers neuf heures, M. et Mme Sennac et Madeleine vinrent se joindre à nous. M. Sennac alla retrouver les fumeurs, Mme Sennac et Madeleine se mirent également à la besogne.

Il s'agissait de fixer à l'immense arbre les bougies, les flocons de neige artificielle, les papiers de couleur, les poupées, jouets, objets utiles ou agréables que, depuis une quinzaine, nous préparions tous avec une ardeur fébrile. Maman, Mme Sennac, Mlle Pétronille, Mlle Philomène, Mme Larue, miss, Madeleine, Berthe et moi, tout le monde avait fait des prodiges : châles, cache-nez, trousseaux de poupées, capelines d'enfant, mouchoirs, robes et blouses, bref, il y avait de tout sur ces branches enrubannées et enguirlandées. Perchée sur une grande échelle, maman accrochait d'un côté les objets qu'à tour de rôle nous lui passions, tandis que de l'autre, Mme Sennac se livrait au même travail.

A dix heures nouveau coup de sonnette.

— Tiens, fis-je, qui peut venir si tard ?

Berthe.— C'est encore pour le docteur, j'en suis sûre.

Mlle Pétronille. — Le contraire m'étonnerait, car

je n'ai jamais passé une soirée complète avec lui ; il est trop bon, trop bon ! continua-t-elle de sa voix cassée et voilée par un enrouement perpétuel. On le dérange pour un oui, pour un non, bien certainement on va encore nous l'enlever, n'est-ce pas ?

Maman. — Non, je vous affirme que ce soir le docteur nous appartient tout à fait. Il s'est fait remplacer auprès de quelques malades peu sérieux chez lesquels il devait passer après le dîner.

Moi, Berthe, Madeleine, Mme Sennac, *tout le monde en chœur*. — Remplacer ?...

Maman. — Parfaitement, remplacer, cela vous étonne, car ce n'est pas dans ses habitudes ; mais le docteur, vous le savez, ne fait rien sans raison plausible, et.....

A ce moment la porte du salon s'ouvrit ; nous avions oublié le coup de sonnette.

Émile, notre domestique, s'approcha de maman, et lui parla bas à l'oreille.

— J'y vais, lui dit maman. Docteur, appela-t-elle, docteur, j'ai besoin de vous maintenant.

Du bout de la serre vivement le docteur accourut, et sortit avec maman du salon, nous laissant toutes un peu interloquées.

— Montez à l'échelle, Marguerite, m'avait dit Mlle Pétronille ; vous avez de bonnes jambes, les miennes, hélas ! ne me permettent plus de me livrer à des exercices de gymnastique ; montez, prenez la place de votre maman.

Je montai, et chacun continua à fixer, accrocher, orner ; mais la conversation languissait ; on attendait avec impatience le retour de maman et du docteur.

Il fallut attendre un temps qui nous sembla une éternité, et maman et le docteur revinrent tous deux comme ils étaient partis. Nous n'osions rien demander.

— Eh bien ? fit papa qui, de la serre, avait passé au salon avec M. Sennac, eh bien ?

— Eh bien elle est là, répondit maman.

Papa. — Où ?

Maman. — Là-haut.

— Couche couche, continua le docteur en riant et de sa bonne et douce voix que nous lui connaissions et que nous aimions tant, oui, couche-couche ; nous l'avons fourrée au dodo avec un grog bien chaud, une boule aux pieds. C'est une belle nature, allez, mais une nature qui a souffert. Ça ne fait rien : quelques fortifiants pendant huit jours, de la bonne viande, de l'air, du calme, beaucoup de calme par exemple, et je vous réponds que pour la nouvelle année Mme Caporal sera redevenue la gaillarde qu'elle devait être.

Moi et Berthe. — Mme Caporal ? la maman de Charlot ?

Maman. — Parfaitement, mes enfants, la maman de Charlot que j'ai fait chercher au Havre par Émile dès l'arrivée du petit. Grâce à l'obligeance des voisins, il a pu retrouver immédiatement les traces de Mme Caporal qui était, en effet, à l'hôpital, très faible, mais en état quand même de prendre le train

pour arriver ce soir encore à Paris. Le bonheur de retrouver son enfant lui redonnait d'ailleurs des forces. C'est une surprise que je vous ménageais ; seuls, votre papa, Mme Terpat et le docteur étaient dans le



secret. Vous savez maintenant pourquoi il s'est fait remplacer, notre bon et cher docteur ! Tout en ayant le plus grand désir d'offrir l'hospitalité à Mme Caporal, la prudence me dictait de savoir si elle n'avait aucune indisposition contagieuse. Émile avait déjà reçu à ce propos les ordres les plus précis, mais je vous

lais être tout à fait rassurée, et je le suis maintenant.

— Et à juste titre, affirma le docteur ; la pauvre femme est fatiguée, très anémiée, mais c'est tout ; sans crainte aucune, vous pouvez la garder.

Miss avait donc dit vrai : en se réveillant, le petit Charlot trouva sa maman dans ses petits souliers.....

Ce fut, de part et d'autre, un moment de douce émotion !.....

Toute la journée du 25, les portes donnant sur le salon furent hermétiquement closes pour les petits.

Il faisait un temps merveilleux. La neige, que nous avions vu tomber et qui menaçait de gâter entièrement la fête que nous préparions depuis si longtemps, couvrait encore plates-bandes, buissons et gazons, mais les routes étaient déblayées, et, sans difficulté aucune, on circulait dans le bois.

Aussitôt après déjeuner nos invités arrivèrent ; ils étaient très nombreux.

Toutes nos cousines étaient de la partie : Marthe, une grande demoiselle de huit ans, aujourd'hui, Riquette, sa petite sœur, Madeleine et Lucie, Georgette et notre seul et unique cousin, tout petiot encore, Robert, dit Bob, le petit frère de Georgette.

Bob, dans les bras de sa nourrice, regardait d'un œil curieux tout ce qui se passait autour de lui, et prenait large part à la matinée qu'offraient papa et maman à tous les enfants de la famille, à ceux des jardiniers et jardinières demeurant dans le voisinage, à tous les

babys de l'Académie Laminois, aux frères et sœurs de ces babys, à leurs parents.

Nous étions au grand complet ; vers trois heures on servit dans la salle à manger un excellent goûter, puis la porte du salon s'ouvrit, et toute la petite bande se précipita vers l'arbre de Noël qui brillait et scintillait, faisant l'admiration de toutes ces petites bonnes gens.

On avait grand mal à maîtriser la joie débordante des enfants qui ne demandaient qu'à glaner et à s'approprier les merveilles suspendues à l'arbre.

— Halte-là ! fit papa, n'approchez pas, enfants, vous pourriez vous brûler. Tenez-vous bien tranquilles ; nous allons commencer par les plus petits, et vous aurez chacun de quoi vous satisfaire.

Qui veut monter à l'échelle pour dépouiller le haut de l'arbre ?

— Moi ! fit une petite voix.

C'était celle de Pierrot.

Papa. — Tu es trop petiot et pas encore assez adroit, mais tu es chez toi et c'est à toi, par conséquent, de faire les honneurs à tes amis ; tu passeras à tes petits camarades les objets que miss va te remettre, si elle veut bien grimper à l'échelle ?

Miss. — Avec beaucoup de la plaisir, Mossieu, mais moa été si grosse que le échelle il va peut-être cassé loui ?

Papa. — Nous y ferons attention, miss.

Miss. — Alors moa je souis prête.

Notre grande et énorme miss franchit avec une grâce douteuse mais une souplesse incontestable les échelons, tandis que papa, mon oncle Alphonse (le papa de Madeleine et Lucie) calaient de toutes leurs forces l'échelle qui, en effet, craquait et s'ébranlait un peu sous le poids de notre lourde miss.

Les enfants se tordaient. Miss, en bonne fille qu'elle était, ne s'en fâchait nullement, au contraire ; parvenue tout en haut : — J'y souis et je commence. Voilà oune joli polichinelle pour le plou petite de vous, comme il a dit mossiou ; le plou petit, c'est je crois la petite Bob.

Elle décrocha le polichinelle, que maman saisit pour le passer à Pierrot qui, tout fier de sa mission, le remit entre les grosses mains potelées de Robert.

Miss. — Voilà oune garnitoure de soldat pour le plou petit des petits Académiciens.

Papa. — Cela s'appelle une panoplie.

Miss. — Oune paraplie, répéta miss qui avait mal compris.

Papa. — Non, une panoplie ; allez toujours.

Miss. — Et encore pour le même enfant voilà oune boîte de bouneboune et oune beau fichou pour la cou.

Papa. — Un cache-nez.

Miss. — Pourquoi ça oune cache-nez ? oune cache-cou ploutôt. Et maintenant voilà oune poupée, oune robe et oune boîte de biscouits pour la plou petite des filles de l'Académie.

Et de même pour le petite Georgette et le petite



MISS DÉCROCHA LE POLICHINELLE POUR LE PASSER A PIERROT. (P. 64.)

Riquette. Et maintenant c'est le tour, je crois, de le petite Charlot et de mon petite Gros Pierre.

Pierrot. — Donne toujou à Salot et à moi pas ; tu me donnelas aplès tous les petits camalades ; papa l'a dit, et papa a laison.

Miss. — Oh ! le amour cet enfant!... Et du haut de son perchoir, appuyant sa main contre ses lèvres, elle envoya à Pierrot un retentissant baiser. Alors je continoue.

Voilà oune belle violonne pour jouer de la miousique, oune petite soucre de pomme, oune petite salonne de poupée, oune bonnette pour le tête, oune guide pour jouer à la cheval, oune ballon, oune livre avec des jolies images, oune fousil, oune pistolette.

Les enfants poussaient des cris de délire non seulement à la vue de toutes ces belles choses, mais aussi parce que le boniment de miss amenait à l'annonce de chacun des nouveaux objets qu'elle décrochait un débordement de gaieté.

— Nous allons vous aider, miss, dit papa devant l'impatience croissante des enfants non servis encore ; cela ira plus vite.

Maman, Mme Sennac, Mlles Pétronille et Philomène, mes tantes Pauline, Jeanne et Gabrielle s'emparèrent de ciseaux et couteaux, rompirent les liens qui retenaient aux branches les merveilles que Madeleine, Mme Terpat, Berthe et moi transmettions aux enfants par l'intermédiaire de Pierrot, de Marthe, de Claudia et de Jean.

La distribution fut vite terminée pour les petits :

celle des grands commença alors ; chacun emportait un souvenir, personne n'avait été oublié.

Étendue sur une chaise longue, Mme Caporal assistait, elle aussi, à cette réunion charmante ; le bonheur ramenait déjà quelques couleurs sur ses joues blafardes, et ses yeux éteints se ranimaient doucement.

Je lui apportai, lorsque vint son tour, différents bibelots. — Oh ! mademoiselle Marguerite, me dit-elle, merci, bien merci, mais vous m'avez rendu mon Charlot, puis encore la santé, le courage, l'espérance, c'est plus que je ne pouvais espérer ! c'est trop, et voilà que vous me gâtez encore tout comme les babys ! merci, merci ; comment pourrai-je jamais témoigner à vos parents toute ma reconnaissance ?

— En leur en parlant le moins possible, chère madame Caporal ; papa prétend que chacun se doit aide et protection, et que tout le monde a le devoir de s'efforcer à soulager son prochain. Soignez-vous bien, guérissez-vous ; c'est là toute la reconnaissance que papa et maman vous demandent pour l'instant ; et, tenez, voici Charlot qui vient vous montrer ses joujoux, je me sauve, je vais rejoindre mes grands et petits amis !

A six heures, la maison semblait vide après le va-et-vient, le tourbillon de la journée ; de bonne heure nous demandions à nous reposer, laissant papa et maman, le docteur et Mme Terpat, discuter sur l'époque plus ou moins lointaine de notre retour à Paris.

Tout danger de contagion ayant disparu, le docteur nous autorisa à quitter Saint-James dès que nous le

voudrions et, sur la demande de ma tante Pauline fort désireuse de réunir toute la famille pour la nouvelle année, on fixa au 30 décembre notre départ.

La nouvelle année commença aussi gaiement que s'était terminée celle qui venait de s'écouler ; personne



ne manqua à l'appel au dîner auquel ma tante Pauline et notre oncle Albert convièrent famille et amis ; mais le lendemain, hélas ! une triste nouvelle nous parvint ; Mlle Pétronille, la pauvre Mlle Pétronille était morte subitement, si subitement qu'alors que de tous côtés on cherchait les médecins du voisinage, quand le premier arriva, la bonne et charitable créature avait cessé de vivre.

Lorsque M. Pascal succomba, ce fut chagrin sans

bornes ; la perte de Mlle Pétronille anéantit et plongea dans la plus profonde douleur tous ceux qui l'avaient approchée.

Jusqu'à sa dernière heure, cette digne femme fut la bonté, le dévouement, l'abnégation en personne. Malgré une toux grave, très grave, qui devait la retenir au logis, elle était allée, le 1er janvier, porter au plus intéressant de ses petits académiciens souvenirs et douceurs.

En rentrant le soir par un froid intense, elle se plaignit d'étouffements, le mal empira et, quelques jours après, le 5 janvier, il y avait au ciel une sainte de plus.

Elle laissait un testament, véritable chef-d'œuvre de précision, de largeur d'esprit ; elle n'oubliait personne, pauvres ou riches ; sa fortune considérable passait entièrement entre les mains du docteur Terpat qu'elle connaissait de longue date. Elle lui donnait quelques indications générales, lui laissant la liberté entière d'user de sa fortune à son gré.

« D'autres temps, d'autres mœurs, d'autres besoins, » par conséquent, disait-elle avec la netteté d'esprit qui » la caractérisait ; ce n'est pas à moi, qui ne serai » plus sur cette terre, d'imposer ma volonté. J'ai » pleine confiance en mon excellent ami le docteur » Terpat ; je lui laisse donc le soin de faire de l'argent » qu'il aura entre ses mains l'usage qu'il considérera » le plus approprié aux circonstances. J'aimerais à ce » qu'il s'entourât des sages conseils de M. Mayeville, et » le seul vœu que je forme, si toutefois faire se peut :

» *c'est celui d'espérer que mon petit Gros Pierre, que* » *j'aimais tant, n'abandonnera jamais ni dans le présent,* » *ni dans l'avenir, l'Académie Laminois et ses petits* » *amis !* »

Ces derniers mots étaient tracés en gros caractères et en dehors des dispositions prises en faveur de tous ceux qui l'avaient aidée dans sa tâche, c'était la seule volonté nettement exprimée.

Notre bon docteur, dépositaire d'une somme qui dépassait ce que l'on pouvait supposer, se trouva fort embarrassé devant l'immense responsabilité qui lui incombait. Il fit part à mon père de ses craintes, de ses appréhensions, et tous deux décidèrent la formation d'un comité dont le but serait la gestion de l'héritage Laminois.

Le comité constitué et composé du docteur, de mon père, de mon oncle Alphonse, du général Desay, de Mme Terpat, de ma mère, de Mme Sennac et de la générale Desay, se réunit vers les premiers jours de mars, et décida le maintien de l'Académie Laminois à Saint-James, telle qu'elle existait et fonctionnait actuellement. La direction en fut confiée à Mme Caporal et à Claudia Larue pour tout ce qui concernait l'organisation intérieure de l'établissement. Mme Desay en prenait la direction générale, et sans porter préjudice à son œuvre des Layettes qui donnait des résultats surprenants, elle mit tout son cœur et toute son âme à ses fonctions nouvelles.

Cette année, le séjour dans la capitale fut pour nous de bien courte durée ; dès le mois d'avril nous nous

réinstallâmes dans notre coquette maison de la rue de la Ferme et Pierrot, selon le vœu formulé par Mlle Pétronille, passait ses journées entières au milieu de ses jeunes camarades. Il les aimait tous et était aimé de tous ; d'une nature franche et joviale, il égayait la petite bande par son humeur toujours égale, mais plus encore par sa rotondité qui ne faisait que croître et embellir. Il était si gros, si gras, qu'il ne marchait pas, mais semblait rouler ; ses yeux vifs, intelligents, toujours souriants, sa bouche, son nez retroussé, tout cela disparaissait entre ses deux larges joues très colorées ; la graisse envahissait bras et jambes, et quand, dès le matin, le voyant ouvrir tout seul la grille de l'Académie, les petits amis s'écriaient : « Voilà Gros Pierre ! » certes, le sobriquet était justifié, et Gros Pierre faisait bonne figure au milieu de tous ces babys de son âge dont aucun ne pouvait concourir avec lui, au point de vue de l'embonpoint, bien entendu.

A ce moment, un des petits académiciens ayant atteint l'âge qui ne lui permettait plus le séjour à l'Académie, quitta la maison et céda sa place à un baby de trois ans, qui attendait depuis plusieurs mois déjà la possibilité d'entrer à l'Académie Laminois.

Présenté au comité par Mme Desay qui prenait la responsabilité de l'enfant, il fut fait en sa faveur une exception à la règle dont on ne s'était pas départi jusqu'alors : l'enfant était orphelin, et on n'admettait pas les orphelins. Mais Mme Desay avait connu les parents, et elle payait tant et tant de sa personne pour le bien-

être des petits quarante, que le comité pensa pouvoir enfreindre une fois les règlements établis.

L'enfant fut amené un matin par Mme Desay et, puisqu'il n'avait pas de famille, on l'installa d'une façon définitive dans une petite pièce contiguë à celle occupée par Charlot.

Mme Caporal s'engageait à veiller maternellement sur la nouvelle petite recrue.

C'était une adorable fillette aux yeux tout bleus, aux cheveux tout blonds.

Elle s'appelait Luce Vital.





IV

UN RENDEZ-VOUS

Luce Vital fut, dès son arrivée à l'Académie Laminois, l'enfant gâtée, choyée et adorée de tous. Par sa douceur, sa régularité d'humeur, ses petites manières douces et déjà si féminines, elle s'attira les bonnes grâces de chacun, et en particulier, très en particulier, celles de Gros Pierre.

Gros Pierre avait cinq ans à peu près lorsqu'il prit sous sa haute et sérieuse protection Luce, d'un an moins âgée que lui. Dire les soins, les attentions, les tendresses du petit bonhomme pour la fillette aux yeux bleus ne serait guère possible, tant ces soins et ces ten-

dresses se multipliaient et persévéraient au fur et à mesure que les enfants, toujours sous l'œil vigilant de Mme Larue, de Mme Caporal et de Claudia, grandissaient et se développaient intellectuellement et physiquement.

Fidèles aux traditions de l'Académie, Gros Pierre et Luce mangeaient, jouaient beaucoup, travaillaient peu, et à sept ans, tout comme les autres, Gros Pierre obtenait son certificat de bonne santé.

Il lisait couramment, écrivait à peu près, récitait quelques fables, avait de vagues, bien vagues notions d'histoire et de géographie, notions qu'il devait plutôt aux leçons de choses que Jeanne inculquait à ses jeunes élèves et dont Gros Pierre avait profité, tout en y faisant prendre goût à sa petite amie Luce.

Charlot, lui, était plus rebelle : les travaux et les enseignements de la nature lui souriaient davantage ; et si Pierre et Luce étaient très ferrés sur les malheurs d'Adam et d'Ève, sur les aventures du petit Benjamin, fils de Jacob, s'ils savaient distinguer un cours d'eau d'une étendue de terre, compter jusqu'à mille, bien former les chiffres et ajouter un nombre minime à un autre, ils étaient de véritables petits ignorants et maladroits lorsqu'il s'agissait, au printemps, de préparer la terre, d'y semer les grains et d'y faire pousser, dans leur petit coin de jardin, ces jolies fleurs que Charlot réussissait à grouper au grand chagrin et désappointement des autres camarades moins habiles que lui.

Plus d'une fois Pierre et Luce avaient dû avoir recours

à la bonne volonté et à la science de Charlot Caporal, passé maître dans l'art du botaniste, et, de naissance, horticulteur, cultivateur de premier ordre.

A ce moment, un bouleversement général, prévu depuis longtemps, survint dans l'Académie Laminois. Mlle Pétronille, on s'en souvient, avait laissé le docteur Terpat maître absolu de sa fortune, maître absolu surtout, suivant l'époque, les besoins, les circonstances, de maintenir ou non l'Académie Laminois.

A la suite de nombreuses réunions du comité institué à cet effet, et après de sages et mûres réflexions, une décision qui devait modifier du tout au tout l'idée généreuse conçue par Mlle Pétronille et M. Pascal fut définitivement prise.

Par déférence et par souvenir, l'immeuble de la rue de la Ferme fut maintenu, mais le nombre des enfants réduit à dix et restant sous la surveillance actuelle de Mme Larue et de Claudia. Puis, l'argent disponible encore étant considérable, le docteur Terpat et son comité jugeant qu'il y avait à en faire un emploi plus large et plus utile, créèrent, plus près du centre de Paris, deux maisons d'éducation dont l'une réservée aux filles, l'autre aux garçons. Et, toujours pour perpétuer ce nom d'Académie Laminois, qui aujourd'hui était fort connu, on fixa à quinze le nombre des élèves de chaque établissement, maintenant ainsi et toujours le chiffre de quarante.

Deux petits hôtels contigus furent achetés par le docteur Terpat et dès le 4 octobre 1890, c'est-à-dire à

la rentrée des classes, on pouvait voir, tout au bout du boulevard Malesherbes, peu loin du parc Monceau, deux grilles fraîchement peintes, séparées par deux charman-



tes maisonnettes, et, au-dessus de chacune de ces grilles, l'inscription : « Institution Pascal » sur l'une, « Institution Pétronille » sur l'autre.

Ce nom de Pétronille faisait bien sourire les passants, mais puisque la bonne demoiselle s'était appelée ainsi,

il fallait braver ces sourires et conserver pieusement ce nom, baroque il est vrai, mais embelli quand même par le souvenir de celle qui l'avait porté.

L'Institut Pascal et l'Institut Pétronille devenaient de véritables écoles ; on y recevait, avant tous autres, les enfants sortant de l'Académie Laminois, quand l'intelligence et les aptitudes de ces enfants permettaient une instruction plus élevée, et quand les parents surtout en manifestaient le désir. Les garçonnets ayant fait leur stage rue de la Ferme recevaient gratuitement une instruction des plus complètes. Ils suivraient à l'Institut les classes préparatoires du lycée, et, à dix ans, entreraient au lycée même, à Condorcet.

Les jeunes filles devaient être menées jusqu'à l'examen supérieur.

« Je désire que Gros Pierre n'abandonne jamais l'Académie Laminois » avait dit encore Mlle Pétronille ; et c'est guidé par cette pensée que l'excellent docteur Terpat avait songé à rendre cette académie accessible à Gros Pierre, qui pourtant ne pouvait se contenter éternellement de boire, de manger et de pleurer les misères de Benjamin ou de tout autre personnage de l'Ancien Testament. Mon père accepta de grand cœur le plan démocratique conçu par le docteur Terpat. Il lui agréait fort d'élever son fils au milieu d'enfants appartenant à toutes les classes de la société, pourvu que les parents de ces enfants fussent de braves et honnêtes gens. On prit donc à l'Académie Laminois les quelques rares enfants, âgés de sept ans, dont les dispositions faisaient

présager de bonnes et sérieuses études. Puis, à mesure qu'affluèrent les inscriptions, il fallut faire un choix, et un choix très restreint, puisqu'il n'y avait de place que pour quinze bambins d'un côté, quinze fillettes de l'autre.

D'après les statuts de la nouvelle organisation, les personnes riches ou aisées payaient annuellement une somme variant, suivant leurs moyens, entre cent et mille francs. Ils indiquaient eux-mêmes ce versement qui devait augmenter l'héritage des fondateurs de l'Académie, permettre de faire bien et largement les choses, permettre surtout d'associer à tout ce bien-être, ceux auxquels l'instruction devait être donnée gratuitement, et sans distinction aucune de leurs petits camarades.

Or, le 4 octobre, les portes s'ouvraient toutes grandes, et les quinze pupitres de l'Institut Pascal étaient pris d'assaut, ceux de l'Institut Pétronille également. Installation, organisation, tout avait été réglé durant les mois d'été, et nous avions aidé, de notre mieux, nos parents et les membres du conseil, à cette besogne très lourde et très compliquée.

Jean, devenu depuis fort longtemps M. Jean Larue, avait passé avec succès tous ses examens de professeur, et prenait par conséquent, à bon escient, la responsabilité de cette mission nouvelle. Ce fut donc lui, assisté du docteur Terpat, de mon père, de mon oncle Alphonse, qui reçut, le 4 octobre, les garçons réunis. Vers neuf heures du matin, tout était prêt; les enfants arrivaient les uns après les autres accompagnés de leur papa ou de leur maman, quelques-uns d'entre eux de

leur papa et de leur maman; passant devant la loge de M. et Mme Sylvain, anciens jardiniers devenus aujourd'hui concierges de l'Institut Pascal, ils saluaient poliment et se rendaient directement dans le cabinet de M. Larue, qui leur donnait toutes les indications nécessaires, et suivant leur âge, guidés par mon oncle Alphonse et le docteur, allaient gagner leur place désignée à l'avance dans les salles réservées aux études.

A l'Institut Pétronille tout se passait identiquement dans les mêmes conditions. Ici, c'est à Mlle Rosalie, notre institutrice, qu'incombait la direction nouvelle. Car le temps avait marché : si Gros Pierre avait déjà sept ans, nous étions Berthe et moi de véritables jeunes filles. Notre instruction était terminée en ce qui concerne les grandes lignes, car on n'a jamais fini d'apprendre, mais nous n'avions plus besoin d'une institutrice à demeure, et nulle mieux que Mlle Rosalie, n'eût été plus capable et plus digne de remplir la douce et délicate fonction dont elle venait d'être chargée. Dans son petit salon, elle aussi accueillait les enfants ; puis, maman, Mme Desay, Mme Sennac, notre grande amie Madeleine, Berthe et moi, prenions par la main les nouvelles arrivées, et les installions à leur place que nous connaissions par cœur, ayant passé de longues heures à préparer le matériel attribué à chaque classe, à chaque destinataire. Cinq petites bonnes femmes seulement étaient des recrues de la rue de la Ferme; Marthe, Georgette et Riquette, nos petites cousines, venaient achever à l'Institut Pétronille leur instruction déjà

commencée. Luce Vital, bien entendu, retrouvait sa chambrette auprès de celle de Mme Caporal, passée sous-directrice, et le soir venu, les études terminées, Charlot franchissait une grille pour pénétrer dans l'autre institution où il allait retrouver sa maman et sa petite amie Luce. Il y avait en outre six fillettes nouvelles.

La première journée, dite journée de demi-congé, se passa calme et sans incident du côté de nos petites demoiselles ; on les promena dans les différentes salles affectées à leur usage; de suite, et instinctivement, une grande prit une petite sous son aile protectrice ; deux par deux, escortées de Berthe, de Madeleine et de moi, elles pénètrèrent dans le réfectoire, la salle de récréation, le lavabo. Quand nous arrivâmes à l'atelier de couture, ce fut un cri d'admiration général ; tout y était minutieusement installé. Voulant avant tout faire de ces enfants des femmes, de véritables petites femmes sérieuses et adroites, on avait réservé pour la couture une chambre spéciale. Une large baie semblable à celles que l'on voit dans les ateliers de peintre, laissait pénétrer le jour à profusion ; de jolies petites tables, garnies intérieurement de tout ce qui est indispensable à une bonne ouvrière, s'alignaient les unes auprès des autres.

Au milieu de la pièce une estrade dominait, et sur cette estrade on avait placé une table plus grande que celles de la salle.

J'étais ici chez moi, ou du moins nous étions chez nous, et bien fières de faire à notre jeune troupeau les

honneurs de cet atelier que nous avions rangé avec un amour tout particulier.

Madeleine, Berthe et moi devions présider aux leçons de couture ; nous devenions collaboratrices, en activité, de l'Institut Pétronille, étant chargées de fournir, par l'intermédiaire de nos petites élèves, un nombre déterminé de travaux de tout genre à Mme Desay, pour son Œuvre des layettes.

Les enfants sortirent radieuses de la pièce qui occupait en grande partie tout le dernier étage de la maison ; on redescendit l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, puis ensuite au sous-sol. Nos jeunes amies ne comprenaient guère ce que signifiait cette excursion dans les bas-fonds de l'établissement ; leur curiosité devait être bientôt satisfaite. Mais leur surprise ne fut pas moins grande lorsque, arrivées dans la cuisine, nous leur expliquâmes qu'ici elles étaient à leur tour chez elles, et que séance tenante on allait les initier aux différents services dont elles seraient chargées, aux emplois qu'elles auraient à tenir.

Georgette et Riquette se regardaient sans mot dire, mais fortement intriguées toutes deux ; Marthe ne comprenait guère le sens de nos paroles. Les onze petites bonnes femmes restaient interloquées également ; Luce seule, mise au courant, s'en donnait à cœur-joie, et, saisissant Georgette par le bras, l'amenait devant une pile de tabliers placée sur une table.

Alors, en un tour de main, elle lui passa à l'aide d'un cordon la partie supérieure du tablier par-dessus la tête,



ELLE LUI PASSA UN TABLIER. (P. 82)

puis fort adroitement lui noua à la taille le second de ces cordons. Corsages et jupes étaient ainsi préservés.

Georgette. — Mais c'est très drôle, on me costume donc ?

Riquette. — Moi aussi, je veux être costumée.

Et toutes les autres petites voix de demander à leur tour ce tablier, objet de leur convoitise.

Luce n'arrivait plus à se débrouiller au milieu de tout le vacarme, de tout le désarroi ; je vins à son aide ; puis, chaque enfant ainsi équipée, Mlle Rosalie demanda quelques instants de silence, et tint à la jeune assemblée le discours suivant :

« Mes enfants, vous êtes venues ici pour apprendre » beaucoup de choses très belles, très intéressantes, » très amusantes, et même très ennuyeuses quelquefois » aussi ; vous allez suivre des cours de grammaire, » d'histoire, de géographie, de science, d'art ; bref, on » va essayer de faire de vous des jeunes filles instruites, » et j'espère que vous répondrez par vos efforts à ce » que feront les professeurs chargés de vos études. »

Un oui général répondit à cette allocution.

Mlle Rosalie continua : « Mais j'ai pensé, ou plutôt » nous avons pensé que le jour où vous seriez de grandes » demoiselles, puis après des femmes, et ensuite même » des petites mères, vos mamans, vos maris et vos babys » ne se contenteraient peut-être pas de ne trouver en » vous que de jeunes bas-bleus, peu au courant des de- » voirs divers que vous aurez certes toutes plus ou moins » à remplir dans le courant de vos existences. Nous

» avons donc réservé une partie relativement grande » de votre temps aux leçons que nous appellerons, » si vous le voulez bien, leçons « *de la petite mé-* » *nagère* », et dans le programme arrêté de vos jour- » nées que vous trouverez, chacune de vous, apposé » à l'intérieur de vos pupitres, vous verrez qu'à tour » de rôle, tous les matins, entre onze heures et midi, » cinq d'entre vous seront à la cuisine où, sous la » direction de Clotilde que je vous présente..... »

— Bonjour, Clotilde ! s'écrièrent en chœur les fillettes, mises en bonne humeur par les paroles de Mlle Rosalie et la perspective de tourner les sauces..., Bonjour Clotilde !

— Bien le bonjour, mes petits chefs, répondit aimablement Clotilde, dont le tablier et le bonnet immaculés laissaient deviner la plus propre et la plus soigneuse des cuisinières !

Le silence rétabli, Mlle Rosalie reprit : « Vous n'as- » sisterez pas en amateurs, croyez-le bien, à ces leçons » dont je vous parle, mes chéries ; non, il vous faudra » sérieusement préparer le déjeuner de la maison, éplu- » cher les légumes, vous rendre compte des viandes, » de leur qualité, allumer le feu, casser les œufs, faire » des omelettes, ne pas les brûler surtout. »

— Ah ! ah ! entendit-on de tous côtés ; l'hilarité était générale. Les fillettes trouvaient cela drôle au possible.

Mlle Rosalie. — Vous riez, petites gamines, allez, donnez-vous en à cœur joie ; je vous le permets ; tout à l'heure nous ne rirons plus, ou du moins encore un

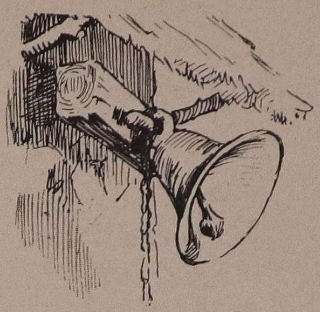
brin quand même, car ne craignez rien, on sera pour vous de la plus grande indulgence ; et si, comme je n'en doute point, les débuts sont maladroits, il ne faudra pas se décourager ! Les toutes petites feront naturellement la besogne la plus simple ; puis, suivant vos âges et vos tailles, vous arriverez grade par grade à être première, deuxième, troisième aide. A la fin de l'année il sera distribué un prix de « bonne ménagère ». Dès maintenant, si vous le voulez bien, chères enfants, nous allons mettre immédiatement notre discours en action ; je garde huit d'entre vous, les sept autres vont remonter dans le réfectoire avec Marguerite, Berthe et Madeleine ; et, tandis que nous activerons le déjeuner, vous mettrez là-haut bien proprement le couvert. Ceci fait, pour aujourd'hui vous attendrez dans la salle de récréation l'heure du repas, indiquée par le son d'une belle cloche que Luce sonnera ce matin. Allez !

Les huit petites filles se sauvèrent joyeuses au possible ; les sept autres se mirent bravement à l'œuvre ; rien n'était plus amusant que de les voir allant, venant, dans la splendide cuisine de Clotilde où cuivres et blancs étincelaient, où les toiles cirées étaient intactes, où le parquet tout en briques, les murs tout en faïence, rappelaient ces belles et légendaires cuisines hollandaises si souvent vantées, et si fréquemment reproduites par le pinceau des peintres les plus illustres de l'École néerlandaise.

Luce, qui était pourtant la plus petite, se montrait certes une des plus vigilantes ; elle faisait la plus utile

des besognes : elle rangeait et ramassait chaque épluchure tombée sur le parquet, ce qui arrivait fréquemment, Georgette et Riquette étant chargées de préparer les pommes de terre, et, quoique aidées de trois autres petites compagnes, n'y arrivant que péniblement. La plus âgée des fillettes veillait avec Clotilde au rôti qui tournait doucement sur la broche. Enfin, tant bien que mal, et grâce aux soins multipliés de Clotilde, à midi précis, Luce grimpa prestement l'escalier, ouvrit la porte du vestibule qui donnait sur le jardin, puis saisissant la longue corde longeant le mur, elle imprima à la cloche un mouvement régulier, y employant toute sa force et toute son ardeur. En un instant les petits becs affamés étaient à table.

Durant ces derniers préparatifs, j'étais montée au premier étage, poussée par une curiosité fort légitime, celle de voir un peu ce qui se passait chez nos voisins. J'ouvris une fenêtre ; il ne faisait pas chaud, puisque nous étions en octobre, mais qu'importe ? de cette fenêtre, mes regards plongeaient dans le jardin de l'Institution Pascal, séparé de celui de l'Institution Pétronille par un mur peu épais, élevé de quelques mètres seulement et surmonté d'un haut treillage que devaient en été recouvrir lierre et chèvrefeuille. J'arrivai à mon observatoire tout juste au moment où la cloche retentissait, ralliant à son appel les bonshommes disséminés de côté et d'autre. Ils accouraient, les uns de l'immense salle de gymnastique et d'armes construite dans le jardin, les autres tout échauffés encore par



l'ardeur déployée à une partie de tennis laissée en train ; les plus petits munis de gros ballons, de sabres, de fusils, coiffés de chapeaux bicornes et tricornes en papier, que miss Kate, devenue surveillante des jeunes moussious, comme elle se plaisait à dire, avait confectionnés à leur intention.

Le comité avait bien songé à donner de préférence à miss Kate la garde des petites filles, mais quitter Gros Pierre eût été pour notre excellente et dévouée gouvernante le plus amer des chagrins !



Bonne fille, amusante au possible, sérieuse quand le moment était venu, femme ordonnée et entendue comme pas une, elle fut nommée intendante de l'Institution Pascal, cette charge comprenant toutes les fonctions que nécessitait la bonne administration intérieure de la maison.

Miss Kate avait d'ailleurs fait ses preuves depuis longtemps, et nous savions combien elle serait précieuse pour seconder M. Larue, et lui laisser toute

liberté d'esprit et tout repos en ce qui concernait les soins matériels à donner aux jeunes gens confiés à ses soins, aux tout à fait jeunes gens en particulier, les grands étant, bien entendu, sous la garde de deux surveillants.

Donc surveillants, miss Kate, enfants, tous la mine rayonnante et colorée, arrivaient en toute hâte, et montant quelques marches s'installaient dans la salle à manger. Gros Pierre seul manquait à l'appel ; je l'avais pourtant aperçu il y avait une minute à peine suspendu à la corde de la cloche, un peu courte pour lui ; tout comme Luce, ici, il était passé sonneur là-bas, mais Pierrot était si gros qu'il semblait faire contrepoids à la lourde machine ; entraîné par le balancement, à chaque effort il était soulevé de terre. J'étais descendue rapidement pour appeler Berthe et Madeleine, désireuse de leur montrer ce spectacle très cocasse de nos jeunes amis carillonnant à tour de bras et ne pouvant se voir, luttant à qui mieux mieux pour faire le plus de bruit possible.

Mais il n'y avait plus personne quand nous revînmes, et les tintements avaient cessé.

Laissant nos fillettes s'installer, toutes prêtes à savourer leurs pommes de terre, nous songeâmes à regagner nos domiciles respectifs, sous la protection de maman et de Mme Sennac. Nous habitions à cinq minutes à peine du boulevard Malesherbes, rue Flameng, et Madeleine rue des Fortifications.

Nous étions déjà sur le palier du vestibule, lorsque

miss Kate, essoufflée, affolée, survint, et, en deux mots, nous dit que Pierrot était introuvable : on l'avait appelé, cherché, il ne répondait point.

Je rassurai bien vite maman en lui affirmant que, peu d'instants avant, je venais de voir mon petit frère sonnant à toute volée la cloche du déjeuner, et que par conséquent il ne pouvait être loin. Nous entrâmes à l'Institution Pascal. On y explora les classes, la salle de récréation ; maman et Mme Sennac visitèrent la gymnastique, la salle d'armes, mais de Pierrot toujours point !!

Miss Kate était allée retrouver les enfants à table où la place de Gros Pierre restait vide. Ses petits camarades, fort intrigués de cette subite disparition, la commentaient à leur façon : — Mais il ne peut être loin ! disait Georges Chaptal, un nouveau venu. — Peut-être dans la salle de dessin, tout là-haut, fit remarquer Lucien Roblin, un petit peintre en herbe, encore sous l'impression que lui avait laissée la salle de dessin admirablement aménagée. — A-t-on regardé dans la salle de musique, dit René Flandrin ? le jeune et brillant mélomane de l'établissement.

— Et dans l'office où j'ai vu tant de belles pommes et de nombreux pots de confitures, hasarda timidement à son voisin de droite Jules Sannois, qui aurait trouvé cela bien naturel, et surtout exquis.

— Au laboratoire de chimie, peut-être ? interrogea Henry Norbert le savant, dont les goûts scientifiques étaient déjà prononcés

— Aux..... hum !! hum !!... je ne peux pas le dire tout haut, souffla à l'oreille de miss Kate le baby de la maison, le plus jeune de tous, Julien Boniface !

— Schocking !! répondit miss Kate indignée.

— Un instant, exclama Charlot, attendez, je sais, je crois savoir, du moins ! Vous me permettez de quitter la table ? demanda-t-il à M. Larue resté calme et fidèle à son poste, connaissant Pierrot de longue date et le sachant incapable d'une escapade sérieuse, rassuré de plus par le fait d'avoir vu l'enfant peu de minutes auparavant.

— Allez, petit ! dit-il.

En quelques bonds Charlot Caporal sautait le perron, courait droit au fond, tout au fond du jardin, où l'on avait disposé une espèce de petite serre destinée à abriter les outils de jardinage devant servir à l'entretien des plates-bandes et gazons. Bien entendu, Charlot connaissait ce coin mieux que tous autres ; mais ce qu'il connaissait aussi, c'était le secret confié à lui par Pierrot.

Durant les mois d'août et septembre, pendant que Charlot se plaisait à contempler pelles, rateaux, arrosoirs et serpettes, mon petit frère s'était armé d'un marteau et d'une tige de fer.

Consciencieusement, chaque jour, tandis que chacun avait à faire de son côté, Pierrot, pénétré de son idée, travaillait de longues heures de suite, et l'on eût pu le voir frapper à coups redoublés dans le mur peu compact, on le sait, qui séparait une école de l'autre. Bien avant la rentrée son œuvre était terminée.

Charlot courut droit au but ; nous le suivions. La serre était toute petite, basse, à hauteur d'homme tout juste ;



une grande brouette occupait une large place, presque toute la place ; Charlot franchit la brouette et un : « Le voilà ! » retentissant et se répercutant immédiatement

jusque dans la maison, annonça la découverte de notre petit espiègle.

Debout, le dos tourné, l'œil collé littéralement contre le mur, il pleurait à chaudes larmes.

Son chagrin était si gros que l'arrivée, pourtant bruyante, de Charlot, l'avait laissé cloué et immobile dans la même posture.

— Pierrot ! appela maman. Pierrot se retourna vivement, tout surpris et tout honteux d'être pris en flagrant délit.

Flagrant délit de quoi ?

D'amitié et de tendresse.

Oui, Gros Pierre avait imaginé de percer un trou dans la muraille, et, d'accord avec sa petite amie, il avait été convenu, puisqu'on allait les séparer, que chaque fois qu'ils auraient un moment de liberté, quand les autres joueraient, ils pénétreraient, chacun de son côté, dans la même petite serre construite dans les jardins, et que, grâce à l'ouverture si habilement pratiquée, on se dirait quotidiennement bonjour, on se conterait ses misères et ses joies ! Ce serait au moins une atténuation à leur très profonde douleur !

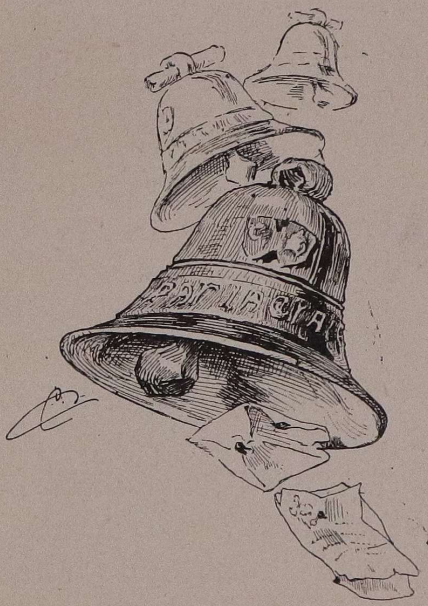
Le premier jour on n'avait pas eu la patience d'attendre l'heure de la récréation, et les enfants s'étant rencontrés au pas de la porte, dès le matin, rendez-vous avait été pris au dernier son de la cloche de midi, tandis que fillettes et garçonnets procédaient à une légère toilette.

— Une seconde seulement, avait demandé Gros Pierre,

le temps de te voir, et nous nous sauverons bien vite.

— J'y serai ! avait répondu Luce.

Mais la seconde s'était légèrement prolongée, et nous arrivions juste à point pour rompre, il est vrai, le charme de ce premier rendez-vous, mais rassurer par contre les esprits fortement inquiets de part et d'autre.





V

VILLA GABI

Ce rendez-vous, il est inutile de le dire pour la bonne renommée de nos écoles, fut le premier et le dernier; mon petit frère se trouva très désillusionné et plus navré encore, de se voir interdire ce moyen de communication, auquel on mit fin en replâtrant hermétiquement le joli trou rond si laborieusement ouvert.

Pierre et Luce étant encore presque des babys, on se contenta de les sermonner un brin et de leur faire comprendre que, s'ils étaient sages, ils trouveraient maintes et maintes occasions de se revoir.

Le lendemain on se mit sérieusement au travail. Les

deux Institutions ne recevaient que des externes, car, pour répondre à l'idée prédominante de Mlle Pétronille, les enfants devaient toujours, le soir, retrouver le foyer paternel.

Luce seule, n'ayant, hélas ! point de parents, restait, et Mlle Rosalie s'efforçait d'entourer la gentille créature de tous les soins, de toutes les caresses que, de retour au bercail, les mamans prodiguaient certainement à leurs enfants. Luce avait le cœur sensible, d'une sensibilité rare à son âge ; mais elle possédait, malgré ses six ans à peine, tant de raison et de tact, que, s'il lui venait à l'esprit de demander son papa ou sa maman, cette question s'arrêtait net sur ses petites lèvres, la mignonne se souvenant que Mme Desay lui avait recommandé de ne jamais questionner personne à ce sujet : « Pense à eux souvent, prie le bon Dieu tous les matins et tous les soirs pour eux, chère petite, n'en parle point, tu me ferais de la peine ».

Luce ne comprenait pas, mais elle obéissait docilement, comme elle faisait toute chose ; puisque cela faisait de la peine à Mme Desay, cette raison était suffisante pour que l'enfant refoulât au fond de son être les réflexions qui déjà la hantaient, et tout au fond de son cœur les sentiments d'une infinie tendresse ne demandant qu'à éclore.

En faveur de Gros Pierre seul, Luce faisait une exception ; elle lui demandait souvent s'il avait connu son papa, sa maman à elle. — Non,..... répondait mélancoliquement Pierrot ; et, pour la consoler, il ajou-

tait : — ... Mais tu n'en as peut-être jamais eu, Lucette.

— Allons donc ! Gros Pierre, répliquait-elle, en poussant un profond soupir, tu dis cela pour me faire moins de peine.

Gros Pierre. — Pas du tout, et tu ne serais pas la seule.

Lucette. — Ah ! Pierrot, je voudrais bien que tu me nommes des petits garçons ou des petites filles n'ayant pas ou n'ayant pas eu de parents.

Gros Pierre. — Parfaitement, mademoiselle, et Adam et Ève, donc, comment les appelais-tu leur papa et leur maman ?

Lucette trouvait cela si drôle qu'elle partait d'un grand éclat de rire ; égayée par le mot d'esprit de notre petit frère, elle changeait de conversation, y revenant de temps à autre, principalement à l'approche des vacances, quand les élèves parlaient de leurs projets, et que Luce seule n'en faisait point.

Cette année pourtant Luce pouvait en faire ; papa ayant manifesté l'intention et le désir d'accomplir un long voyage en Suisse, il consentit, sur la prière de Gros Pierre, à emmener Luce.

Gros Pierre avait bien mérité cette récompense, son année scolaire ayant été de tout point parfaite : il remportait à l'Institution, en neuvième, le prix d'excellence, trois premiers prix, deux seconds et plusieurs accessits.

— Choisis ta récompense, avait dit petit père ; et

Pierrot avait imploré pour qu'on ne laissât pas son amie toute seule à l'école.

Ce fut chose convenue. Le 2 août au soir, un omnibus de la gare de l'Est était à notre porte ; on descendit les malles petites et légères, appropriées au voyage très mouvementé que nous nous proposions de faire, et fouette ! cocher, en route ! !

Nous arrivons à la gare, papa, maman, Berthe, moi et Gros Pierre, plus gros que jamais, ayant imaginé de bonder son sac qu'il portait en bandoulière, de toutes les fantaisies qui lui tombaient sous la main et qui surtout devaient faire la joie de Luce, en wagon.

Luce attendait sous l'horloge de la gare, en compagnie de Mlle Rosalie ; quand notre véhicule s'arrêta, il me sembla bien, dans l'obscurité, car la nuit tombait déjà, reconnaître M. Larue. Je ne me trompais point, et il n'était pas seul ; à notre grand ébahissement, René Flandrin, Jules Sannois, Henry Norbert, étaient là, tous chargés de colis et équipés pour le voyage.

— Que signifie ? demandai-je à maman. — Ils partent avec nous ?

Maman. — Mais oui, Margot, et nous ne sommes pas au complet ; patiente !

Nous marchions en effet de surprise en surprise.

Gros Pierre. — Tiens, voilà Rigolo ! !

Moi. — Rigolo ?

Gros Pierre. — Mais oui, c'est Léopold *dit* Popaul,

dit Rigolo, le farceur, le clown de la pension. — Il vient avec nous, petit père ?

M. Mayeville. — Parfaitement.

Gros Pierre. — Quelle veine ! comme il va nous faire rire, nous amuser ! Ah ! voici Etienne.....

— Etienne Privat ! ! — Et c'est tout, interrompit papa, nous sommes au complet..... Voyons !... récapitulons !... je vais faire l'appel, l'appel de tous, grands et petits.....

Ceci se passait toujours sur le perron, sous cette même horloge où le rendez-vous général avait été fixé par mon père. — Il y avait une telle foule, un tel encombrement, que toute cette petite scène de famille restait inaperçue. — Petit père commença :

— Madame Mayeville ?

— Présente !... fit maman, en s'avançant.

— Mademoiselle Rosalie ?

— Présente !

— Miss Kate ?

— Présente !

— Monsieur Larue ?

— Présent !

— Margot ?

— Présente !

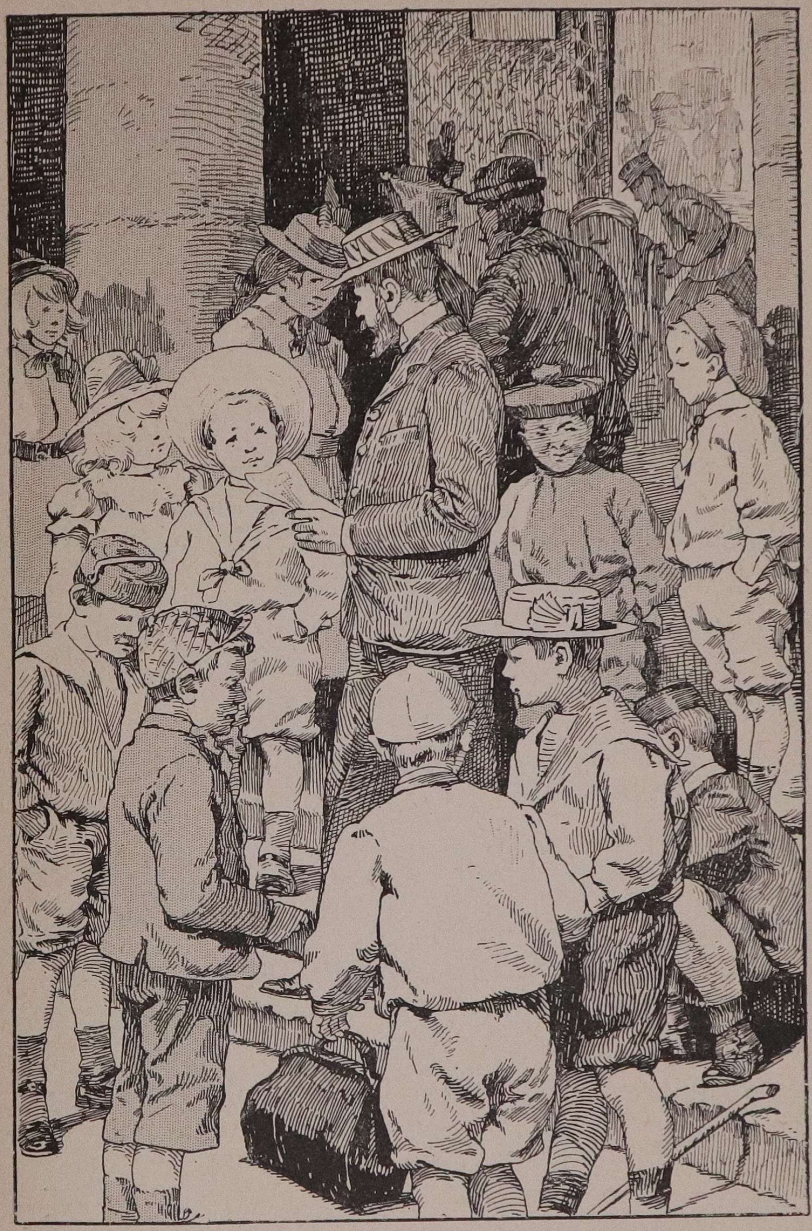
— Berthe ?

— Présente !

— Luce ?

— Présente !

— Henry Norbert ?



M. MAYEVILLE FAISANT L'APPEL. (P. 100.)

— Présent !
— René Flandrin ?
— Présent !
— Jules Sannois ?
— Présent !
— Léopold Martin ?
— Présent !
— Étienne Privat ?
— Présent !
— Pierre Mayeville ?
— Présent !
— Monsieur Mayeville ?
— Présent ! se répondit à lui-même papa.

Gros Pierre avançait péniblement, sous le poids de son lourd fardeau.

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze !... C'est bien cela !

Qui m'aime me suive, et qu'on ne se perde pas, surtout ; donnez-vous le bras, ou la main deux par deux.

Gros Pierre s'empressa de saisir immédiatement Lucette ; mais maman, ne trouvant pas les enfants suffisamment protégés ainsi, les sépara, prit Gros Pierre avec elle, tandis que Mlle Rosalie se chargeait de Luce.

Les deux plus petits étant ainsi sous bonne garde, les grands, Berthe et moi pouvions nous débrouiller tout seuls.

— Les voyageurs pour Bâle, par ici !!...

Papa et M. Larue ouvraient la marche, nous leur emboîtions le pas !

— Bâle, c'est notre affaire, dit petit père.

— Arrivez, enfants..... arrivez ! ! et doucement ! ne nous pressons pas, ne nous agitons pas surtout, suivez-moi... Encore un instant, nous serons bientôt casés, et vous pourrez vous débarrasser de vos valises, de vos couvertures !... Du courage ! !... Nous ne faisons que commencer !

Papa fit signe à un employé qui, aimablement, se mit à sa disposition en lui donnant les renseignements demandés.

— Deux voitures plus loin, monsieur !

— Merci.

— Halte ! petits, nous y sommes ! !... Ces deux compartiments nous sont réservés, il s'agit de nous y installer. Et papa étant un homme fort méticuleux, fort ordonné, il sortit de son portefeuille une liste, préparée à l'avance, des places que nous devions individuellement occuper, puis il réitéra le premier appel : Madame Mayeville, ma femme ; montez, je vous prie, madame, fit-il en souriant. Vous miss Kate, vous mademoiselle Rosalie, Margot, Berthe, Luce, et toi mon gros Pierre...

Gros Pierre, il fallut le soulever..... ses grosses jambes lui enlevant toute agilité pour l'instant, et son sac le rendant absolument impotent.

Papa. — Vous êtes au complet, si je ne fais erreur ? Ne bougeons donc plus.

A vous autres, messieurs, hop ! vous êtes, nous som-

mes tous des hommes, grimpez... Et refaisant le compte : Un, deux, trois, quatre, cinq, six et moi sept, ça y est. —



Sept et sept font quatorze. Parfait ! !... Rangez vos bagages, mettez-vous à votre aise, reposez-vous : nous voici dans nos boîtes jusqu'à demain matin six heures cinquante-six.

Très intriguée de ce voyage dont je n'avais nullement entendu parler, et toujours un peu curieuse de ma nature, je redescendis de mon wagon, et attrapant petit père par le pan de son veston, je lui demandai quelques explications.

En deux mots il m'apprit que, d'après les nouveaux statuts de la fondation Laminois, tous les ans, cinq garçons, les plus âgés de l'école Pascal, auraient droit à un voyage de six semaines sous la conduite de M. Larue, mais sous réserve absolue d'un bon travail et d'une conduite excellente. Dans le cas contraire, l'élève récalcitrant et dont c'était le tour céderait sa place à un autre.

— Et les filles ? m'écriai-je de suite.

— Ne crains rien, Margot, les filles n'ont pas été oubliées ; à l'heure qu'il est elles s'embarquent également, à la gare de l'Ouest, sous la conduite de Mme Caporal et de Mlle Larue ; mais la fillette étant un petit personnage plus délicat que le garçon, la responsabilité d'un long voyage eût été grande ; puis, les papas ou les mamans consentent plutôt à se séparer de leurs fils que de leurs filles, surtout quand il s'agit d'une distance relativement appréciable. Ces demoiselles sont donc en route pour la mer, pour le Tréport où elles arriveront ce soir même, et où elles feront un séjour d'égale durée au nôtre, mais plus calme et plus reposant. Il faut ménager ces créatures frêles encore, a conseillé notre bon Dr Terpat ; car, ajouta petit père, tu sais que beaucoup d'entre elles ne sont pas et ne peuvent être entourées des soins qu'à vous,

petites privilégiées, nous donnons et prodiguons même.

Cette année nous inaugurons ces voyages : j'ai tenu à procéder personnellement à leur organisation, à me rendre compte des frais, des difficultés qui pourraient surgir ; bref, j'ai voulu voir par moi-même, et c'est pourquoi, jeune fille, nous nous trouvons ce soir en si nombreuse compagnie. Pour l'instant, nous allons directement à Lucerne.

— En voiture ! en voiture !

Je grimpai dans mon compartiment, petit père dans le sien, la locomotive siffla, nous étions partis !

A peine installés, Gros Pierre se hissa sur la banquette, et au travers de la vitre regarda ce que devenaient ses grands camarades avec lesquels il aurait bien voulu être si, car il y avait un si, Luce avait pu venir avec lui.

Nos jeunes gens faisaient leurs préparatifs nocturnes tout comme nous ; on déployait la couverture que chacun, sur la recommandation de petit père, avait emportée, on enlevait son chapeau pour le remplacer par une casquette souple de voyage ; Popaul, lui, commençait déjà à faire des siennes ; Pierrot ne pouvait entendre ce qu'il disait, mais la bande entière riait, papa se tordait : on semblait en un mot être fort gai, à côté ; Jules Sannois, blotti dans son coin, celui où Pierrot plongeait le mieux son regard, ne perdait pas son temps, croquant à belles dents dans une tablette de chocolat.

Ce spectacle donna envie à Gros Pierre, et lui ouvrit l'appétit ; il hasarda timidement sa demande à petite mère

qui la lui accorda, à condition que, tout de suite après, on ferait l'obscurité dans le wagon, et que personne ne bougerait plus. Il s'agissait de dormir, pour se préparer aux fatigues du lendemain.

Ce qui fut dit fut fait. A neuf heures tout le monde reposait, pour ne se réveiller qu'à Porrentruy.

Papa et M. Larue descendirent, obtenant l'autorisation de nous laisser à nos places.

A Porrentruy, où est la douane, il fallut ouvrir une grande partie des malles ; mais, comme nous n'avions rien à déclarer, cette formalité s'effectua sans ennui.

A 6 h. 56 nous arrivions à Bâle !

Ce n'était pas une gare, c'était une fourmilière ! Quel va-et-vient ! Que de cris poussés ! de gens courant les uns après les autres, se perdant, se retrouvant ! Des locomotives chauffaient de tous côtés, leurs sifflements stridents se mêlaient aux exclamations humaines ; il y avait de quoi perdre la tête ! Petit père restait impassible au milieu de cette inexprimable cohue.

— Du calme et surtout du calme, dit-il ; enfants, tenez-vous deux par deux comme au départ de Paris, suivez-moi, et si la foule nous sépare, ralliez-vous à mon panache blanc : mon panache, le voilà ! Il sortit un mouchoir de sa poche, le noua fortement autour de son parapluie, brandit ce parapluie en l'air et : « En avant ! » commanda-t-il ; puis il nous mena droit au buffet, à la grande satisfaction de nos estomacs qui criaient famine : ici la bousculade était à son comble, et que de types, que de physionomies bizarres !... Popaul ne se lassait pas d'admirer les

Anglais aux costumes bariolés ; sans perdre un instant, tandis que Jules entamait son petit pain, notre jeune farceur, qui était en même temps un dessinateur,



un caricaturiste étonnant pour son âge, esquissait à la hâte, en traits rapides, la silhouette de quelques passants ! Étienne Privat l'explorateur, s'était attablé, déployant tout comme s'il avait été devant son pupitre, une grande carte sur toile ; il cherchait le chemin suivi

durant la nuit ; déplorant de n'avoir pu s'arrêter partout, il traçait au crayon rouge la route parcourue ou à parcourir ; il était si plongé dans ses observations, qu'il ne s'apercevait nullement que les aiguilles marchaient, qu'il allait falloir se mettre en route, et que Jules, faisant double et triple ration, mangeait carrément et ses brioches et celles de son camarade.

Mon petit frère ouvrait de grands yeux étonnés devant ce spectacle si nouveau pour lui, et d'autant plus étonnant qu'étant jeune, et n'ayant pas encore lu beaucoup, il lui semblait assister à une représentation du *Tour du monde en quatre-vingts jours*, pièce qui lui avait laissé une impression très profonde. Il regardait de tous côtés, mais ce qu'il regardait surtout, c'était Luce et maman ; il avait une terreur folle de les perdre au milieu de la mêlée, se cramponnait à elles tant qu'il pouvait. A Bâle, on nous avait réservé un de ces wagons vastes et commodes, un wagon circulaire, où aisément nous pouvions tenir tous les quatorze. C'était une joie de se retrouver ainsi. Petit père exprima ses regrets de ne s'être pas arrêté plus longtemps à Bâle ; il pensait que cette ville n'offrait rien qui puisse intéresser nos jeunes esprits.

— Sauf les tableaux d'Holbein, s'écria Henry Norbert, le savant, coupant la parole à petit père.

— Parfaitement, jeune homme, continua M. Larue, et c'est bien de vous rappeler ce détail ; le musée est en effet la seule chose qui vaille la peine qu'on s'arrête ici quelques heures, mais M. Mayeville a raison, vous reviendrez peut-être un jour dans ces parages, et plus grands, plus

âgés, vous apprécierez mieux le talent, le génie que déploya Hans Holbein dans ses tableaux célèbres connus sous le nom de...

— *La Passion* en huit parties, *Le Corps du Christ*, *La Cène*,... dit Henry Norbert.

— Bravo ! Henry, si à quatorze ans vous prenez goût déjà aux choses de l'art, nous ferons quelque chose de vous, et votre papa, qui s'impose tant de sacrifices pour vous donner une bonne instruction, n'aura certes un jour que de très réelles satisfactions à récolter !

— Papa, papa, de l'eau ! entendit-on tout à coup ; c'était Gros Pierre, dont les yeux ne quittaient pas la fenêtre, et qui venait en effet d'apercevoir le fleuve.

— C'est le Rhin, mes enfants, répondit gravement petit père !

— Le Rhin ! le Rhin !! le Rhin... répétaient les enfants tout bas ; oui, tout bas, et pourquoi ?

— Ah ! le Rhin, questionna Gros Pierre, devenu lui aussi tout triste ; c'est ça le Rhin, alors je ferme les yeux, je ne veux pas le voir... Et se calfeutrant dans son coin, il appliquait ses mains sur toute l'étendue de sa figure.

Papa. — Et pourquoi cela, monsieur ?

Gros Pierre. — Parce que nous sommes chez les Allemands, qui nous l'ont pris, notre Rhin ; ça je le sais tout aussi bien qu'Henry, puisque c'est lui qui l'a dit, l'autre jour, à la distribution des prix ; il l'a même très bien répétée, sa fable.

Papa. — Ce n'est pas une fable, Pierrot, c'est une

poésie, à laquelle tu fais allusion, et un chef-d'œuvre; voyons si tu as écouté et si tu te souviens de qui elle est?

Gros Pierre, *tout fier*. — De M. Alfred de Musset !

Papa. — Très bien ! Mais ce n'est pas une raison pour ne pas vouloir le voir, ce Rhin ; il faut tout voir, tout connaître, petit bonhomme, il n'y a que les ignorants et les sots qui tiennent pareil langage. Ouvrez bien vite les yeux, cela vous sera peut-être un jour plus utile, monsieur mon fils. Retenez bien ceci : il ne faut jamais dans la vie se cacher comme l'autruche sous ses plumes pour ne pas voir, ou plutôt, pour parler plus clairement, ce n'est pas le moyen de réparer ses fautes ou ses erreurs que de vouloir se les dissimuler; il faut, bien au contraire, s'avouer ses torts, les reconnaître, et tâcher ainsi de mieux faire une autre fois !

Gros Pierre, *toujours docile*. — Très bien, papa.

Papa. — Et pour l'instant réparons la première de tes erreurs, nous ne sommes momentanément pas chez les Allemands, petit, mais en Suisse ; l'année prochaine tu auras appris cela.

Étienne va te l'expliquer, et te montrer sur sa carte le cours du Rhin, de ce fleuve splendide quoique allemand dans sa plus large étendue.

Mais à peine Étienne eut-il commencé sa leçon, que Gros Pierre, très fatigué par une nuit écourtée, cligna des paupières, et, comme une masse, s'endormit ; son exemple fut suivi par toute la bande, grands et petits. Étienne et papa seuls se tinrent éveillés, suivant

scrupuleusement sur la carte et sur le guide « Bædeker » le pays admirable que nous franchissions, où les montagnes déjà apparaissaient gigantesques, où les forêts de sapins succédaient aux rivières et aux lacs bleus.

— Enfants, il faut se préparer, dans cinq minutes nous serons à Lucerne, j'entrevois le Pilate, le Righi, dépêchons !

Nous mettions tous les yeux à la fenêtre, honteux de nous être laissés prendre ainsi par le bonhomme de sable, comme l'on dit aux petits babys ; mais le temps perdu était bien perdu, il fallait se hâter. Nos chapeaux ajustés, nos bagages saisis, le train stoppait déjà.

— Nous resterons ici quelque temps, dit petit père. Lucerne est un centre d'excursions excellent, et je pense que nous trouverons bon gîte chez Mme Schmidt dont on me vante l'hospitalité.

— Nous n'allons pas à l'hôtel, demanda Gros Pierre ?

— Ah ! mais non, jeune homme, nous n'en avons pas les moyens ! Quatorze personnes à l'hôtel !... mais notre bourse serait bientôt à sec ! nous allons à la pension Schmidt.

Gros Pierre. — Une pension !... encore une pension !... mais ce ne sont plus des vacances, alors ; et papa et maman en pension, voilà qui est drôle ! !

Papa. — Petit nigaud.... le mot pension a un tout autre sens ici ; tu verras d'ailleurs, ne te tourmente point, tu n'y seras pas malheureux.

Gros Pierre. — Je ne suis pas malheureux non

plus, avec M. Larue; mais on travaille dans les pensions, et je croyais bien avoir de vraies vacances sans rien faire du tout.

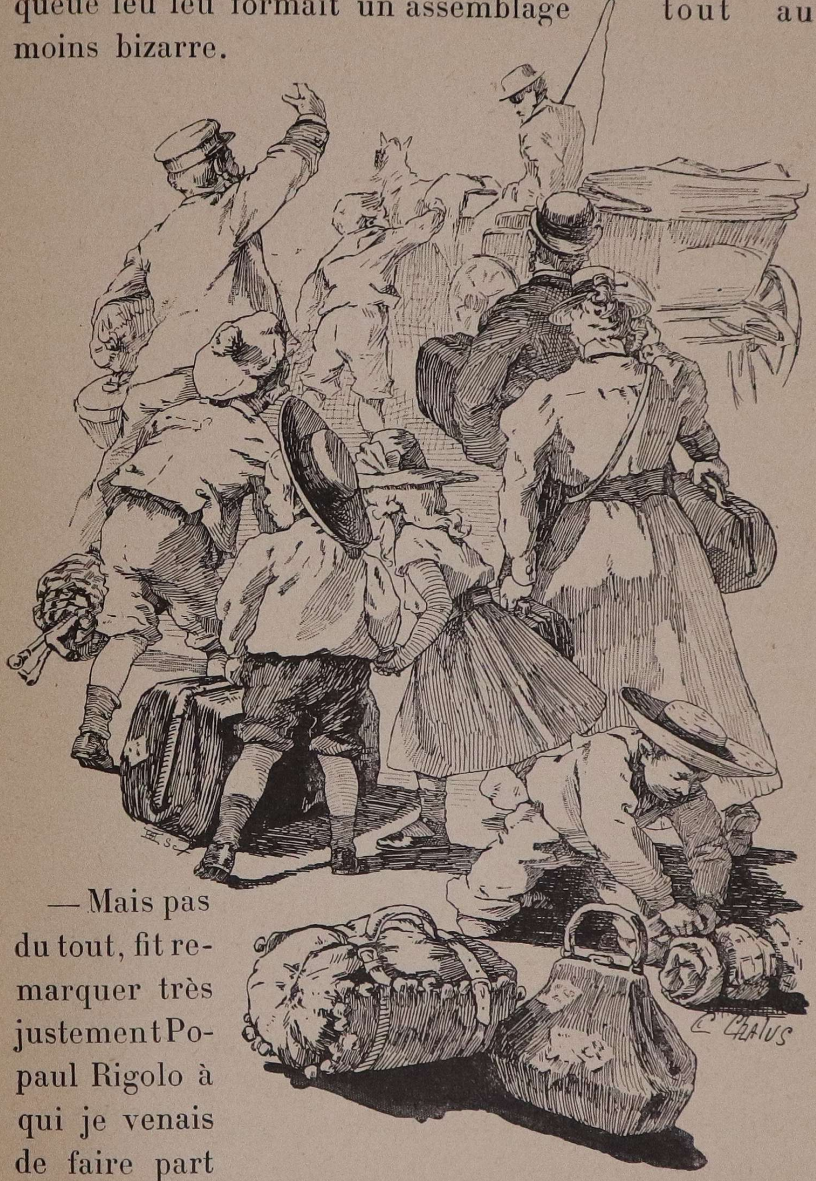
Papa. — Et il en sera ainsi, calme-toi.

Nous sortions de la gare ; papa héla une de ces grandes voitures à deux belles et spacieuses banquettes, de ces voitures que l'on voudrait bien posséder à Paris, et qui manquent tant pour l'usage des grandes familles.

A tour de rôle nous nous débarrassions de nos colis que ces messieurs entassaient, empilaient, sur la demande de papa. — Qui veut se dégourdir les jambes et marcher?... Un : « Moi ! moi ! » général ayant retenti, on donna au cocher l'adresse de dame Schmidt, lui recommandant de prendre soin de nos bibelots, tandis qu'un employé du chemin de fer, muni de notre bulletin de bagages, se chargeait de nous faire parvenir nos malles à destination.

Le temps était idéal, la distance à parcourir de vingt minutes au moins, notre future habitation étant située à l'extrémité du quai National, presque au bout de la ville. Nous restions toujours par groupes, toujours les mêmes ensemble, à peu près, petit père et M. Larue en avant, puis Luce et Gros Pierre, maman et Mlle Rosalie, Kate, Berthe et moi ; les garçons fermaient la marche de ce cortège que les passants se plaisaient à regarder curieusement, se demandant ce que nous pouvions bien être ou ne pas être. Pour appartenir à la même famille, nous étions bien nombreux ; une pension ?... cela n'était guère possible, les deux sexes étant mélan-

gés, et pourtant, ce défilé de quatorze personnes à la queue leu leu formait un assemblage tout au moins bizarre.



— Mais pas du tout, fit remarquer très justement Popaul Rigolo à qui je venais de faire part de mes réflexions, on nous prend tout bonnement

pour des « Cook », vous savez bien, les « Cook », ces tas de gens que nous voyons circuler dans Paris, en bloc, et qui ont de si drôles de touches !

Papa. — Vous avez raison, Léopold, nous leur ressemblons en effet, de tous points, vu que nous ne sommes guère plus élégants qu'eux ; mais, en voyage, il faut avant tout simplifier les choses : les Anglais sont dans le vrai.

Après avoir traversé le pont de la Reuss, le quai du Schweizerhof, bordé par de superbes marronniers, nous jetâmes un coup d'œil sur les Alpes neigeuses qui de tous côtés nous environnaient ; c'était bien beau, si beau que, frappés d'admiration devant ce spectacle grandiose de la nature, nous restions les uns et les autres bouche close, émus au point que nous n'arrivions pas à articuler un son.

Le quai National succède à celui du Schweizerhof ; il côtoie le lac ; la dernière, tout à fait dernière maison de ce quai, était la pension Schmidt ; on apercevait de très loin déjà ce nom inscrit sur une vaste pancarte.

Nous étions fort intrigués de ce que serait cette pension Schmidt, et plus encore de ce que serait Mme Schmidt.

Les suppositions allaient leur train :

Moi. — Ce sera probablement une vieille dame aux cheveux blancs.

Berthe. — Ou une toute jeune, au contraire.

Jules. — Jeune ou vieille, pourvu que la cuisine soit bonne, je m'en moque.

Popaul. — J'ai mon idée ; Mme Schmidt doit être une belle paysanne en costume habitant un chalet aux volets verts, avec des vaches qui auront de grandes sonnettes pendues au cou, ou alors nous ne sommes plus en Suisse.

Moi. — Une dame avec un chalet et des vaches, c'est peu compréhensible, mais nous comprenons quand même.

Papa, *entendant notre conversation*. — Et M. Schmidt, qu'en faites-vous ? Car il va y avoir un M. Schmidt dans ce chalet vert aux vaches ! j'ai omis de vous le dire.

Popaul. — Oh ! M. Schmidt, ce sera un Suisse, c'est-à-dire un bonhomme qui ne parlera ni allemand, ni français, et qui parlera les deux langues quand même, à moins qu'il ne jabotte l'italien ; il sera malgré cela un bon patriote, car ils le sont tous, mais notre Suisse ne pourrait bien être qu'un vulgaire fromage !

L'auditoire trouvait cette idée de fromage très amusante, et, tout en riant, on avançait.

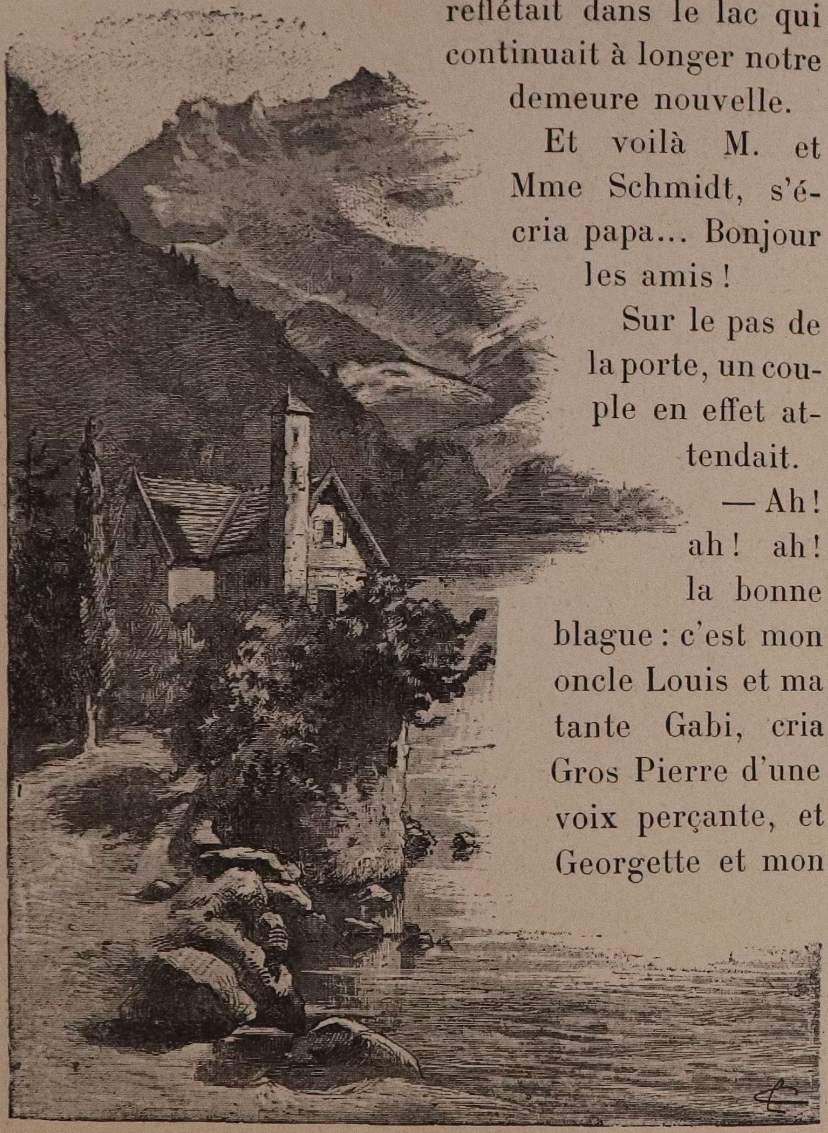
De chalet vert, point ; une toute petite maisonnette. L'entrée était modeste, une porte en bois remise à neuf.

Personne ne nous attendait dans la rue ; papa ouvrit la porte brune sans sonner, avec une hardiesse qui m'étonnait de sa part ; nous passions devant la petite maisonnette, salués par un monsieur et une dame, l'un en vêtements d'ouvriers, l'autre en tablier bleu.

Ce ne pouvait être M. et Mme Schmidt !

Papa traversa le long jardin fort ombragé, tourna à droite, et là, une jolie villa enguirlandée de roses de

haie s'offrit à nos yeux, et cette guirlande de roses se reflétait dans le lac qui continuait à longer notre demeure nouvelle.



Et voilà M. et Mme Schmidt, s'écria papa... Bonjour les amis !

Sur le pas de la porte, un couple en effet attendait.

— Ah ! ah ! ah ! la bonne blague : c'est mon oncle Louis et ma tante Gabi, cria Gros Pierre d'une voix perçante, et Georgette et mon petit cousin Robert. Dieu ! que mon papa est farceur !

Papa. — Tu manques de respect à ton petit père, Gros

Pierre, je te pardonne pourtant ! Oui, c'est ton oncle Louis qui nous offre dans cette ravissante maison, achetée à votre intention à tous, l'hospitalité pour six semaines !

— Et M. et Mme Schmidt? demanda Pierrot.

— Ils sont partis pour Paris, se payant sur la vente de leur immeuble un voyage dans notre capitale.

— Pas de belles Suissesses au chalet vert et aux vaches à clochette, dit papa en riant, mais un bon oncle et une bonne tante qui ont tenu, eux aussi, à s'associer utilement et agréablement à l'œuvre de M. Pascal et de Mlle Pétronille.

M. et Mme Schmidt sont partis à tout jamais.

Cet immeuble devient la propriété de nos deux institutions réunies, il leur est offert par votre oncle qui l'habite avec nous cette année, et le cédera l'an prochain au Comité qui en disposera selon son gré et les besoins de la fondation Laminois. La villa Schmidt va convertir son nom ; désormais elle s'appellera : « Villa Gabi », du nom de votre tante Gabrielle.

Et dès demain, enfants, nous procéderons à la cérémonie du baptême.





VI

LA PORTE DU PARADIS

Nous fîmes tous grasse matinée, le lendemain ; nous n'étions décidément pas encore d'intrépides voyageurs ; le plus petit fut le premier levé ; il vint frapper à ma porte.

— Entre ! Pierrot, lui dis-je.

Gros Pierre. — Que fais-tu donc là, Margot, ma grande sœur, demanda-t-il tout en appliquant sur ma joue un gros baiser ; comment es-tu levée déjà ? Tout le monde dort encore, bien qu'il soit près de huit heures.

Moi. — Je travaille pour vous, jeune homme, lui répondis-je.

Gros Pierre. — Ah ! que tu es bonne, te voilà encore à écrire mon Journal.

Moi. — Mais oui, petit, et puisque je me suis imposé cette tâche il me faut la mener à bonne fin ; ce n'est pas commode tous les jours, et il me faut, comme tu peux en juger ce matin, prendre soit sur mon sommeil, soit sur mes heures d'étude ou de plaisir, pour tenir à peu près au courant ce gros cahier que tu vois, et dans lequel plus tard tu reliras tes fredaines.

Gros Pierre. — Pauvre petite sœur, tu es vraiment gentille ; mais sois tranquille, un jour je prendrai ta place, je ferai mon Journal tout seul, et au besoin le tien avec.

Moi. — Et quand cela ?

Gros Pierre. — Pas tout de suite, j'écris encore trop doucement, et je ne saurais pas retenir si bien que toi ce que je dis, ce que je fais, moins encore le raconter.

Moi. — Cela viendra, gros Pierrot, bientôt je te céderai ma plume.

Gros Pierre. — Oh ! pas très bientôt, tu sais ; dans quelques années seulement, quand je serai fort en narration.

Moi. — Mais je serai très vieille, alors : ce n'est pas mon Journal que tu pourras entreprendre à cette époque, ce sera celui de tes petits-neveux et nièces.

Gros Pierre. — Mais en faisant celui de mes neveux

ou nièces, je ferai le tien aussi, grande sœur, puisque ce seront tes petits enfants, et que l'on ne parle jamais des enfants sans parler de leur maman.

Moi. — C'est gentil cette réponse, Pierrot, très gentil, et pour la peine voici un chocolat.

Gros Pierre. — Donne-m'en un pour Jules, veux-tu ? il les aime tant !

Moi. — Voici... Et maintenant, laisse-moi à ma besogne, petit, descends au jardin, je te rejoindrai bientôt. Pas de bruit surtout, puisque tout le monde repose encore.

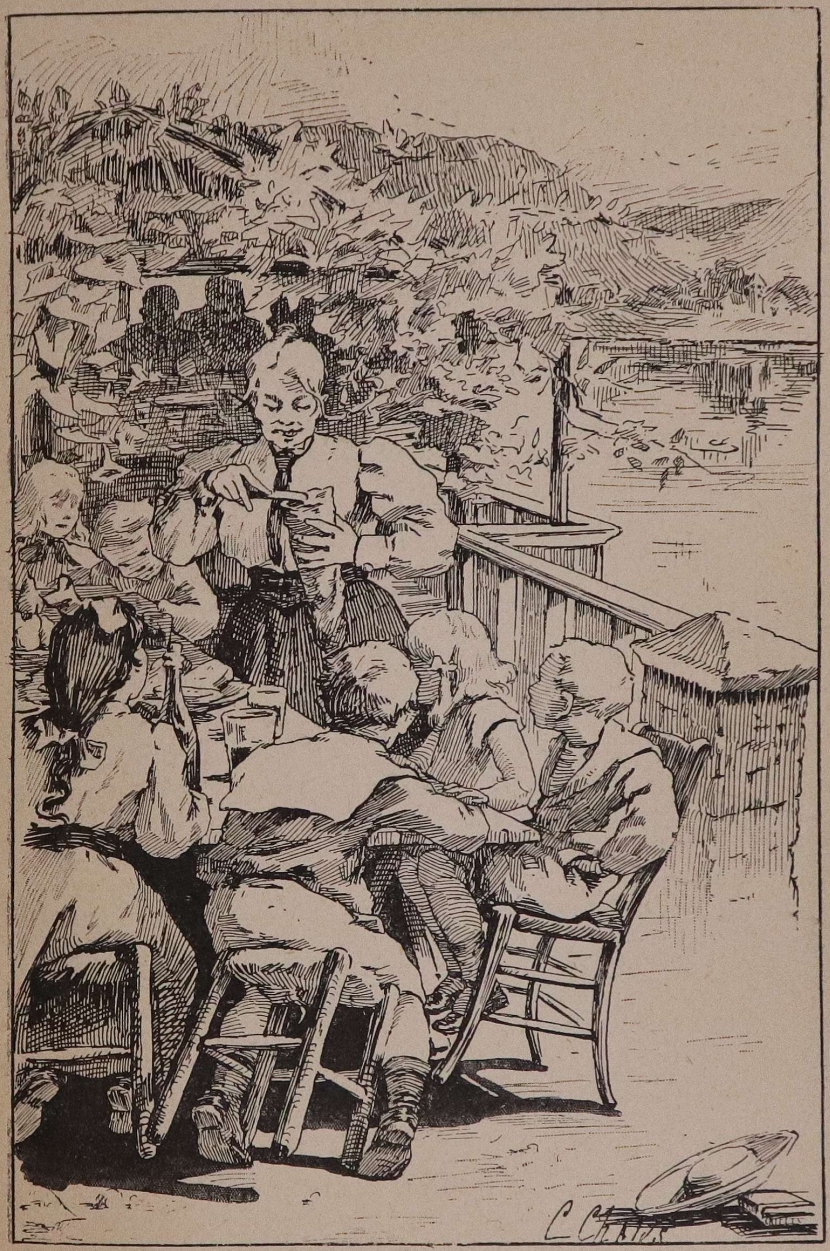
Berthe, *entrant*. — Pas moi cependant, et je suis sûre que vous dormiez tous profondément, alors que je courais déjà dans le jardin à la recherche de fleurs nouvelles, mais je n'ai rien trouvé que nous ne possédions à Paris, la végétation semble la même.

Gros Pierre. — Tu n'as pas vu de gentiane, d'édelweiss ?

Berthe. — Oh ! je n'y comptais guère, petit frère.

Gros Pierre. — Mais je croyais que l'édelweiss poussait en Suisse ?

Berthe. — Oui, mais pas dans ces régions ; il faudrait monter très haut, sur ces grandes montagnes que nous apercevons tout là-bas, là-bas, et encore il nous faudrait aller au delà de ces montagnes, dans une tout autre partie de la Suisse, du côté de l'Engadine ; là nous aurions chance de rencontrer des édelweiss, de belles fougères, des anémones ; il faut renoncer à pareille moisson ici. C'est dommage, j'aurais bien voulu envoyer à notre petit ami Charlot qui aime tant les fleurs



MISS KATE PRÉSIDAIT UNE TABLE. (P. 125.)

un spécimen qu'il ne connaît pas, ce pauvre Charlot qui était trop petit encore pour venir avec nous.

Gros Pierre. — Quand nous grimperons sur les montagnes, je découvrirai bien quelque chose, ne crains rien, petite sœur ; je chercherai et je trouverai, Charlot aura son bouquet.

Berthe. — Je compte sur toi, Gros Pierre ; en attendant, viens avec moi, les amis doivent être sortis de leurs chambres, et nous attendent probablement.

Margot viendra tout à l'heure... N'est-ce pas, Margot?

Moi. — Oui, dans cinq minutes je suis en bas.

Berthe et Pierrot descendirent, et trouvèrent en effet tout le monde sur pied. Nos parents, mon oncle et ma tante, M. Larue, Mlle Rosalie, déjeunaient au bord du lac, sous une tonnelle tout exprès aménagée à cet effet : une autre table était dressée un peu plus loin, Miss Kate la présidait et préparait force tartines que Jules Sannois dévorait déjà du regard.

— Oh ! le beau miel, fit-il, et il s'en léchait les lèvres à l'avance ; et les drôles de petits pains ! Que cela doit être bon !

— Quel lait succulent ! dit Popaul, on vient donc de le traire ? il est chaud encore, tout comme celui que je bois quelquefois le dimanche, au Jardin d'Acclimatation, et que petite mère aime tant ! Tiens ! puisque je dois lui écrire tout à l'heure, à ma petite mère, je mettrai un peu de lait dans ma lettre, cela lui fera plaisir.

— Toujours le mot pour rire, ce Popaul, répliqua

Berthe en regardant Léopold ; mais Popaul Rigolo, comme l'appelait Pierrot, ne riait nullement ; c'était tout le contraire, il pleurait, et tout à coup, subitement, alors que tous nous avions trouvé son mot si drôle ; mais, en parlant de sa mère, dont il se séparait pour la première fois, l'enfant s'était attendri ; brave petit cœur !

On n'aimait pas voir couler les larmes, dans notre bande joyeuse, et surtout celles de Popaul.

— Pleure pas, Popaul, lui dit Pierrot, assis à ses côtés, mange, et essuie bien vite tes yeux, car vois-tu, quand tu vas écrire à ta maman, si tu ne lui envoies pas de lait, il ne faut pas non plus lui envoyer des larmes, et ça se voit, tu sais, mon vieux, des larmes sur le papier, j'en sais quelque chose, cela fait de gros pâtés, et cela m'arrive souvent de faire des pâtés de larmes sur mes devoirs, sur mes compositions surtout. La dernière en était criblée, si criblée qu'il y avait plus de pâtés que de chiffres ; c'était, pour comble de malheur, ma composition de prix, qui compte double : j'ai dû recommencer tout, et j'ai vu le moment où je n'aurais pas fini à l'heure. Si cela m'arrive au lycée quand j'y serai.....

Popaul, *en souriant.* — Tu noieras tes compositions, mon pauvre Gros Pierre, car tu as la larme facile pour l'instant ; mais cela se passera ; d'ici ton entrée au lycée tu seras un homme, et les hommes ne pleurent que lorsque le chagrin vient du cœur, comme moi, tout à l'heure ; les chagrins de tête on les combat et on en

triomphe ; mal faire une composition c'est un chagrin de tête, — je t'ai vu souvent à l'œuvre, petiot, c'est même un peu de rage.

Gros Pierre. — Mais pas du tout, j'ai peur d'être grondé.

Popaul. — Parfaitement, j'appelle cela un chagrin de tête.

Gros Pierre. — Mais j'ai peur aussi de faire de la peine à maman, à papa.

Popaul. — Sur ce terrain, nous sommes d'accord. Là commence le chagrin de cœur, celui-ci je le comprends, on ne l'a jamais de trop ; et si, dans l'intervalle de chaque composition, tu apprends tes leçons, tu fais tes devoirs en vue de faire plaisir à ta mère, ton travail sera si régulier, si ancré dans ta petite cervelle, que, le jour de la composition venu, cela ira tout seul, sans effort, sans pâtés, et sans larmes surtout, tout au plus une larme de joie dans l'œil de ta maman. Voilà mon procédé, mon petit ami, et je ne m'en trouve pas trop mal.

Cette dissertation dans la bouche de Popaul nous surprenait fort. Il était, il est vrai, très bon élève, avait eu certains succès au lycée, mais cela sans bruit, sans forfanterie, c'était un modeste ; Henry Norbert, par contre, tout bon garçon qu'il était, ne manquait jamais d'étaler au grand jour sa science, mais en revanche ne perdait aucune occasion de s'instruire.

— Henry sera un savant, un véritable savant, nous disait papa souvent. Si je ne me trompe fort, nous

entendrons parler un jour d'un docteur Henry Norbert. Vous verrez !

Le déjeuner terminé on se leva, et chacun vaqua à ses occupations favorites : Henry se munit d'un livre, Étienne et Jules s'armèrent de lignes mises à leur disposition, et s'installèrent au bord du lac, attendant le menu fretin.

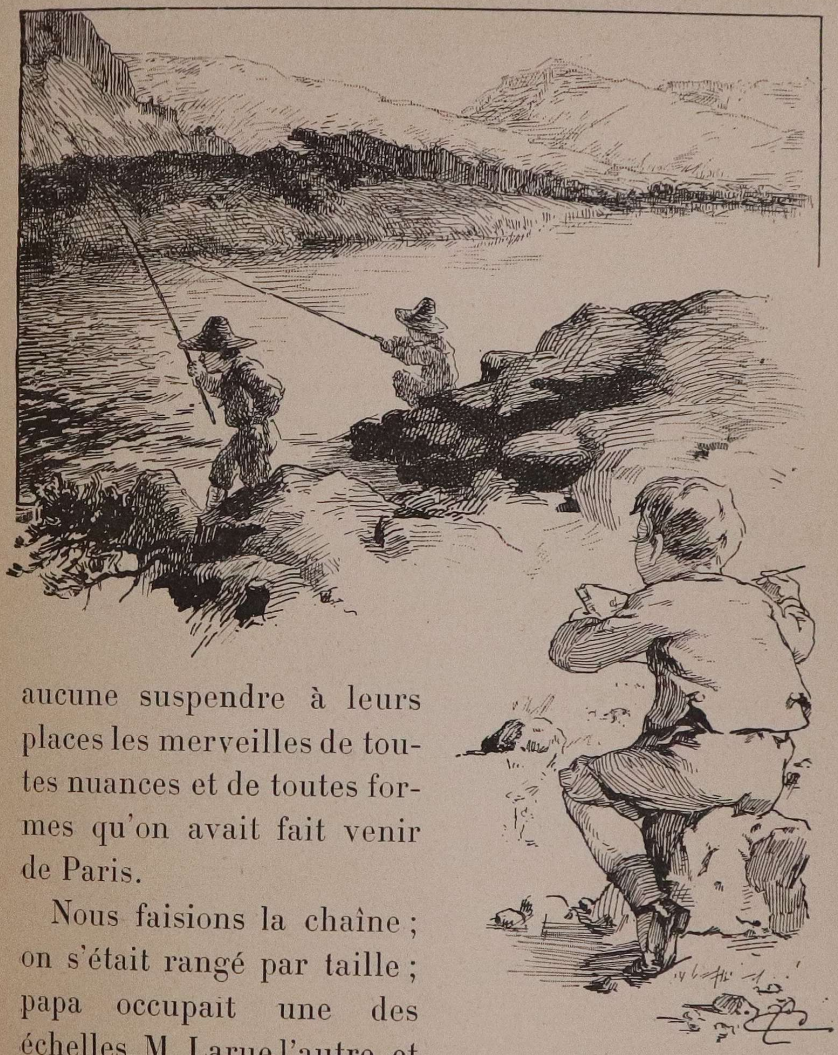
« Il y aura toujours quelque chose à mettre dans la poêle, pensait Jules qui ne perdait jamais le fil de son idée prédominante. » Popaul, assis sur un pliant, muni d'un crayon et de son album, prenait, pour l'envoyer à sa mère, la vue générale du lac, s'appliquant de son mieux à y bien indiquer l'aspect de la villa Gabi.

René Flandrin était au comble de ses vœux, il avait découvert un violon dans le salon ; pouvoir faire un brin de musique, cela le comblait de joie.

Et Gros Pierre ? que devenait-il ?

Gros Pierre était avec Luce, Georgette et Robert. Les quatre enfants nous avaient rejoints dans la salle de billard, où nous nous étions réfugiés, préparant sous la direction de ces dames lampions et petits verres de couleurs qui devaient orner, le soir, le jardin de la Villa Gabi. On ajustait les bouts de bougies que coupaient miss Kate et Mlle Rosalie ; on jetait une petite veilleuse dans le verre coloré ; tout à l'heure, quand ces messieurs seraient prêts, on procéderait au travail plus sérieux de l'installation des fils de fer destinés à recevoir ballons de papier et petites lampes. Une échelle, deux échelles furent amenées ; on travailla ferme jusqu'au

déjeuner, et, le temps étant radieux, on put sans crainte



aucune suspendre à leurs places les merveilles de toutes nuances et de toutes formes qu'on avait fait venir de Paris.

Nous faisions la chaîne ; on s'était rangé par taille ; papa occupait une des échelles, M. Larue l'autre, et Gros Pierre, qui n'était guère brave, hanté par la crainte que son petit père pouvait se laisser choir, avait posé son pied sur le dernier échelon de la lourde échelle,

convaincu qu'il la calait ferme, et heureux, lui si petit, de protéger papa.

A midi tout était en place ; après le repas, sieste ; à trois heures, rendez-vous de toute la bande pour faire un tour en ville. On fut exact ; la caravane se mit en route ; nous devions aller simplement jusqu'au débarcadère des bateaux ; Étienne, l'explorateur, qui aurait voulu en sa première journée parcourir le pays tout entier, trouvait cette promenade maigre ; il boudait !

Étienne était d'ailleurs le seul qui boudait, et donnait de temps à autre du fil à retordre ; sa nature était plus rebelle et moins bonne que celle de ses camarades. Petit père lui rappela que nous ne devions commencer nos excursions sérieuses que le surlendemain lundi. Le bateau que nous attendions allait atterrir dans dix minutes : c'était un des plus beaux de la flotte, « le Guillaume-Tell ».

— Guillaume Tell, ne manqua pas de faire remarquer Henry Norbert, Tell le grand homme de la Suisse.

Gros Pierre. — Il était si grand que cela, si grand que papa ?

Henry. — Ce n'est pas grand de taille que j'ai voulu dire, petit Pierre ; grand signifie, dans mon esprit, célèbre.

Gros Pierre. — Mais papa est célèbre aussi, monsieur Henry, et même très célèbre, ne vous y trompez pas ; tout le monde connaît les beaux livres et les belles images qui sortent des ateliers de petit père, et petit père est encore célèbre par bien d'autres choses, mais.....

Papa, *l'arrêtant.* — Assez, assez, petit Pierre, je suis ton papa, cela suffit pour que je sois célèbre pour toi ; mais écoute Henry, il va te conter l'histoire de Guillaume Tell, tu comprendras mieux ensuite pourquoi l'on devient célèbre, et ce que c'est qu'un grand homme. Écoutez tous, enfants, le bateau est loin encore, ce récit vous aidera à tuer ces quelques instants.

Henry, brièvement et clairement, narra les exploits du héros helvétien, libérateur de son pays, qui naquit à Burglen, dans le canton d'Uri, et avait épousé la fille de Walter Furst, l'un des trois fondateurs de la liberté helvétique.

Gros Pierre. — Comment s'appelaient les autres ?

Henry. — Stauffacher et Arnold de Melchthal.

Gros Pierre. — Mais, qui donc voulait leur prendre leur pays ?

Henry. — Les Autrichiens, qui entendaient les dominer.

Les trois chefs se réunirent dans la plaine de Grutli, s'adjoignirent dix hommes courageux et déterminés, et tous prêtèrent serment de rendre la liberté à leur pays.

C'est alors que Guillaume Tell devint le gendre de Walter Furst. Un jour, Gessler, bailli de Kussnacht, gouverneur des cantons de Schwytz et d'Uri pour Albert II d'Autriche, avait fait placer sur une pique, à Altorf, un chapeau que chacun devait saluer en passant. Guillaume Tell s'y refusa. Gessler, outré, lui ordonna d'enlever avec une flèche une pomme placée sur la tête de son fils.

GROS PIERRE, *écoutant très ému.* — Du fils de Tell, de son enfant à lui ?



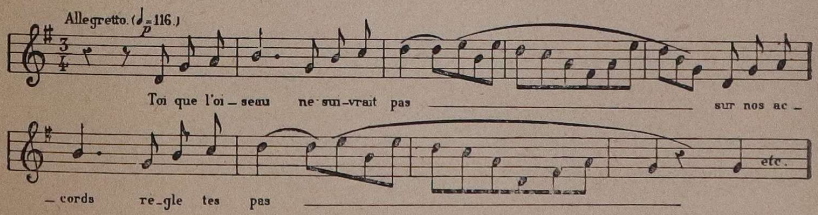
HENRY. — Parfaitement, Gessler était très cruel. Guillaume Tell abattit la pomme sans atteindre l'enfant ; mais, ayant déclaré qu'il eût tué Gessler si la flèche avait touché son fils, il fut garrotté et emmené au château de Kussnacht. En traversant le lac de Waldstaeden, une violente bourrasque obligea

de recourir à l'habileté de Tell qui était un adroit rameur. On le mit au gouvernail. Gessler occupait la même barque. Tell parvint à la sauver ; mais, lorsqu'il fut près du bord, il sauta à terre, repoussa la barque avant que Gessler eût pu en descendre, et courut s'embusquer dans un chemin creux qui menait à Kussnacht, chemin que devait suivre Gessler. Quand ce dernier passa, Tell le frappa mortellement d'un coup de flèche. En 1315, Guillaume Tell prit part à la bataille de Mortgarten. On raconte qu'il mourut en voulant sauver un enfant qui se noyait.

Gros Pierre. — Oh ! oui, c'est un grand homme, ça, un très grand !

Papa. — Et un de ces jours, si vous êtes sages, je vous mènerai au Tells-Plate, où se dresse une chapelle à la mémoire de notre héros. Elle est située tout au bout du lac, au pied de l'Axenberg.

Gros Pierre était encore tout ému de ce récit ; Popaul le tira de sa torpeur en fredonnant des la, la, la, sur l'air connu de l'opéra de Rossini :



Le bateau approchait, on jetait déjà le pont volant ; dans une minute les passagers débarqueraient. Les employés chargés de l'ordre faisaient ranger à droite et

à gauche le public envahissant le chemin qui devait rester libre.

Des gens à l'allure cocasse au possible arrivaient les uns derrière les autres : des Anglais, serrés dans une vaste houppelande de tussor, coiffés de couvre-chefs de toutes dimensions, mais la plupart garnis par derrière d'une espèce de bavolet préservant la nuque des rayons du soleil, des Anglaises rappelant notre bonne miss Kate à son arrivée à Paris, avant qu'elle ne se fût parisianisée, c'est-à-dire devenue très présentable, presque... chic.....

Puis des Allemands, beaucoup de professeurs à lunettes d'or, des Allemandes peu élégantes ; quelques Français, que l'on reconnaissait de suite à leur type tout particulier, à leurs allures plus distinguées ; des enfants, beaucoup d'enfants, miniatures de leurs parents. Les petits Anglais étaient pourtant bien gentils : tout de court vêtus, le cou dégagé dans l'ample blouse marine, ils avaient presque tous un alpenstock à la main ; les petits Allemands portaient une boîte de botanique en fonte verte enroulée autour de l'épaule droite.

Et le bateau ne désemplissait pas, il était bondé ! Pierrot, pour mieux voir, s'était avancé avec Luce, toujours avec Luce, le plus près possible de la passerelle ; il avait failli tomber plusieurs fois déjà.

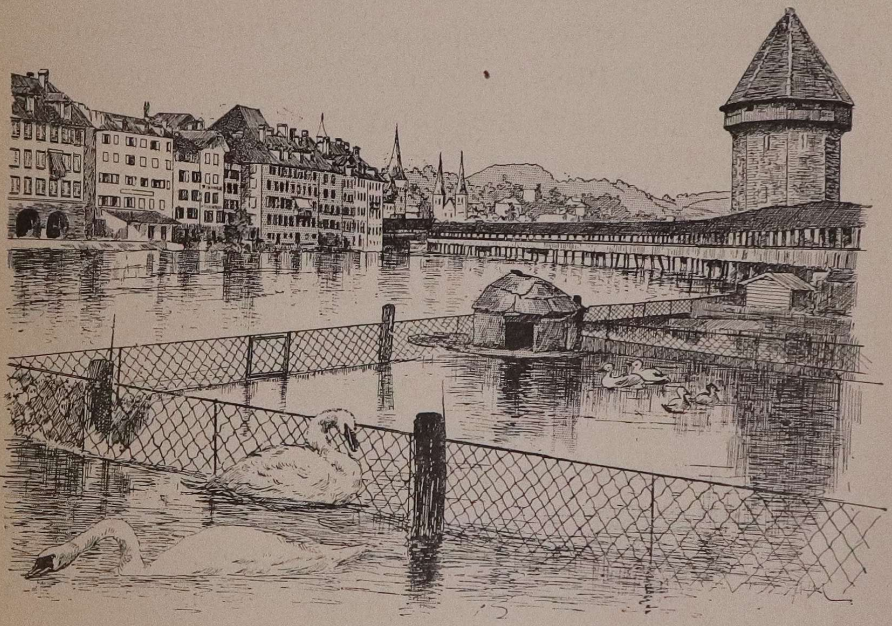
Papa, peu rassuré, le saisit, et pour satisfaire sa curiosité, le hissa sur la rampe, en le tenant fortement serré par la ceinture de sa blouse.

— Ah ! ah ! papa, s'écria-t-il tout à coup, maman,

Margot, Berthe, Luce, mes amis, savez-vous qui j'aperçois sur le bateau ?

Tous. — Qui ?

Gros Pierre. — Mon oncle Alphonse, ma tante Jeanne, ma tante Pauline, mon oncle Albert et tous les



enfants, toutes nos petites cousines, Marthe, Lucie, Madeleine, Riquette et même Édouard, le nouveau petit cousin, avec sa nounou ! Ah ! que c'est drôle ! et, tirant son mouchoir : — Bonjour, bonjour !

Papa avait toutes les peines à tenir Pierrot, qui glissait sur l'étroite rampe.

— Lâche-moi, petit père, les voilà, laisse-moi descen-

dre ; mais dans sa joie débordante, il n'oubliait pas quand même Luce, qu'il prit par la main en se frayant un passage à travers la foule compacte.

— Savais-tu, demandai-je à petit père, que mes tantes et mes cousines arrivaient ?

Papa. — Mais certainement, fillette ; notre temps est trop précieux pour venir le perdre ici sans raison plausible ; tantes, oncles et cousines descendent du Righi où ils sont en villégiature ; leurs chambres sont retenues près de nous à l'hôtel Beau-Rivage ; ne fallait-il pas des demoiselles pour ouvrir le bal, ce soir ?

Nous n'étions plus une caravane, mais presque un régiment ; garçons et fillettes se contaient, en rentrant à la maison, leurs plaisirs quotidiens. C'était une cacophonie assourdissante. Papa avait hâte de nous faire échapper aux regards des promeneurs.

A quatre heures et demie, goûter exquis et animé ; Édouard, qui avait à peine un an, trônait sur les genoux de sa nounou, plongeant ses mains dans l'assiette pleine de crème de Gros-Pierre, à la grande joie du baby qui en barbouillait sa petite frimousse.

A huit heures, par un temps idéal, Gros Pierre et Luce, au son du piano apporté sur la pelouse, esquissaient les premiers pas d'une polka que mon oncle Louis jouait avec la verve et l'entrain qui l'avaient rendu célèbre, lui aussi, dans maintes et maintes occasions. Il vous enlevait une valse de Strauss avec un rythme inouï ; même ceux qui ne voulaient point danser se sentaient instinctivement soulevés de leur place, et tournaient en

cadence sous l'impulsion de notre excellent musicien !

René, le violoniste, accompagnait notre oncle Louis ; il n'en fallut pas davantage pour composer un orchestre brillant. Nous dansâmes jusqu'à neuf heures, grands et petits, tout le monde s'y étant mis ; Popaul sautait, à l'admiration générale, des pas du pays de sa maman, qui était une brave Auvergnate et qui, tout jeune lui avait appris la « bourrée » du village. Popaul s'en donnait à cœur-joie, il n'avait jamais eu l'occasion de déployer ses talents devant ses jeunes camarades. Il fut interrompu dans ses ébats par le bruit de la première fusée, signal du feu d'artifice ; les soleils succédaient aux feux de Bengale, les batailles de fleurs aux fontaines lumineuses magnifiquement organisées ; c'était féerique ! — La dernière ! cria papa ; et à l'extrémité du jardin, une grande pièce éclatait avec un vacarme effrayant ; en un instant elle fut enflammée : elle représentait un garçon et une petite fille lisant un manuscrit sur lequel était écrit distinctement : « A tous nos amis de l'Académie Laminois. Villa Gabi ». Et cette pièce s'était si admirablement allumée que rien n'échappait à nos regards.

Un peu fatigués des exploits de la veille, nous fîmes une fois encore les paresseux le lendemain ; vers dix heures, papas et mamans préférant demeurer à la maison, nous allâmes, sous la conduite de notre petit père seulement et de M. Larue, faire un tour en ville.

Mon petit frère ne se sentait pas très bien, il était pâle, dolent.

— Il a mal aux cheveux, dit papa, il s'est trop amusé ces jours-ci, ce ne sera rien ; viens avec nous, Pierrot, le grand air et un peu de marche te feront du bien. Pierrot se laissa faire, ne demandant qu'à suivre ses camarades. On nous conduisit directement, en passant par la belle et spacieuse rue de Zurich, au « Lion de Lucerne », le fameux Lion de Lucerne, comme l'indiqua de suite Henry Norbert.

M. Larue. — Décidément, maître Henry, vous me semblez être fort au courant de l'histoire de la Suisse. Pourriez-vous nous dire ce que rappelle ce lion ?

Henry. — Je le crois, monsieur.

M. Larue. — En ce cas, je vous passe la parole, j'écoute.

Henry. — Ce lion, symbole de la force et de la souveraineté, fut sculpté en relief dans cette grotte taillée sur la paroi du rocher. Le colonel Pfiffer consacra ce monument aux 26 officiers et aux 760 soldats de la garde suisse qui, en défendant les Tuileries, furent massacrés à Paris le 10 août 1792. Thorwaldsen en exécuta le modèle.

Gros Pierre. — Qu'est-ce que Thorwaldsen ?

Henry. — Un sculpteur danois qui était fils d'un pauvre marin de Copenhague, et, déjà tout petit comme toi, Gros Pierre, sculptait pour la proue des navires des figures en bois. Il devint un grand homme.

Gros Pierre. — Je sais maintenant ce que c'est qu'un grand homme. Puis s'approchant du Lion : Comme il est beau ! mais que signifient ces mots écrits en latin que je



LES SOLEILS SUCCÉDAIENT AUX FEUX DE BENGALE... (P. 137.)

puis lire, mais sans les comprendre : « *Helvetiorum fidei ac virtuti* » ?

Henry. — Ils signifient : « A la fidélité des Helvétiens ».

Gros Pierre. — Merci, Henry, comme je voudrais être aussi savant que toi !

— Tu deviendras très savant, petit Pierrot, si tu continues à vouloir tout connaître, à t'intéresser à tant de choses que d'autres bonshommes de ton âge trouveraient certes très ennuyeuses. C'est bon signe, crois-moi, tu seras à quatorze ans plus fort que ton ami Henry.

Gros Pierre, *radieux*. — J'espère être fort ; mais si fort que toi, jamais !

— Allons, enfants, interrompit papa, sauvons-nous, l'heure du déjeuner approche, et nous reconduisons nos hôtes cet après-midi jusqu'à Vitznau, point de départ du chemin de fer à crémaillère qui monte au Righi.

Gros Pierre. — Qu'est-ce qu'un chemin de fer à crémaillère ?

Popaul. — Demande à Jules, il te répondra, je suis sûr que c'est un chemin de fer en crème au chocolat.

Jules. — J'aimerais autant cela ; mais ce n'est pas le cas, et je sais parfaitement ce que cela veut dire.

M. Larue. — A vous donc cette fois la parole, Jules, expliquez.

Jules. — Une crémaillère, c'est un instrument de cuisine.

Popaul. — Quand je vous disais qu'il y aurait de la cuisine dans son explication !

Jules, *vexé*. — Alors, je ne dis plus rien.

Popaul. — C'est pour rire, Jules, je t'aime bien, tu le sais, ne te fâche pas, et continue.

Jules, *souriant*. — C'est un instrument de cuisine qu'on fixe à la cheminée pour suspendre les marmites, les chaudrons, et alors.....

Popaul. — Mais les chaudrons ne font pas marcher les chemins de fer !

Jules, *vexé à nouveau*. — Oh ! tu m'ennuies, je ne dirai plus un mot.

Et Jules, qui ne se fâchait jamais, était tout rouge de colère.

Faut-il l'avouer ? Il savait bien ce qu'était une crémaillère, mais non un chemin de fer à crémaillère.

M. Larue devinant sa pensée, et voulant sortir l'enfant de son embarras, continua en son lieu et place l'explication commencée :

— Partant du principe que Jules vous a fort bien défini, une crémaillère est parfaitement un instrument de cuisine auquel on suspend les marmites, et ces crémaillères ont pu susciter certes l'idée première de l'inventeur du chemin de fer en question. Une crémaillère est une pièce de fer munie de crans, vous entendez bien, de crans. Or pour monter ou descendre des pentes rapides, on a imaginé de fixer au sol de larges tiges dentelées, crénelées sur toute leur longueur. Puis, on a construit des wagons dont les roues s'emboîtent dans

chacune de ces crénelures, permettant ainsi l'arrêt constant du train. Cet après-midi, d'ailleurs, mes enfants, je vous montrerai sur place la ligne du Righi ainsi construite, et vous comprendrez mieux lorsque vous jugerez par vous-même.

Papa, *regardant sa montre.* — Mais nous nous sommes attardés à toutes ces dissertations ; midi sonne, dépêchons ! vos mamans vont être inquiètes ; une, deusse, une, deusse ! ! il nous faut rentrer au pas gymnastique.

Gros Pierre, pas encore dans son assiette habituelle, courait mollement. Maman, en le voyant revenir si peu en train à la maison, lui conseilla de se reposer dans la journée, et de renoncer à accompagner la petite troupe dans la promenade projetée. Mais Pierrot pria, supplia, et maman se laissa attendrir. Sitôt après le repas, nous nous embarquions tous sur un bateau que nous avions déjà entrevu de notre jardin, le « Quatre-Cantons » ; il était moins grand que le « Guillaume Tell », mais suffisant, et nous n'y regardions pas de si près, tout au plaisir que nous éprouvions de cette première excursion nautique. Le bateau glissait doucement sur l'eau calme et légèrement verdâtre du lac ; comme on nous avait permis de circuler, nous allions et venions chacun à notre gré ; Henry donnait à ses camarades l'explication de la manœuvre ; Étienne Privat, l'explorateur, indiquait du doigt et nommait un par un les pics des différentes montagnes surplombant le lac. C'étaient les monts de Saxelen, les Alpes bernoises, la Jungfrau, le Wetterhorn, le Schreck-

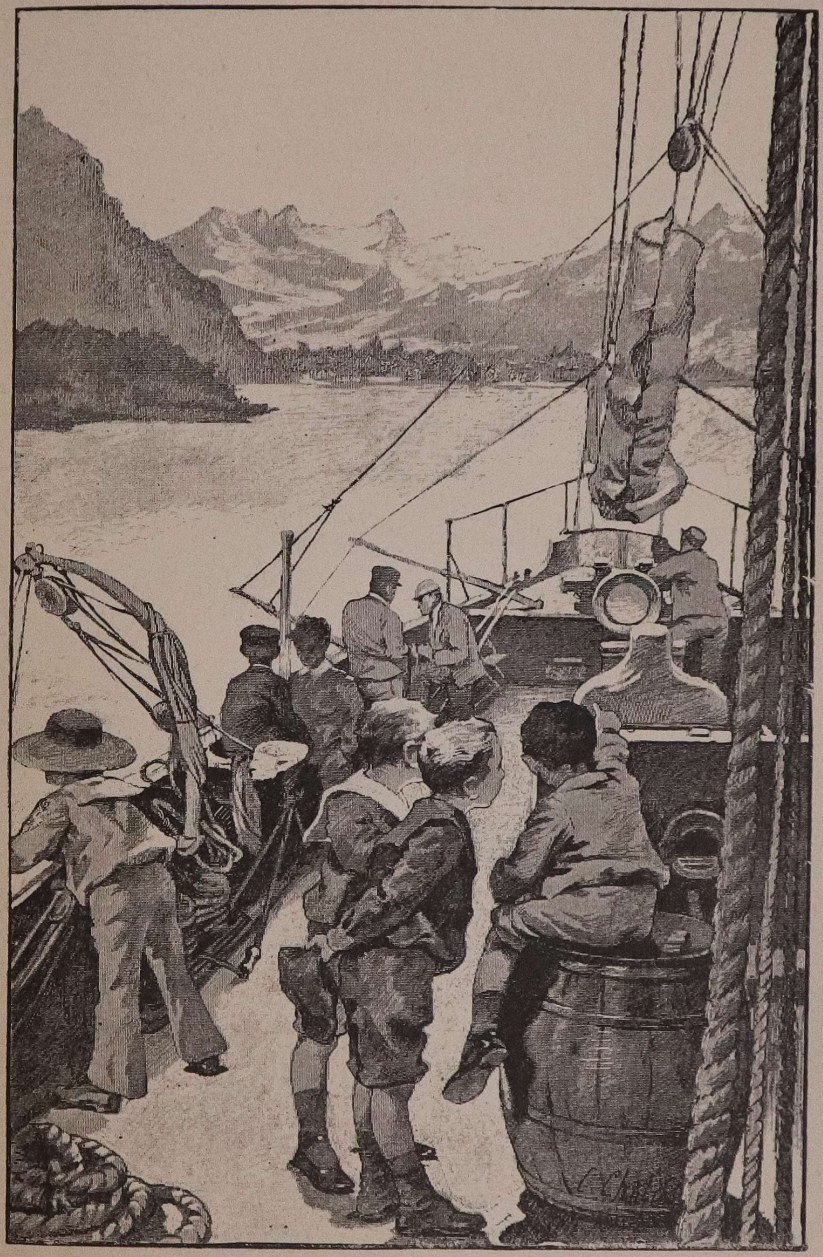
horn ; notre garçonnet était ferré en pareille matière.

Et Gros Pierre ? Je ne l'apercevais pas, je le cherchais des yeux ; où pouvait-il bien se promener ? Luce était invisible également.

J'arpentais le bateau dans tous les sens, je priais Berthe de m'aider dans mes recherches ; nous regardions à l'arrière, à l'avant, je montais sur le pont. Personne. Je descendis, et de suite j'aperçus notre petit couple blotti dans un coin, Pierrot assis sur un escabeau, la mine piteuse, Luce, debout, lui appliquant sur le front ses délicates petites mains..... Et Pierrot poussait de lamentables gémissements..... il avait le mal de mer. Je saisis dans mes bras et amenai auprès de maman le pauvre Pierrot qui faisait pitié. Tant bien que mal, nous arrivions à Vitznau ; ici oncles et tantes reprenaient le chemin de leur séjour estival ; les adieux furent doux, puisque l'on devait bientôt se revoir.

Le temps d'inspecter la fameuse ligne à crémaillère, et nous revenions au bercail, en côtoyant les rives si pittoresques du lac. Pierrot n'était pas encore brillant, il se plaignait de la gorge, de la tête. Ce mal de mer, ou plutôt de lac, persistant, effraya petite mère. On fit chercher le médecin ; il demanda la nuit pour se prononcer.

Triste lendemain ! Pierrot avait la scarlatine ; le mal de mer n'avait été qu'une simple coïncidence ! Que faire ? Papa ne voulut point prendre la responsabilité de nous laisser, et surtout de laisser les enfants confiés à



IL NOMMAIT UN PAR UN LES PICS DES MONTAGNES... (P. 143.)

ses soins, dans un foyer contaminé par une des maladies que notre bon docteur Terpat appréhendait plus que toute autre. Loger tant de monde ailleurs, il n'y fallait pas songer ; le médecin faisait justement observer



qu'à l'heure actuelle, un de nous pouvait déjà avoir le germe de cette vilaine et traîtresse indisposition. Il faut rentrer au bercail, décida papa, chacun chez soi, et quelques heures plus tard ce fut un sauve-qui-peut général.

Nous reprenions le chemin de Paris, bien tristes

d'abandonner notre gentil Gros Pierre, bien contrariés de ce voyage si fatalement interrompu.

— Nous avons été jusqu'à la porte du Paradis, fit Henry Norbert sentencieusement.

— Et nous y pénétrerons un jour, je l'espère, répondit Popaul ; cela vaut mieux, en tout cas, que d'avoir été jusqu'aux extrémités de l'enfer.

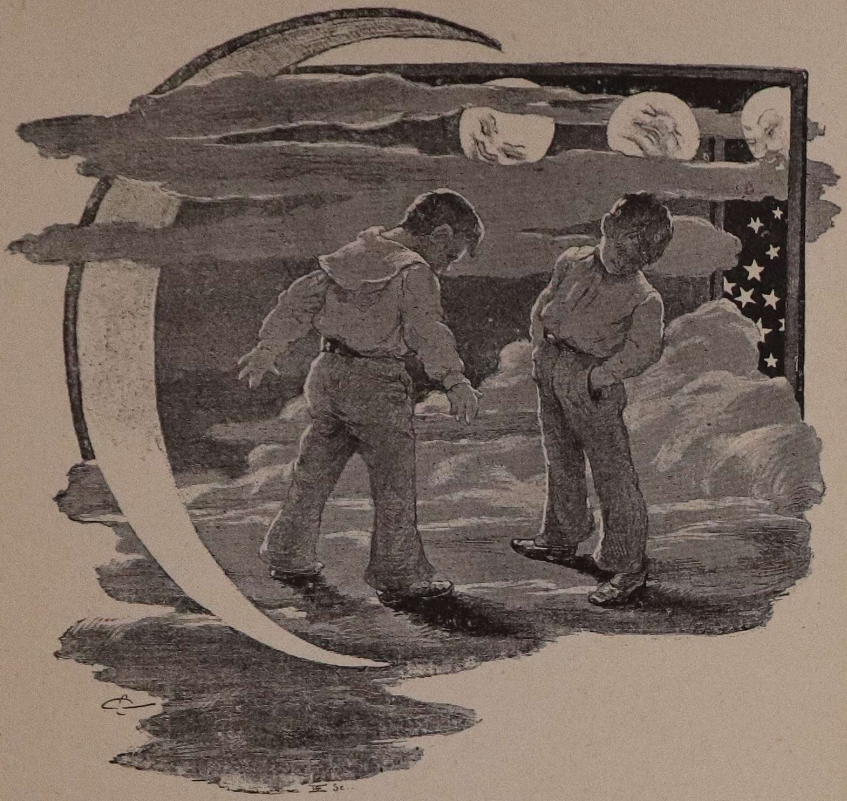
Mon oncle Louis nous emmena, Berthe et moi, finir notre été avec lui à Houlgate. Luce rentra tristement, avec Mlle Rosalie, à l'Institution Pétronille, n'ayant même pas Charlot pour voisin. Il avait été avec sa mère passer quelques semaines au Havre, dans son pays natal, auprès de vieux amis de son père. Les garçons regagnèrent leurs foyers, M. Larue l'Institution Pascal. Papa, maman et Kate étaient restés à Lucerne près de mon petit frère. La maladie suivait fort heureusement son cours ; l'éruption, très violente au début, s'atténua progressivement ; aucune complication ne survenant, Gros Pierre était tout à fait rétabli pour la rentrée des classes, et heureux au possible de retrouver ses camarades, et Luce surtout, avec laquelle il n'avait pas même eu le droit de correspondre.

La villa Gabi, durant cet hiver, fut transformée en vue de son but futur ; les chambres diminuées pour en obtenir un plus grand nombre, et : « Un bon averti en valant deux », dit le proverbe, le Comité de la fondation Laminois décida, pour éviter, le cas échéant, une panique nouvelle, de construire loin de la maison, dans un

des coins du jardin, un pavillon isolé qui deviendrait l'infirmerie de la localité.

Fort heureusement, l'an suivant, l'infirmerie resta close ; les enfants envoyés à Lucerne jouirent jusqu'au bout de leurs vacances. Henry et Popaul, qui faisaient partie du recrutement nouveau, en raison de leurs très nombreux succès, franchirent cette fois « la porte du Paradis », et revinrent nous faisant de leurs diverses excursions le plus émouvant des récits.





VII

UN FRÈRE

Les années 1891 et 1892 se passèrent sans incidents sérieux, sans faits saillants dans la vie de notre petit frère ; moi-même, j'avais laissé un peu de côté ce Journal, ou du moins, pour rester fidèle à mon programme et ne rien omettre qui plus tard puisse être un souvenir, une réminiscence pour Pierrot, je me contentais, étant très occupée par mes études supérieures, par la direction des ateliers que je surveillais à l'Institution

Pétronille, de résumer brièvement ce que je pensais devoir amuser ou intéresser Gros Pierre. Il était d'ailleurs à un âge où, passant du baby au petit garçon, ses actions et reparties devenaient moins intéressantes ; il était, comme l'on dit, resté stationnaire. En quelques mots donc j'indiquais, de temps à autre, les grandes lignes de son existence.

Les voici reproduites dans toute leur simplicité :

Octobre 1891. — Rentrée des classes.

Pierrot, très travailleur, très avancé, saute une classe et prépare, à l'Institution Pascal, sa septième ; il a huit ans juste.

Charlot continue à préférer les études agricoles à celles de la grammaire ou du calcul, il occupe ses récréations à entretenir le jardin de la pension, et ses heures de classe à feuilleter les livres d'histoire naturelle ; force est de séparer Charlot de Pierrot, et même de faire redoubler au petit cultivateur sa neuvième. — Gros chagrin pour nos deux bambins.

Novembre 1891. — Grand événement ! Gros Pierre et Charlot endossent leur premier pantalon long ! ils sont bien fiers !

Gros Pierre, toujours très gros, a l'air d'un véritable petit homme ; et quand il marche dans la rue, il est convaincu que tous les regards doivent se fixer sur lui ; il les attire, en effet, par son air jovial et la rotondité extraordinaire de..... Schocking ! dirait miss Kate.

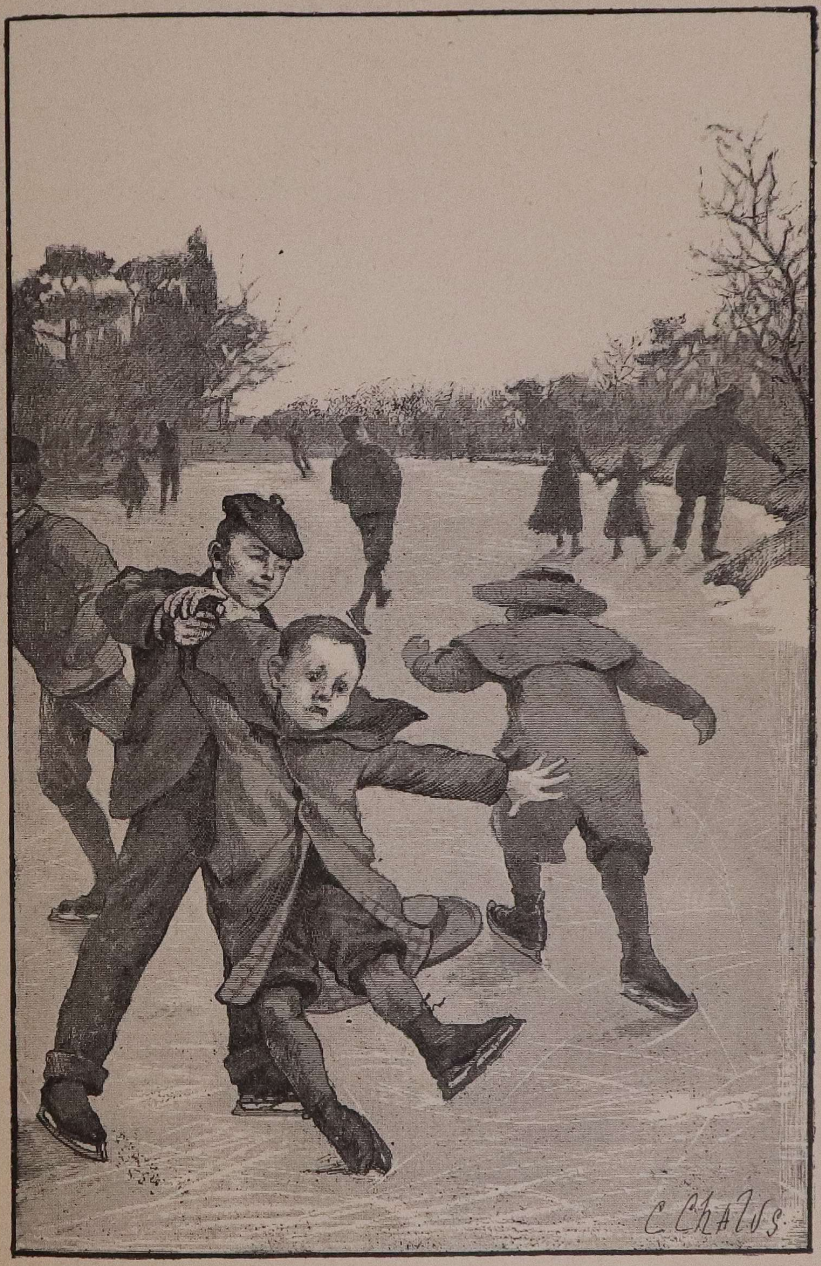
Décembre 1891. — Luce boude ! elle trouve que Pierrot la délaisse en faveur de ses livres. — Pierrot

proteste, mais très sérieusement lui dit un jour : « Je t'aime comme autrefois, ma petite Lucette, mais je ne puis m'occuper de toi comme lorsque j'étais petit ; je travaille beaucoup, mais ne te fais pas de chagrin, c'est pour toi que je travaille. Quand je serai grand, tu sais bien que tu seras ma femme ! » Et Luce de répondre : « C'est juste, je vais travailler aussi ! »

Janvier 1892. — Hiver très rigoureux ; le 5, rendez-vous de tous les enfants et parents de l'Académie Laminois, rue de la Ferme.

Chacun est muni de couronnes, de gerbes de fleurs ; sous la conduite de Mlle Claudia Larue et de son frère, pèlerinage annuel au cimetière de Neuilly, sur la tombe de M. Pascal et de Mlle Pétronille. — Inauguration de deux bustes en marbre de nos amis et bienfaiteurs, bustes placés à l'intérieur d'une chapelle qui sera entretenue à tour de rôle par un garçon et une fillette. — Gros Pierre, très ému, dépose, au nom de ses camarades, deux couronnes de feuilles de laurier en argent, chaque feuille portant gravé le nom des enfants jusqu'ici élevés à l'Académie. — Pieux retour.

Février 1892. — Promenades quotidiennes au Bois. — Le Lac est gelé. — Gros Pierre et Charlot apprennent à patiner. — Charlot glisse tout seul. — Gros Pierre n'arrive pas à trouver son équilibre ; le poids de sa corpulente petite personne l'entraîne, ses camarades s'égayent à le voir tomber ; mais, ayant le meilleur des caractères, la plus aimable des natures, Pierrot ne se



GROS PIERRE N'ARRIVE PAS A TROUVER SON ÉQUILIBRE. (P. 152.)

fâche jamais; ses chutes sont incalculables. Il ne se décourage toujours pas et regarde, sans jalousie aucune, Popaul, Henry et René traçant sur la glace des sillons admirables, tournant et pirouettant dans tous les sens. Juste la veille du dégel, un dimanche, Gros Pierre est parvenu à se tenir debout, à se lancer dans l'espace..... mais en se cramponnant ferme à la poignée du traîneau que dirige Henry, et dans lequel se pavane Mlle Luce. « Ce sera pour l'année suivante, dit Gros Pierre très philosophiquement; à chacun ses talents! »

Mars 1892. — Evénement tragi-comique à l'Institution Pascal : depuis quelque temps, Miss Kate, très ordonnée toujours, s'apercevait que les biscuits serrés dans une armoire de l'office disparaissaient à vue d'œil, et cela dans l'intervalle des heures des repas. Chaque enfant ayant droit à deux biscuits, et les gâteaux étant chaque jour scrupuleusement comptés, il n'y avait aucun doute sur le larcin. — Recherches inutiles, on ne découvre pas le coupable. Miss Kate, intriguée, se promet de le découvrir, elle le découvrira, — elle le découvre. En classe, un jour, Jules éprouve un violent malaise, il demande la permission de sortir; il a mal au cœur, ailleurs encore..... Il se sauve, il n'a que le temps de se sauver..... Jules est pris au piège..... Miss Kate, usant d'un subterfuge, avait glissé parmi les gâteaux des biscuits légèrement purgatifs. — Jules Sannois, terriblement humilié, se promit de combattre son irrésistible gourmandise.

Avril. — Gros Pierre enfourche pour la première fois

une bicyclette. Le jeudi et le dimanche, un professeur inculque à notre petit frère les premières notions de cet art nouveau ; cela ne va pas tout seul ; Gros Pierre a du mal à se mettre en train ; il prétend que la selle est trop petite pour son trop gros !!!!! — Encore ce trop gros !!!!! qui est cause de toutes ses maladresses.

Popaul, à ce sujet, fait remarquer un jour que décidément ce trop gros.... hum hum ! ! de Pierrot a..... le dos large !

Fin avril, Henry Norbert passe avec succès, on peut même dire avec triomphe, son premier examen de baccalauréat. Il est vivement félicité par tous les professeurs qui prédisent au jeune candidat un avenir des plus brillants.

Henry a seize ans, à cette époque. Son travail et sa bonne conduite sont une gloire pour l'Institution Pascal, et un exemple pour tous ses camarades qui ne demandent qu'à marcher sur les brisées de leur aîné.

Popaul, Jules et René Flandrin redoublent d'ardeur, mais leurs vocations à ce moment se dessinent et se distinguent ; force est d'abandonner, pour les uns comme pour les autres, les études réglementaires, et de se diriger chacun dans la voie qui semble dans l'avenir devoir lui assurer et la possibilité de pourvoir à son existence et la certitude de mettre ses aptitudes à profit.

Tandis qu'Henry Norbert franchit, en 1891 et 1892, les différentes étapes et se dispose, ainsi que papa l'avait fait prévoir, à embrasser la carrière médicale, René Flandrin, doué d'un talent extraordinaire, consacre

la plus grande partie de son temps aux études musicales, et entre à quinze ans au Conservatoire, où il obtient, dès sa première année de concours, un premier prix.

Jules, contraint de soutenir ses parents peu fortunés, de soulager et d'aider son père dont le travail suffit à peine à l'entretien d'une maison lourde et coûteuse, Jules, dis-je, quitte l'Institution Pascal après avoir obtenu dans des conditions excellentes son certificat d'études, et consacré une année encore de travail sérieux aux diverses branches qui lui permettront, à sa sortie de l'Institution, de trouver une place lucrative. En effet, Jules, très fort en mathématiques, déjà au courant de la tenue des livres que l'on enseigne à l'Institution d'une façon toute spéciale, entre, par l'intermédiaire du docteur Terpat, dans une grande maison industrielle, comme deuxième comptable.

Jules, très posé et très sérieux pour son âge, remplit à la satisfaction entière de ses nouveaux patrons cette mission nouvelle. Il gagne quatre-vingts francs par mois, avec promesse d'augmentation dans un très bref délai.

C'est l'aisance assurée pour son père et sa mère.

— Pourvu, ne manque de lui recommander Popaul, que tu ne dépenses pas tes appointements en gâteaux et en bonbons ! — Mais Jules est devenu raisonnable, et si nous le retrouvons quelquefois encore chez le pâtissier, n'est-ce pas son droit, puisqu'il gagne largement de quoi se payer une fantaisie, bien inoffensive et

bien bonne par contre, avoue-t-il sans fausse honte, car notre ami Jules est resté et restera un gourmet achevé.

Étienne Privat seul, n'a pas répondu aux espérances que fondaient sur lui professeurs et protecteurs; toujours hanté par ses idées de voyages et d'explorations, Étienne s'est contenté de faire l'école buissonnière, de manquer souvent ses classes, et on le rencontre vagabondant à droite et à gauche, les mains dans ses poches, arrêté à la devanture d'un libraire ou d'un kiosque de journaux, où il s'adonne à la lecture de tout ce qui narre les expéditions lointaines.

M. Larue a essayé en vain d'utiliser chez Étienne cette vocation, d'une façon intelligente et pratique; mais il s'aperçoit bien vite que l'enfant ne répondra à aucun effort, et, sur les conseils du docteur Terpat, voyant poindre chez Étienne des goûts et des instincts mauvais, on embarque le jeune garçon sur un navire, à titre de mousse. Ses goûts seront ainsi satisfaits, et le grand air de la mer, la discipline obligatoire, nous rendront peut-être un jour l'enfant, devenu homme, dans des conditions plus favorables et plus heureuses pour son père éploré.

Le brave homme, hélas! soit par coïncidence, soit par suite d'un chagrin qu'il ne put dominer, mourut quelques semaines après le départ de son fils.

Popaul, le gai compagnon de Gros Pierre, tout en étant de beaucoup plus âgé que lui, persévère dans ses études classiques avec une régularité exemplaire.

Léopold n'est pas un élève brillant, mais d'une conscience à toute épreuve ; son père, mort depuis longtemps, avait été un brave ouvrier-maçon ; sa mère, Mme Martin,



Auvergnate, nous le savons déjà, vint à Paris où elle s'établit mercière avec quelques deniers économisés d'une part, et quelques cents francs qui lui furent avancés par une famille aisée, originaire de son pays. Mme Martin inaugura sa boutique lors de la création de l'Institution Pascal ; cette boutique était située à l'angle

du boulevard Malesherbes et de la rue Juliette-Lamber, c'est-à-dire à cent mètres de la succursale de l'Académie Laminois; informée la première, par les voisins, de l'acquisition et du but que poursuivait cette fondation nouvelle, Mme Martin, prévoyant les bonnes dispositions de Popaul, présenta son fils à M. Larue qui accueillit l'enfant, et n'eut de tout temps qu'à se louer de son excellente conduite. Nous connaissons les qualités de cœur de Popaul, son esprit pétillant, ses reparties vives et à propos; nous connaissons également son humeur joviale, et nous le retrouvons au début de 1893 entrant en rhétorique : il a seize ans passés.

Le 3 octobre 1893, Léopold quittait la maison de la rue Juliette-Lamber où sa mère avait loué un modeste mais très confortable petit appartement. Les affaires de Mme Martin avaient prospéré ; la petite boutique primitive s'était augmentée d'une autre; elle était devenue un magasin admirablement organisé et achalandé, un genre de magasin de nouveautés, minuscule encore. On y trouvait un peu de tout : étoffes, mercerie, parfumerie, papeterie, parapluies et cannes, quelques ustensiles de ménage et de cuisine, des livres et des images, du linge et des chaussures. Mme Martin était une femme sans grande instruction, mais fort entendue et instinctivement femme d'affaires. Léopold, le soir, travaillait au comptoir auprès de sa mère ; il l'aidait dans ses écritures, préparait avec elle les marchandises à livrer, ou celles dont il fallait prendre livraison ; et dès l'aube, à nouveau, Léopold était levé, se mettant avec

ardeur à terminer ses devoirs et ses leçons pour le lycée. Ce matin d'octobre, Léopold quitta plus tôt que de coutume la maison maternelle, et se dirigea vers la rue



Flameng, où Gros Pierre, sous la voûte de la porte, l'attendait fébrilement.

C'était un grand jour pour mon petit frère, il allait pour la première fois au lycée, et son cœur battait à tout rompre ; portant crânement sous son bras une serviette toute luisante, Gros Pierre se croyait, cette

fois-ci, un homme pour tout de bon, il allongeait le pas tant qu'il pouvait, et suivait avec peine son grand ami Popaul. Nous nous mîmes au balcon, papa, maman, Berthe et moi, pour juger de ce premier départ; Popaul semblait être le professeur de Gros Pierre. Ils partirent tous deux. Gros Pierre courait plutôt qu'il ne marchait ; il levait tout haut la tête pour atteindre le regard de Léopold qui devait donner à Pierrot quelques derniers conseils, ou lui faire de sérieuses recommandations, à en juger par l'attitude de mon petit frère semblant, pour la première fois, oublier sa maman à laquelle il avait cependant promis de faire un signe d'adieu lorsqu'il serait dans la rue; mais, tout à ses idées nouvelles, Gros Pierre allait droit son chemin. — Au tournant de la rue, Gros Pierre se souvint ! Ah ! non ! j'en étais certaine, rien ne lui eût fait oublier sa mère; il fit volte-face, saisit son mouchoir qu'il agita, sourit de son bon sourire, et disparut.

C'était là une sérieuse étape dans la vie, que franchissait notre petit frère. A dix ans, on le sait, les élèves de l'Institution Pascal devaient aller au Lycée ; Pierrot, très précoce et très avancé, rompait avec la tradition ; après avoir préparé sa sixième avec M. Larue, il s'asseyait à l'âge indiqué par les statuts sur les bancs de la cinquième.

Charlot mordait moins que jamais à la grammaire, à l'histoire ; il restait en arrière et dans l'impossibilité désormais de rattraper son petit camarade ; c'était un bon enfant, sérieux et fort appliqué; mais lutter contre

l'hérédité paternelle devenait journellement plus difficile, et Charlot tenait de son père qui avait été, comme on se le rappelle, fermier au Havre. — L'enfant lui-même, implora de ses protecteurs un changement dans la direction de ses études : « Je le sens bien, dit-il, je ne ferai jamais rien de bon, avec tout ce qu'il faut me mettre dans la tête ; je n'y comprends rien, cela m'ennuie ; et puis j'étouffe dans les chambres, j'ai besoin d'air, de beaucoup d'air ; j'aime à grimper, à marcher ; envoyez-moi à la campagne, vous verrez combien j'apprendrai de choses sans cahiers, sans livres, et je les enseignerai à Gros Pierre un jour ».

Gros Pierre connaissait son petit ami ; il le défendait alors qu'on le grondait quand un devoir était mal rédigé, une leçon non apprise. « C'est plus fort que lui, disait Gros Pierre, et ce qui le prouve c'est qu'il aurait préféré rester avec moi ; croyez-le, laissez-le suivre sa vocation ! »

On céda aux prières des enfants, et il fut décidé que Charlot ferait encore quelques efforts, se perfectionnerait dans les études élémentaires, obtiendrait son certificat d'études. Ceci fait, on lui promettait de l'envoyer à la campagne, à douze ans, alors que sa mère pourrait le confier à des mains étrangères, puisqu'il lui était impossible, à elle, d'abandonner momentanément l'Institution Pétronille. Charlot accepta de grand cœur cette proposition, et scrupuleusement reprit sa plume et ses cahiers.

« Nous nous retrouverons quand même, mon bon

Pierrot, avait-il dit à mon petit frère, lorsqu'eut lieu leur première et sérieuse séparation, le jour de l'entrée de Pierrot à Condorcet; embrasse-moi, ne m'en veux pas de ne pouvoir achever mes classes avec toi! c'est au-dessus de mes forces! Poursuis tes études, je reste momentanément aux miennes; nous avons d'ailleurs deux bonnes années à passer ensemble à l'Institution, et nous pourrons bien nous amuser encore! »

Pierrot chagrin embrassa Charlot, qu'il ne devait plus revoir qu'aux heures de promenade ou de récréation.

Gros Pierre arriva donc sous la protection de Popaul, quelques instants avant huit heures, à la porte du petit lycée, rue d'Amsterdam; ici Léopold, pressé de se rendre au grand lycée, abandonna notre Gros Pierre, qui tout intimidé franchit la porte. Le concierge l'aperçut, gêné, cherchant à s'orienter.

Il lui demanda son nom, le nom du professeur chez lequel il devait entrer.

— Monsieur Lafargel, répondit Pierrot!

Le concierge. — Par ici, mon petit, tournez à gauche, montez deux étages, tournez ensuite à droite.

Le lycée offrait un spectacle vraiment curieux ce jour-là; papas, mamans, professeurs, bonnes et domestiques se croisaient, se heurtaient. Concierge et surveillants se multipliaient pour renseigner chacun, indiquer aux enfants la route à suivre pour trouver leur classe.

Tout ce petit monde en ébullition allait, venait; l'un

avait oublié sa plume, l'autre son carnet, beaucoup



d'entre eux, ne sachant ce qui leur serait nécessaire, se précipitaient dans la loge du concierge qui tenait à leur

disposition les livres et le matériel en usage pour les différentes classes.

Ici, c'était un branle-bas général, deux et trois personnes ne suffisaient pas à servir nos garçonnets qui, pressés de rejoindre leurs camarades, se bousculaient à qui mieux mieux, supposant ainsi gagner du temps.

— Bonjour Duchâteau ! bonjour Lemon ! bonjour Mallais, Lestoile ! bonjour Henriot ! bonjour Golandré ! as-tu passé de bonnes vacances ? où as-tu été ?

— A la mer.

— Moi à la campagne.

— En Suisse.

— Et moi à Paris, je suis resté à Paris ; rien ne vaut Paris !!

— Comme tu as grandi !

— Comme tu as grossi !

— As-tu été souffrant ? tu as maigri !

— Chez qui entres-tu ?

— Chez M. Bleurot.

— Ah ! tu as de la veine, j'en sors, et je voudrais y être encore ! Tu n'y seras pas malheureux, va, c'est un bon professeur et un bon homme surtout, dis-lui bien des choses de ma part.

Et les conversations allaient leur train, et toujours augmentait le flot des petites têtes brunes et blondes.

— Ah ! bonjour, mon vieux cousin, fit un bambin en frappant sur l'épaule de Gros Pierre, où vas-tu comme cela ?

Gros Pierre. — Bonjour, mon petit Robichon !

ROBERT, *humilié*. — Ne m'appelle pas Robichon, ici, on se moquerait de moi, appelle-moi Robert, c'est moins gentil, mais plus homme.

GROS PIERRE. — Entendu ! pardonne-moi; c'est l'habitude, cela ne m'arrivera plus. Eh bien ! chez qui entres-tu, Robert ?

ROBERT. — En huitième, chez M. Chapillon.

GROS PIERRE. — C'est juste, tu me l'avais dit; tant mieux alors, nous ferons route ensemble si tu le veux.

ROBERT. — Mais j'y comptais bien, c'était chose convenue entre nos parents.

GROS PIERRE. — Au cas où tu irais à Condorcet, Robi... pardon ! Robert ! mais tu devais, jusqu'il y a peu de jours, aller à Monge.

ROBERT. — Oui, mais j'ai demandé à te retrouver, je suis plus jeune, mais je t'aime beaucoup et, si nous ne pouvons suivre les mêmes classes, nous pourrons toujours faire les mêmes farces, hein ! mon vieux Gros Pierre !

GROS PIERRE, *en riant*. — Halte-là, petiot, ne m'appelle pas Gros Pierre, puisque tu ne veux pas que je te nomme Robichon.

ROBERT. — Oh ! toi ce n'est pas la même chose, tout le monde te connaît sous ce nom, ce serait parler d'un autre si je te disais Pierre.

GROS PIERRE. — Eh bien, moi, cela ne me fait rien, je te disais cela en riant, va pour Gros Pierre si cela te fait plaisir. — Alors au revoir, à tout à l'heure, attends-moi au bas de cet escalier, là, tu vois !

ROBERT. — Parfaitement ; nous allons le grimper, cet escalier, pour l'instant.

GROS PIERRE. — Arrive, voici justement deux malheureux petiots, qui ont bien du mal à enjamber les marches si élevées ; regarde, voici M. Legusse, le directeur, qui les aide. Allons lui donner un coup de main. — Oh ! vois ce tout petit, il va certes se jeter par terre et se casser le nez.

ROBERT. — Sa nounou aurait bien dû l'accompagner et le porter !

GROS PIERRE. — Quel âge peut-il avoir ? cinq ans à peine !

ROBERT (*qui a sept ans*). — C'est un gosse ! Allons ! allons ! sauvons-nous ; adieu et bonne chance, mon vieux Gros Pierre.

Cinq minutes après les portes étaient closes ; le silence régnait dans les cours, promenoirs, escaliers et couloirs ; chacun avait rejoint son poste ; le malheureux concierge essuyait son front ruisselant, et tombait épuisé sur une chaise.

— Ouf ! en voilà pour un bon moment !

Gros Pierre, suivant la route indiquée, s'était arrêté devant une porte vitrée, au-dessus de laquelle un B majuscule se détachait, en peinture noire, sur un mur fraîchement repeint.

— C'est bien ici la classe de M. Lafargel ? demande-t-il poliment à un élève.

— Tu sais donc pas tes lettres ! on a dû te dire que La fargel, c'était la cinquième-B.

GROS PIERRE, *très intimidé*. — Oui, mais j'avais peur d'avoir mal compris la lettre indiquant la division.

L'ENFANT. — Peur ! en voilà un mot dont il ne fau-



dra plus jamais te servir ici, mon ami ! Peur ! allons donc ! on va de l'avant ! toujours de l'avant !

GROS PIERRE. — Mais si je m'étais trompé ?...

L'ENFANT. — La belle affaire ! tu serais toujours revenu au pigeonnier.

GROS PIERRE. — Qu'est-ce que le pigeonnier ?

L'ENFANT. — C'est une façon de parler ; mais, ah çà ! d'où sors-tu ? quel âge as-tu ?

GROS PIERRE. — De l'Institution Pascal, et j'ai dix ans juste.

L'ENFANT. — Institution Pascal, boulevard Malesherbes ? Ah ! que c'est cocasse ! J'y vais en quittant le lycée, tout à l'heure, on m'y fourre ! Chic !! nous allons nous revoir.

GROS PIERRE. — Ah !

L'ENFANT. — T'as pas l'air content, est-ce que je te plais pas ?

GROS PIERRE, *interloqué*. — Si, mais !...

L'ENFANT. — Mais quoi ? Dis toujours ; tu sais, on se fâche de rien entre copains !

GROS PIERRE. — Copains ! ! !

L'ENFANT. — Tu sais pas encore ce que c'est qu'un copain, je te l'apprendrai ; mais tu es donc un nouveau, tout frais ?

GROS PIERRE. — Oui, je viens pour la première fois au lycée.

L'ENFANT. — Y fallait donc le dire, mon pauvre petit ! Comment ! tu débutes en cinquième et t'as seulement dix ans !

GROS PIERRE. — Oui, dix ans depuis dix-huit jours.

L'ENFANT. — T'es donc un prodige, un phénomène ; moi j'ai treize ans, et je rentre avec toi chez M. Lafargel, je suis dans la boîte depuis l'âge de dix ans, c'est ma troisième année. Voyons, ne sois pas timide, camarade, suis-moi, t'as une bonne figure, j' vas

te protéger, tu t' mettras à côté de moi, veux-tu?

GROS PIERRE. — De grand cœur, merci ; entre le premier, je te suis.

L'ENFANT. — Mais, à propos, dis-moi comment tu te nommes.

GROS PIERRE, *plus rassuré*. — On m'appelle Gros Pierre, en général.

L'ENFANT. — Si on t'avait pas appelé ainsi, je t'aurais baptisé! Pour sûr que t'es gros ! gras ! tu dois avoir une bonne fourchette. — Mais ton vrai nom, sérieux, quel est-il ?

GROS PIERRE. — Pierre Mayeville.

L'ENFANT. — Ah ! t'es Pierre Mayeville, le fils de M. Mayeville qui me fait entrer à l'Institution Pascal.

GROS PIERRE. — Je ne sais, mais papa s'occupe beaucoup de l'Institution Pascal.

L'ENFANT. — Connais-tu aussi l'Institution Pétronille ?

GROS PIERRE. — Mais oui.

L'ENFANT. — Eh bien ! tu connais ma sœur, alors !

GROS PIERRE. — Ta sœur ?

L'ENFANT. — Oui, j'ai une petite sœur qui a neuf ans, et que je ne connais que depuis deux jours ; mais c'est toute une histoire, et une histoire que je te conterai à la sortie de la classe. Voici M. Lafargel.

GROS PIERRE, *à voix basse*. — Un mot seulement encore,... et ton nom à toi ?

M. LAFARGEL, *s'adressant à Gros Pierre*. — Chut ! petit ! la classe est commencée, et j'exige une attention des plus soutenues ; je ne suis pas méchant, mais je vous

veux tous dociles; sitôt que je pénètre ici, je vous demande un silence complet, et j'espère ne pas avoir à vous le répéter souvent. — Ce matin, nous allons faire connaissance; plusieurs d'entre vous sont des frères de mes anciens élèves, ou bien de vieux habitués du lycée; mais j'ignore beaucoup de vos noms encore. Prenez chacun vos carnets, et inscrivez-moi bien lisiblement vos noms, vos âges; je passerai ensuite dans les rangs et relèverai à tour de rôle ce livret, qui sera, j'aime à le croire, tout plein de bonnes notes à la fin de l'année scolaire.

Crayons et plumes sortirent des serviettes, les enfants en un instant eurent répondu au désir de M. Lafargel. Gros Pierre, intrigué, jetait un rapide coup d'œil sur le carnet voisin, et lisait, par-dessus l'épaule de son nouveau camarade :

Georges Vital, 13 *ans*.

. . . . . .

Mon petit frère fut si étonné, si ému, qu'un cri, qu'il ne put réprimer, s'échappa de ses lèvres.

— Qu'est-ce ? fit sévèrement M. Lafargel. Gros Pierre baissa les yeux, honteux, car on n'avait jamais un reproche à lui faire, et à deux reprises déjà M. Lafargel l'avait rappelé à l'ordre.

— Mauvais début ! Mayeville, dit le professeur. Gros Pierre avait bien envie de pleurer, mais il se souvenait des recommandations faites par les amis, et refoulait ses larmes.

— C'est pas de sa faute, dit bravement et à haute voix Georges Vital, c'est la mienne, Monsieur.

M. Lafargel. — Bien ça, Vital, de ne pas laisser accuser un camarade ; ne vous chagrinez pas, ajouta-t-il paternellement en s'adressant à Gros Pierre, qu'il savait être un nouveau venu, je ne vous garde pas rancune !

— Merci, Georges Vital, dit Pierrot à son voisin en quittant la classe, tu m'as défendu, mais tu n'étais pas coupable, j'ai bien poussé mon cri tout seul ; j'étais si surpris de voir que tu t'appelais Vital et que tu étais le frère de ma petite amie Luce ! Viens chercher mon cousin qui m'attend au bas de l'escalier, puis nous irons dans la cour, rejoindre M. Larue qui ramène à l'Institution tous les élèves qui suivent le lycée, et, chemin faisant, tu me conteras ton histoire.

— Tiens, s'écria Pierrot, voici papa et mes sœurs qui viennent me chercher, sans doute ! Ils vont être joliment étonnés de trouver un petit frère à Luce ! !

Georges. — Étonnés, non ! Tout au moins pas ton papa, puisqu'il me connaît.

Gros Pierre. — Et depuis quand ?

Georges. — Depuis deux jours aussi.

Papa, Berthe et moi, anxieux de savoir ce qu'avait été pour Pierrot ce début au lycée, avions été le prendre ; il devait retourner avec nous rue Flameng, M. Larue accordant facilement cette permission le premier jour de la rentrée. Georges quitta donc son ami, et prit place dans les rangs de l'Institution Pascal qui se dirigea du côté du boulevard Malesherbes. Mon petit frère aurait

préféré suivre ses camarades, mais une pensée le hantait : celle de connaître les antécédents de Georges, que papa nous avait contés le matin même, voulant laisser à Pierrot la surprise et l'imprévu d'une rencontre vraiment extraordinaire. Ce récit, je le reproduis ; il est de ceux qu'il me faut insérer dans le Journal de mon petit frère.

« Un été, il y a de cela quatorze ans, Mme Desay avait été passer les vacances au bord de la mer, à Dieppe. Elle emmenait avec elle une toute jeune bonne, brave fille qui lui avait été très chaudement recommandée. Elle avait dix-huit ans à peine, et se nommait Louise. A Dieppe, elle fit la connaissance d'un jeune homme exerçant en été le métier de garçon-baigneur, en hiver celui de pêcheur. Les jeunes gens, très jeunes, trop jeunes, s'épousèrent malgré les observations de Mme Desay et de leurs familles. Louise devenait Mme Joseph Vital. Mal leur en prit. Louise quitta bien entendu Mme Desay, s'établit couturière à Dieppe. Les premiers mois, le ménage alla à peu près bien, puis un petit garçon (Georges) survint ; il fallut travailler double, et malheureusement Joseph Vital était un paresseux, un ivrogne, bref un mauvais sujet dans toute l'acception du mot ; quatre ans passèrent, on vécut péniblement. Louise éleva Georges à grand'peine, on n'avait pas de quoi manger tous les jours lorsque, pour comble de malheur, naquit une petite fille qui fut baptisée Luce. Ce fut alors la misère noire ; Louise, qui était jusqu'ici restée une honnête femme, se laissa entraîner elle aussi, par faiblesse, dans la

triste voie où l'amenait peu à peu son vilain mari. Tous deux, au lieu de lutter et de travailler, trouvèrent plus simple de tendre la main, de mendier ! Cela dura quelques années, puis, sur le conseil de parents, d'amis, ils prirent la résolution d'émigrer, et s'embarquèrent, un soir, sur un bateau qui faisait route vers l'Amérique.

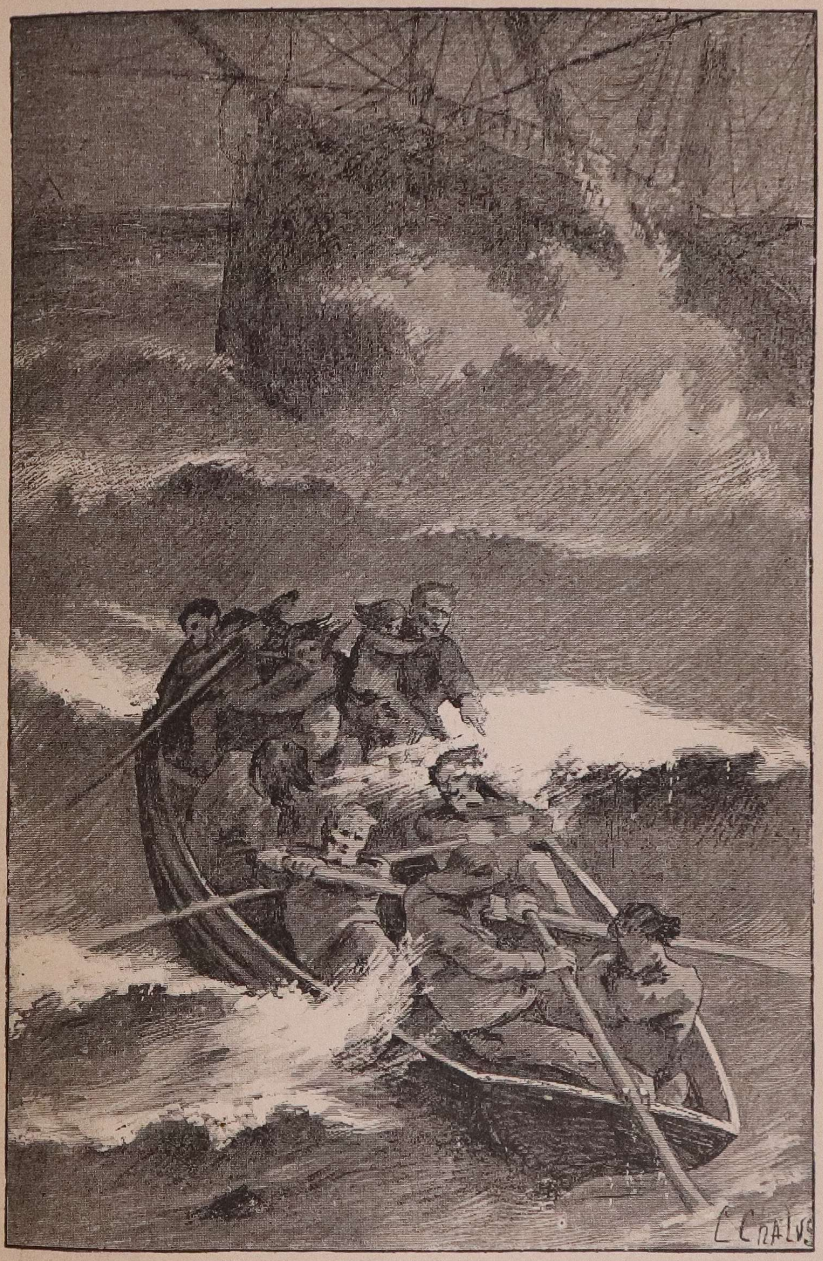
C'était au mois de décembre ; une tempête violente, restée légendaire, s'éleva au bout de quelques jours ; de nombreux bateaux sombrèrent. Celui qui emportait le ménage Vital et ses enfants était du nombre. On mit les chaloupes à la mer, une première d'abord, puis une autre, puis une dernière que montait le capitaine, avec trois passagers et une fillette qu'il serrait ferme dans ses bras. Un transatlantique, passant au large, recueillit les survivants de cette terrible catastrophe ; le capitaine rentra en France, et ne pouvant élever l'enfant, la conduisit aux Enfants-Assistés.

Par une coïncidence fantastique, Mme Desay, qui s'occupait beaucoup d'œuvres philanthropiques, nous le savons déjà, retrouva, en faisant l'inspection d'un pavillon qui venait d'être aménagé pour les besoins toujours croissants de la maison, la petite Luce..... Luce avait été amenée un matin par le capitaine ; l'enfant portait au cou une médaille sur laquelle était gravé son nom ; ce nom, que Mme Desay trouva également inscrit sur le livret d'entrée de l'enfant, lui rappela son ancienne bonne, et il ne lui fallut pas grand effort pour reconnaître, en cette malheureuse petite créature, la fille de la pauvre Louise. Nous savons le reste. Mme Desay se chargea de l'orphe-

line, et la conduisit rue de la Ferme, à l'Académie Laminois. — Durant quelques jours, quelques semaines, Luce réclama son père, sa mère et « mon Joge », comme elle disait en son langage d'enfant, ne pouvant prononcer encore le nom difficile de Georges. Puis le souvenir seul de sa mère resta, et Georges fut oublié par elle.

Mais Mme Desay ayant mis mon père au courant de cette histoire navrante, et Mme Desay étant une femme à tout braver pour atteindre son but, employa tous les moyens qui furent en son pouvoir pour retrouver les traces du petit Georges. Le capitaine assura qu'un garçon répondant à ce nom et au signalement que l'on put reconstituer à Dieppe, avait sauté, avec deux matelots et cinq femmes, dans la première chaloupe mise à la mer ; il avait vu la barque aller longtemps à la dérive, puis, plus rien... le brave capitaine avait perdu connaissance lorsque du transatlantique on avait aperçu leur légère embarcation sur le point d'être engloutie par les flots.

Georges fut également sauvé, mais par un navire anglais qui allait en sens inverse et se dirigeait vers l'Amérique. Georges, plus grand, put s'expliquer, narrer sa vie, dire son pays natal. Il fut rapatrié, et conduit à Dieppe. Le pauvre enfant passa de mains en mains, un mois chez l'un, un mois chez l'autre, car les pêcheurs ne sont pas riches, et ont déjà tous leurs charges. Enfin, une âme charitable consentit à garder le garçonnet, qui avait sept ans à cette époque ; c'était une femme de pêcheur, mère de trois enfants ; elle avait la garde d'une



ON AVAIT APERÇU LEUR EMBARCATION SUR LE POINT D'ÊTRE ENGLOUTIE...
(P. 176.)

maisonnette qu'on louait en été; en hiver, le propriétaire lui accordait, la sachant digne, veuve et pauvre, deux pièces attenantes à la maison. Georges y resta plusieurs mois, jusqu'au jour où, la belle saison arrivant, une dame et un monsieur habitant Paris et venant à Dieppe en villégiature, aperçurent l'enfant alors qu'ils venaient visiter la maisonnette en question.

Le visage aimable de Georges leur plut; n'ayant pas d'enfants, ils l'adoptèrent. — C'étaient de petits rentiers, habitant boulevard de Clichy; ils s'attachèrent à Georges qui semblait intelligent, lui firent donner des leçons, et à dix ans l'envoyèrent au lycée. L'orphelin n'était pas très fort, mais suivait honorablement sa classe. Choyé et gâté par M. et Mme Hugot, Georges grandissait, et sous des dehors un peu rustres donnait pourtant grande satisfaction à ses parents adoptifs. — Un matin, M. Hugot, en parcourant le *Figaro*, lut aux annonces de la dernière page :

« Un garçon, âgé de sept à huit ans, a disparu, il y a cinq ans, dans un naufrage. On a tout lieu de supposer que l'enfant a pu être sauvé. — Cheveux bruns, yeux bleus, cicatrice au front près de la tempe droite; il s'appelle Georges Vital. — Prière, au cas où ces lignes tomberaient entre les mains de personnes pouvant donner quelques renseignements sur l'enfant en question, d'écrire à Mme D..., 6 rue Carnot, à Paris. »

C'était là le dernier espoir, la dernière tentative de Mme Desay, toujours à la recherche du petit Georges. L'excellente femme avait réussi, et sortait victorieuse

une fois encore de ses luttes, et largement récompensée dans ses espérances.

M. Hugot écrivit immédiatement à Mme Desay. Mme Desay avertit mon père qui tint, comme nous l'avons vu, à laisser à Gros Pierre la surprise entière de cette curieuse et touchante rencontre.

— Et alors,... fit Gros Pierre en revenant à Luce, ma petite amie ne reverra jamais sa mère ?

— Jamais, répondit petit père, mais il ne faut pas le lui dire ; elle l'oubliera, car elle était bien petite quand elle l'a perdue, et si tu veux lui céder un tout petit brin de la tienne, je suis sûr que ta maman ne demandera pas mieux.

— Si c'est pour Luce, je veux bien, répliqua Gros Pierre, mais le plus petit brin possible ! !





VIII

MONSIEUR LOVIZIT

Georges Vital ne tarda pas à subir la bonne influence de Gros Pierre et de Robert, tous deux enfants sages et élèves studieux. A la sortie du lycée, les trois bambins, tout en suivant les camarades qui retournaient à l'Institution, et en vrais petits hommes qu'ils étaient, causaient de leurs travaux, discutaient la valeur de leurs compositions, se donnant réciproquement de sages et utiles conseils.

La « Grande Semaine russe », comme les Parisiens appellent, aujourd'hui encore, la période de temps passée au milieu d'eux par les marins russes, vint entraver, dès le début, les études de nos collégiens. Durant les deux jours de congé accordés, les enfants

prirent leur part de ces fêtes ; ils se mêlèrent à la foule, cherchèrent à voir, le plus souvent et le plus près possible, l'amiral Avellan, ses aides de camp, ses officiers, capitaines de frégate, lieutenants de vaisseau, bref toute la délégation de l'escadre que plus de deux millions de Français acclamèrent d'un enthousiasme littéralement exubérant !

La mort du maréchal de Mac-Mahon interrompit un instant ces manifestations de joie ; les enfants de l'Institution Pascal vinrent se ranger sur le passage du cercueil, assistant, avec une émotion profonde, à un spectacle incomparable, dont le souvenir leur restera à jamais gravé dans la mémoire. Les fêtes russes terminées, tout rentra dans le calme, et, avec une ardeur double pour regagner le temps perdu, Gros Pierre, Georges et Robert, se mirent au travail.

Le jeudi, quand la besogne était faite, et on s'arrangeait pour qu'elle le fût, le trio entreprenait de grandes promenades instructives soit dans Paris, soit aux environs. A cet effet, mon père avait prié un ancien camarade de classes à lui, M. Lovizit, de bien vouloir accompagner les enfants dans ces excursions qui développaient tout à la fois leur intelligence et leur esprit. M. Lovizit était un homme d'une bienveillance extrême, fort instruit, usant de cette instruction au profit d'enfants auxquels il donnait, en dehors des classes, des répétitions chez eux. M. Lovizit aurait bien voulu que papa lui confiât entièrement Gros Pierre ; mais papa enait essentiellement à ce que son fils travaillât par lui-

même, à ce qu'il suivît, en tout et pour tout, la même voie que ses camarades de l'Institution. De temps à autre on trichait bien un peu : M. Lovizit, quand il savait Gros Pierre en train de préparer une composition difficile, arrivait le soir à dîner ou après le repas, trouvant que mon petit frère éprouvait un réel plaisir à s'instruire. Papa, quelquefois, voulait bien fermer les yeux, mais à condition que Georges Vital vînt se joindre à ces leçons supplémentaires. Georges venait donc dîner chez nous, et Charlot quelquefois aussi : c'était un effort que papa voulait encore tenter auprès de l'Enfant de Neige, comme on l'appelait quelquefois. Georges et Pierrot écoutaient de toutes leurs oreilles les conseils de M. Lovizit ; Charlot se tenait tranquille pendant les cinq premières minutes, puis il commençait à se trémousser sur sa chaise, à bâiller, à porter ses regards vers une grande jardinière qui se trouvait dans l'embrasure de la salle à manger où nous travaillions. Il avait été convenu entre M. Lovizit et mon père qu'on ne s'occuperait point de Charlot, ou tout au moins que, le laissant libre de ses mouvements, il n'entraverait pas la leçon de Georges et de Pierrot. Aussi notre ami Charlot profitait-il de cette liberté ; il se glissait furtivement jusqu'à la jardinière en question, se campait devant les plantes, et, trouvant probablement qu'on ne les soignait pas convenablement, il se fâchait, mais tout rouge, contre ceux qui laissaient ainsi périr ces « malheureux arbustes ». On eût dit qu'il s'agissait d'êtres humains ; il nous demandait des

ciseaux, un arrosoir, et oubliant absolument la raison de sa présence chez nous il s'en allait, sur la pointe des pieds pour ne pas troubler la leçon, couper les feuilles jaunies, essuyer les autres, donner de l'eau quand il le jugeait nécessaire. Puis, il me demandait de lui prêter un livre, ou bien la collection de fleurs séchées que nous possédions ; venant ensuite reprendre sa place auprès de ses camarades qui récitaient du grec ou du latin, notre petit Charlot ne bougeait plus.

— Alors, c'est donc décidé, lui dit un soir M. Lovizit, nous serons agriculteur ?

Charlot. — Oh ! mais oui, monsieur, c'est tout décidé.

M. Lovizit. — Il aurait fallu travailler ferme, mon bonhomme, et tâcher d'entrer à l'École d'Agriculture.

Mais Charlot n'avait que l'instinct de ses occupations favorites, non le feu sacré, pour persévérer dans des études plus élevées.

C'était un enfant de la nature, il fallait le laisser aller à sa guise.

— Et toi, mon vieux Pierrot, continua M. Lovizit, quels sont tes projets pour l'avenir ? Y as-tu déjà songé ?

— Oh ! oui, répondit Gros Pierre, j'aimerais devenir avocat, pour défendre les gens !

M. Lovizit. — Et pourquoi pas ? tu t'exprimes facilement ; rien ne s'oppose à tes aspirations.

— Et vous, Georges ? quelles sont vos ambitions ?

Georges. — Oh ! moi, monsieur, je voudrais être marin ; j'adore la mer malgré ses dangers, et, sans le

chagrin de quitter Luce, M. et Mme Hugot, j'aimerais, mais j'aimerais beaucoup embrasser cette carrière !



Gros Pierre. — Je te comprends, Georges, dit Pierrot en pensant que Georges était fils de pêcheur et par conséquent enfant de la mer, mais décidément je n'ai

pas de chance ; j'espérais suivre la même voie que toi, et me consoler ainsi du chagrin que j'éprouve à être bientôt séparé de Charlot, ce coquin de Charlot ! Mais où est-il Charlot ?... Charlot ! Charlot !

La leçon étant terminée, Gros Pierre et Georges couraient prendre leur ami, que l'on trouvait souvent avec ma sœur Berthe. Berthe faisait avec Charlot un ménage excellent ; comme lui, elle adorait les fleurs, et sa chambre était une véritable serre ; elle y cultivait tulipes et plantes grasses en hiver ; l'été, de vastes caisses peintes en vert formaient la devanture de sa fenêtre, et les espèces les plus variées poussaient à profusion dans ce jardin suspendu.

— Allons, au revoir, Charlot, dit en s'en allant M. Lovizit, sommes-nous de la promenade, jeudi prochain?

Charlot. — Oh ! certainement, monsieur, où allons-nous?

M. Lovizit. — Vous savez, enfants, que nous avons entrepris un voyage qui va nous occuper bien longtemps ; nous avons vu déjà des choses bien intéressantes, n'est-ce pas, Gros Pierre?

Gros Pierre. — Oh ! oui, monsieur ; les Gobelins, le Louvre, le Luxembourg, les Invalides, la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, le Panthéon, le musée de Cluny.

M. Lovizit. — Et maintenant nous allons continuer. Votre papa, ce qui me flatte beaucoup, a trouvé mon idée bonne, et à partir de jeudi prochain nous partons en grande bande ; M. Larue se joint à moi, et tous les enfants de l'Institution Pascal profiteront ainsi que vous de ces

excursions à travers un Paris nouveau, que je me propose de vous montrer, un Paris inconnu de beaucoup de gens.

Gros Pierre. — Quel Paris?

M. Lovizit. — Celui où tout le monde ne pénètre pas; soit qu'il ne puisse, soit qu'il ne veuille, soit que par suite des circonstances de la vie il n'en ait éprouvé ni le désir, ni la nécessité. Votre Paris, le Paris de tous, vous le connaissez en grande partie déjà, et il vous sera toujours facile de le parcourir! Moi, j'ai tenu à vous mener ailleurs; je me suis procuré des permis de visiter, et ce qui était plus difficile, des permis spéciaux, puisque nous ne pouvons consacrer que le jeudi à nos promenades et que souvent, les jours accessibles aux différents endroits où je veux vous conduire sont autres. Mais tout le monde s'est mis en campagne: le docteur Terpat, M. Mayeville, les oncles de Gros Pierre, Mme Desay; ils ont frappé à la porte d'amis, et nous voilà munis de passe-ports pour un grand nombre d'établissements qui vous intéresseront davantage encore. Quand les beaux jours arriveront, nous prendrons notre vol, et je vous ferai connaître les environs de la capitale.

Gros Pierre. — Et jeudi alors ?

M. Lovizit. — Rendez-vous à l'Institution Pascal, nous visiterons les... égouts.

Et le jeudi nous partîmes ; je dis nous, car toutes grandes que nous étions, nous ne connaissions point ce Paris dont parlait M. Lovizit. Profitant des différents

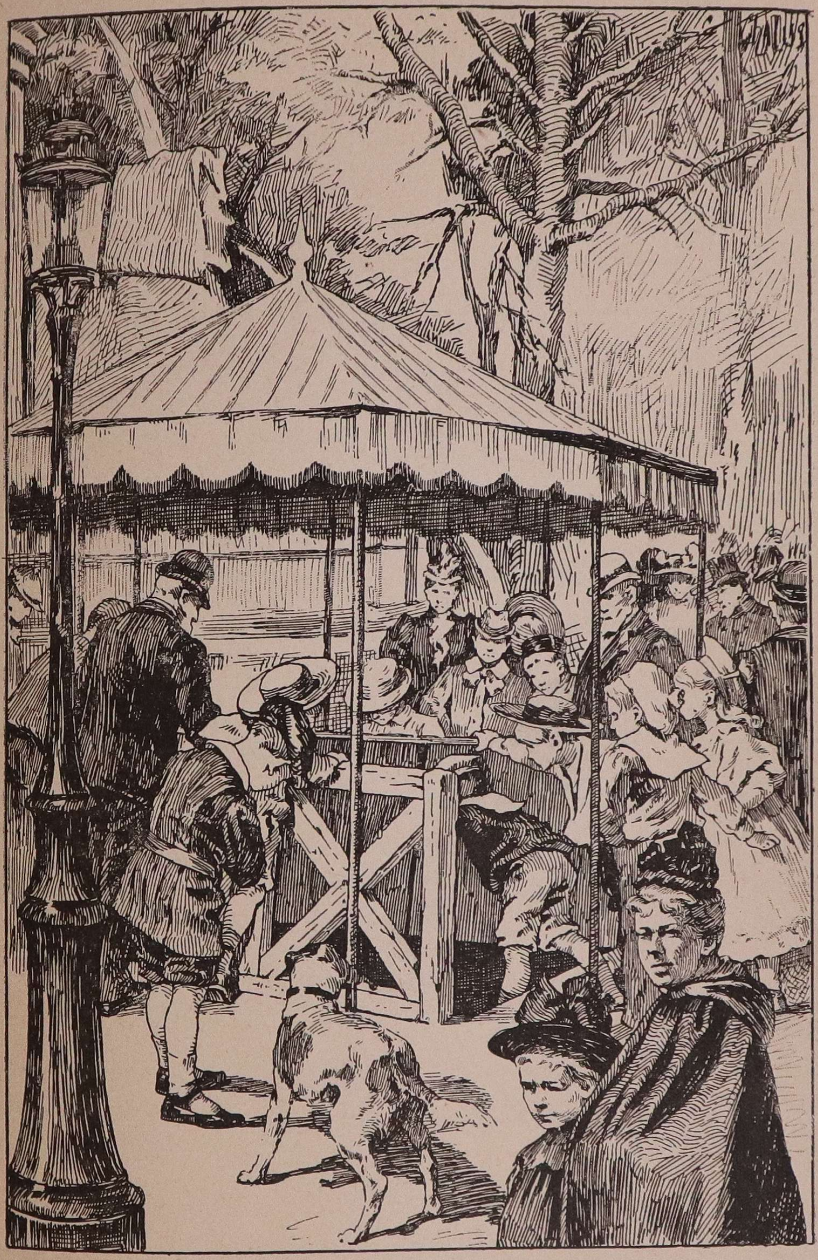
permis accordés, il avait été convenu que nous ferions, non point avec eux, mais aux mêmes dates, et sous la conduite de Mlle Rosalie et de maman, les mêmes promenades que les garçonnets.

Ces explorations à travers un monde ignoré me ravissaient. Luce, mes cousines, Marthe, Madeleine et Lucie, Georgette et Riquette, se joignirent à nous, et nous retrouvions M. Larue, M. Lovizit et les garçons, place du Châtelet, devant l'entrée des égouts.

— En quelques mots, M. Lovizit nous en expliqua l'utilité; il nous dit combien, autrefois, la voirie de Paris était mauvaise, et comment les maisons étaient perpétuellement inondées. L'écoulement des eaux s'opérait, du côté de la rive droite, au moyen de deux ruisseaux descendant, l'un de Belleville, l'autre de Ménilmontant. Ces ruisseaux envahissaient parfois la chaussée entière, à tel point que des gens tenaient à la disposition des passants des ponts mobiles, et transportaient, sur le dos, les femmes et les enfants. Sur la rive gauche, les pluies tombaient sur les fossés. Charles VI construisit le premier égout. Sous Louis XIV, ils mesuraient déjà 2.353 mètres. Au commencement de ce siècle, la longueur totale était de 26 kilomètres ; en 1824, elle atteignait 37 kilomètres. En 1860, Paris possédait 228 kilomètres d'égouts, et actuellement on en compte 875 kilomètres.

— Descendons, mesdames et messieurs, fit un employé.

Nous descendîmes. Quelle sensation bizarre, de s'engouffrer dans ce trou béant !



QUELLE SENSATION BIZARRE, DE S'ENGOUFFRER DANS CE TROU ! (P. 183

Au bas de l'escalier qui conduit dans la ville souterraine, de jolis wagonnets poussés par des hommes de service, attendent les visiteurs : ces wagonnets roulent sur des rails ; des lampes éclairent, projetant une lumière discrète.

— Cela va sentir bien mauvais ! s'écria Gros Pierre, en s'installant auprès de M. Lovizit.

— Nullement, mon enfant.

Et en effet il n'y avait aucun soupçon d'odeur.

Notre véhicule filait rapidement ; nous apercevions les plaques indicatrices reproduisant le nom de chacun des égouts, emprunté à celui de la rue qu'il desservait ; les numéros même des maisons étaient indiqués. La galerie de Rivoli, que nous traversions, prend les eaux des quartiers du Temple, Saint-Martin et Saint-Denis, et débouche dans le collecteur général, sur lequel nous allions naviguer tout à l'heure. Cela étonna fort Pierrot. — Naviguer ?... demanda-t-il fort intrigué, et sa question à peine posée nous stoppions. Les wagonnets s'arrêtèrent au garage de la place de la Concorde, où nous fûmes invités à mettre pied à terre, pour prendre place sur une flottille de bateaux qui attendaient les voyageurs.

Nous étions alors sur le grand collecteur, qui nous mena jusqu'à l'escalier de la place de la Madeleine.

Le grand collecteur est l'égout principal qui reçoit les eaux de plusieurs autres. M. Lovizit nous apprit que cette canalisation souterraine avait été conçue par

Belgrand, qui a été le promoteur de la transformation hygiénique de Paris.

Henriot fit observer qu'on ne respirait pas bien dans cette atmosphère. — N'y a-t-il aucun danger pour les ouvriers ? dit-il.

— De danger, non, répondit M. Lovizit, mais l'opération est délicate pour ceux qui sont chargés du curage des collecteurs et des galeries. — En cas d'orage et de crue subite, les égoutiers fuient rapidement, et c'est pourquoi, enfants, tous les cinquante ou cent mètres, vous apercevez dans les rues ces plaques que l'on nomme « regards » ; chaque fois qu'il y a inquiétude ou danger pour les ouvriers, un coup de sifflet que donne le chef de service, retentit ; ils gagnent le regard le plus proche, gravissent les échelons de fer, et atteignent le trottoir.

Gros Pierre. — J'en ai vu souvent, avec leurs grosses bottes aux pieds, remonter de la sorte.

M. Lovizit nous expliqua encore la ventilation ; il nous indiqua les instruments dont se servent les égoutiers ; ces instruments varient, suivant que l'on se trouve dans un égout ordinaire, secondaire ou grand collecteur.

— Et comment, demanda Robert, les maisons sont-elles en communication avec les égouts ?

M. Lovizit. — Par de petites galeries que vous avez dû voir, enfants, et où viennent se placer, tout à la fois, le conduit d'évacuation des eaux sales, les canalisations d'eau, les fils téléphoniques.

Mais nous étions arrivés ; il fallut nous arrêter dans cette promenade qui amusait grands et petits ; à l'exemple des égoutiers, nous grimpâmes à la queue leu leu le petit escalier-échelle.

Le grand jour nous éblouit, nous fit cligner des yeux ; nous étions tout étonnés de nous voir transportés à l'un des endroits les plus fréquentés de la capitale.

— Que c'était amusant ! dit Gros Pierre. Où nous conduirez-vous la semaine prochaine, monsieur Lovizit ?

— Rue de Charenton, Pierrot.

Gros Pierre. — Et où cela ?

M. Lovizit. — A l'hospice des aveugles, aux Quinze-Vingts.

Qui va pouvoir me dire d'où vient ce nom de Quinze-Vingts ?

— Moi, s'écria Henriot, le fort en histoire de l'Institution. Cet hôpital fut fondé, à Paris, en 1254, par Saint Louis, pour trois cents gentilshommes à qui les Sarrasins avaient crevé les yeux, et que le roi avait ramenés de la Terre-Sainte.

— Mais pourquoi appela-t-on cet hôpital : Quinze-Vingts ?

— Parce que l'on y recevait trois cents aveugles, c'est-à-dire 20 multiplié par 15.

M. Lovizit. — Savez-vous où il fut bâti à l'origine ?

Henriot. — Entre le Louvre et le Palais-Royal, rue de Valois, si je ne me trompe.

M. Lovizit. — C'est juste. Et après ?

Henriot. — Après, Louis XIV le transféra rue de Charenton, où il est encore.

M. Lovizit. — Parfait.

Garçons et fillettes se promenaient le jeudi suivant dans cet établissement national.

M. Lovizit nous expliqua tout d'abord qu'ici on était admis à l'ancienneté ; les aveugles sont libres d'aller et venir à leur gré ; beaucoup d'entre eux sont mariés, ont des enfants, et par conséquent leur ménage installé tout comme s'ils étaient chez eux.

Gros Pierre. — Alors, toute la famille doit être aveugle ?

M. Lovizit. — Non, mon petit, un membre aveugle suffit pour être admis, mais il a le droit d'amener les siens, et chacun vaque à ses occupations. Le loyer leur est donné ; l'aveugle interne reçoit un franc cinquante par jour et six cent vingt-cinq grammes de pain ; les femmes voyantes de ces aveugles ont droit à un secours de cinquante centimes, et les enfants âgés de moins de quatorze ans à quinze centimes.

Le concierge de l'établissement s'était mis à notre disposition pour nous guider, il nous mena dans un de ces intérieurs : un homme aveugle faisait de la vannerie ; près de lui sa femme préparait le dîner, et une fillette, aux yeux très éveillés, faisait à haute voix la lecture à son père.

— Comme ils sont confortablement logés, fit remarquer Charlot, on ne se croirait pas dans un hospice !

M. Lovizit. — Et c'est, en effet, le but des Quinze-

Vingts, mais il faut avoir quarante ans pour jouir de ce bien-être relatif, et encore à condition qu'il y ait une place vacante.

Les gens non mariés vont à la cantine ; nous allons la visiter également, nous y voici ; entrez.

— Mais ce n'est pas



un hôpital, dit Gros Pierre, c'est une ville ! Regardez dans cette cour, il y a des rues ; voici une épicerie, une crèmerie et même un bureau de tabac. Je ne me figurais pas les Quinze-Vingts ainsi !

Henriot. — Regardez ces hommes qui viennent à nous, comme leur pas est sûr ; où se dirigent-ils ?

— Au billard, mon petit monsieur, répondit notre guide.

— Comment ? au billard, fit Lestoiles, qui était grand amateur de ce jeu.

— Parfaitement ! mais au billard chinois ! suivez-moi, vous allez voir.

Une quantité d'aveugles étaient réunis dans une vaste salle, où étaient rangés plusieurs de ces jeux; ils maniaient la queue très sûrement de la main droite, appuyaient la gauche sur le bois, et poussaient, d'un mouvement très net, une petite boule qui, selon l'impulsion donnée, passait au travers de gros clous plantés indifféremment, et quelquefois tombait dans une cavité portant un numéro. Celui qui arrivait à franchir avec sa bille la sonnette, avait chance de gagner la partie ; on obtenait cinq mille points d'un coup.

— Je croyais, dit Gros Pierre, qu'ils auraient tous joué de la même façon.

— Ah ! mais non, mon petit ami, et chacun a son jeu bien personnel au contraire, plus personnel que celui d'un voyant.

Nous traversâmes la salle de lecture où, le matin, une femme voyante met les pensionnaires au courant de tout ce se qui passe dans le monde : les journaux sont lus à haute voix, par elle, les articles commentés ; dans l'après-midi, la séance est consacrée à des récits de voyages, ou autres lectures récréatives.

— Mais où sont donc les enfants aveugles ? demanda Luce qui s'intéressait davantage aux petits.

— Pas ici, fillette, lui répondit M. Lovizit, puisque je

viens de vous dire que les aveugles n'étaient admis qu'à l'âge de quarante ans.

— Ah ! c'est vrai, fit Luce déçue.

— Mais, soyez tranquille, reprit M. Lovizit devant la frimousse ennuyée de la petite fille, nous les verrons jeudi prochain, et je vous en montrerai de fort gentils.

Pour l'instant, jetons encore un regard dans la clinique, et nous nous en tiendrons là aujourd'hui.

La clinique se compose de salles de consultations où accourent en foule journellement les malheureux dont les yeux sont plus ou moins malades ; les consultations et médicaments y sont gratuits. « Ceux dont l'état nécessite un traitement prolongé, nous dit le concierge, habitent ici ; nous avons soixante-cinq lits destinés aux opérés, mais ils ne sont guère plus de quatre ou six personnes ensemble, quelquefois moins, et souvent isolés dans une chambre. »

Ces chambres et dortoirs n'étaient pas visibles pour le public.

Il était tard, d'ailleurs, et nous n'avions que juste le temps de regagner nos foyers.

— T'es-tu amusée, Margot ? me demanda, le soir à table, Gros-Pierre.

— Amusée, pas précisément, lui répondis-je, mais intéressée !

M. Lovizit fit observer à mon jeune frère que tout n'était pas amusement dans la vie ; qu'il fallait, par contre, tout connaître, tout voir, même les choses

misérables et tristes ; on appréciait alors, doublement, le bonheur dont on jouissait.

— Alors, jeudi, nous irons aux Jeunes-Aveugles ?

M. Lovizit. — Non ; puisque Lucette a manifesté le désir de voir des enfants, et des tout petits surtout, je vous conduirai à Saint-Mandé, rue Mongenot, à l'école Braille.

Gros Pierre. — Qui est-ce, Braille ? Je ne connais point ce nom !

M. Lovizit. — Braille naquit en 1806, et perdit la vue, par accident, à l'âge de trois ans. Il entra à l'Institution nationale des Jeunes-Aveugles, qui fut la première école de ce genre, et où, dès 1791, Valentin Haüy introduisit une méthode de lecture qui fit déjà révolution à cette époque. L'emploi du temps, aux Jeunes-Aveugles, est réglé de telle sorte que, dans une journée, les élèves reçoivent tout à la fois l'enseignement intellectuel (élémentaire ou secondaire) et professionnel, c'est-à-dire manuel ou musical. On est arrivé aujourd'hui à donner aux aveugles, par un procédé de lecture et d'écriture spécial, dû précisément à Braille, une instruction des plus complètes. Les ateliers masculins sont consacrés à la fabrication des filets, à l'empaillage et au cannage des chaises, au tournage, à l'accord des pianos ; ceux des filles à la fileterie, aux travaux de tricot et de crochet. La musique joue un grand rôle dans la vie des pauvres déshérités de la nature, et la plupart d'entre eux suivent avec passion, dans la grand'nef de la chapelle, les concerts organisés fréquemment par eux

et pour eux. L'aveugle, on le sait, a l'ouïe fort délicate, et l'apprentissage musical est celui auquel il s'adonne le plus volontiers et le plus facilement. Il joue du piano, de l'orgue, de la clarinette, du violon, du cornet à piston.

Gros Pierre. — Je voudrais bien visiter cette école

M. Lovizit. — Nous ne pouvons tout voir, cher enfant, et trois promenades consacrées aux aveugles seraient un peu trop. L'école Braille est d'ailleurs la plus récente, et vous y admirerez mieux les perfectionnements apportés depuis la création de l'Institut national. Et puis, ainsi que je viens de vous le dire, nous y verrons des enfants jeunes encore ; cela vous divertira davantage, car, comme vous pourrez en juger, ils ne sont nullement malheureux. On les reçoit de six à treize ans, garçons et filles ; le programme comporte l'enseignement primaire, uniquement, et l'apprentissage d'un métier ; on y fait également de la musique, mais ici le travail manuel prime tous les autres. Quand un enfant a des dispositions musicales très particulières, on l'envoie aux Jeunes-Aveugles ou dans une école supérieure autre et spéciale.

Par une belle journée de mars, une de ces journées qui, déjà, vous font oublier les brumes de l'hiver, et laissent espérer les brises douces du printemps, nous arrivions à Saint-Mandé.

Saint-Mandé est un village sans intérêt. Nous passons devant un bâtiment sans grande importance ; Charlot, seul, s'y arrête. Intrigués, nous jetons un regard sur

la porte, et voyons écrit : « École d'Arboriculture ».

— Vous m'en direz tant ! fait Gros Pierre. Ah ! tu as eu, tout comme par un aimant, les yeux attirés vers cette pancarte !

Charlot aurait aimé pénétrer dans cette enceinte où l'on cultive les arbres, mais les journées n'étant pas encore très longues, il ne fallait pas empiéter sur le temps dont nous pouvions disposer, d'autant plus que M. Lovizit désirait nous faire faire un tour dans le bois de Vincennes avant que vînt la nuit.

Nous arrivons à l'école Braille en pleine récréation; c'est jeudi, et les enfants ont congé !

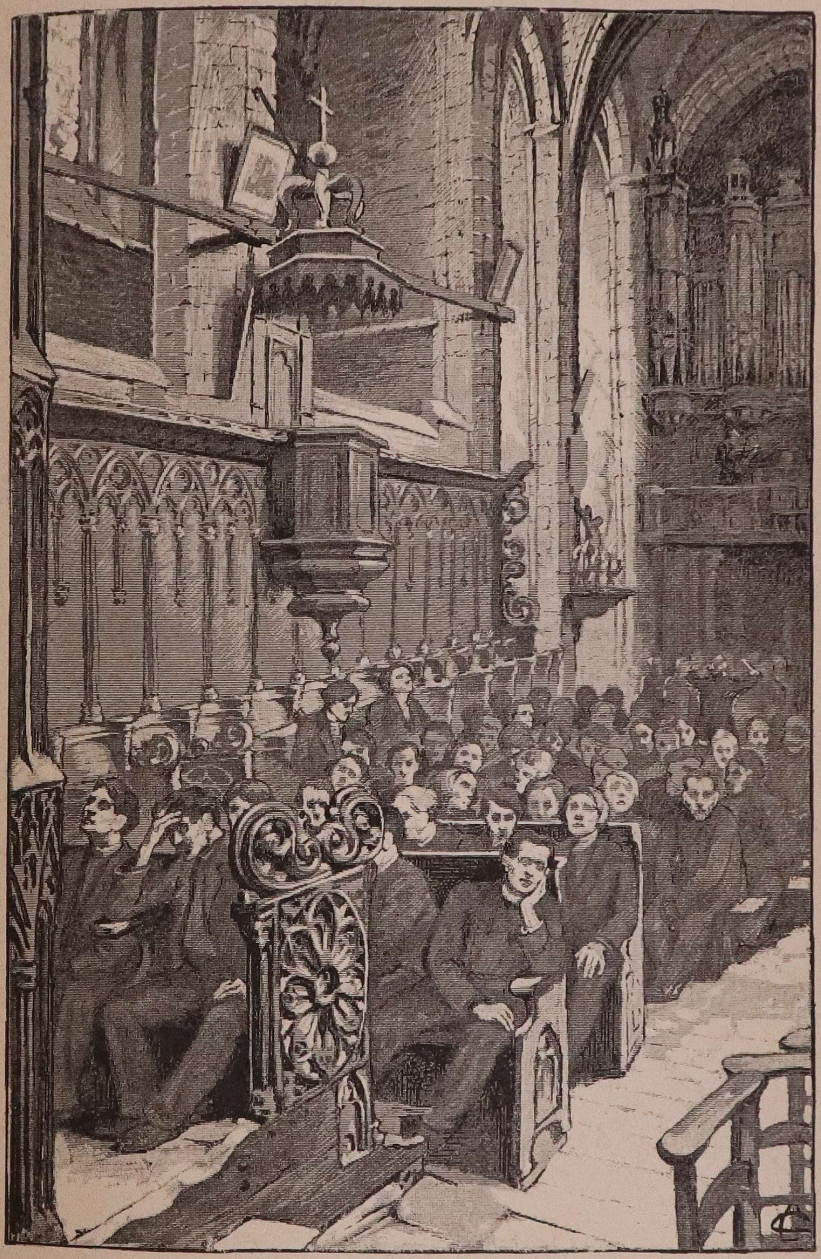
Aucune tristesse ne s'empare de nous à la vue de tous ces garçonnets et fillettes, allant, venant, s'ébattant dans la cour, tout comme nous; ils jouent à la balle, au cerceau, les demoiselles sautent à la corde. Quelques-uns d'entre eux font de la gymnastique dans une salle aménagée dans ce but. Les grands exécutent des mouvements d'ensemble avec une régularité parfaite; ils grimpent aux échelles, franchissent les barres parallèles, et guidés naturellement dans ces exercices, uniquement par l'instinct, l'odorat, le toucher.

— Je n'en ferais pas autant ! dit Gros-Pierre.

— Et moi donc ! s'écrie Charlot.

— Moi non plus ! ajoute Robert.

— Il est facile de vous en convaincre, mes petits messieurs, dit le directeur. Enlevez vos vestes, et si vos maîtres veulent bien vous le permettre, essayez. Nous allons prendre trois de mes élèves, et nous ferons



ILS SUIVENT AVEC PASSION LES CONCERTS ORGANISÉS PAR EUX... (P. 198.)

un match entre eux et vous. — Cela vous va-t-il?

Robert et Charlot furent vite dépouillés de leur vêtement; Robert surtout était ravi, il se savait adroit et fort en gymnastique.

Gros Pierre allait plus doucement en besogne, et très volontiers se fût abstenu; mais la crainte de faire du chagrin à l'un de ces petits enfants dominant sa pensée, il accepta.

A tour de rôle, alors, chacun montra ses talents : c'était à qui arriverait le premier, en un laps de temps déterminé, sur la plate-forme surmontant une échelle ; puis, ce fut la même épreuve à subir sur la corde à étriers, la corde lisse. La course sur l'échelle de corde était comique à voir ; nos petits aveugles grimpaient aussi lestement que de jeunes singes. On passa ensuite à l'exercice du cheval, puis à la poutre horizontale, qu'on doit franchir d'un bout à l'autre sans tomber.

Nous ne pensions point que des enfants privés de la vue pourraient arriver à garder ainsi leur équilibre ; bien au contraire, ils étaient plus sûrs que Pierrot et ses amis.

M. Lovizit, M. Larue et le directeur donnaient des points, selon la précision et la souplesse apportées à l'exécution des différents exercices. Gros Pierre, naturellement, fut le premier mis hors concours, c'est-à-dire que ses épreuves furent annulées.

Puis ce fut le tour de Charlot, puis celui d'un charmant bambin aveugle, mais bien habile encore, puis d'un autre.

Robert et son adversaire, enfant âgé de neuf ans, restèrent seuls en présence.

L'élève de l'école Braille remporta triomphalement le premier prix, avec une avance de points considérable sur mon petit cousin, fort agile pourtant.



Ce concours nous avait beaucoup amusés ; nous n'éprouvions aucune pitié pour ce petit monde qui se mêlait à nous avec tant de gaieté et de bonhomie. Le directeur, M. Pephau, nous mena dans une salle où deux enfants, nouveaux arrivés, prenaient une leçon. Le garçon tenait un cheval de bois entre ses mains, la fillette une poupée, et le professeur, au moyen de la manipulation, familiarisait ses jeunes élèves avec l'objet qu'ils touchaient de leurs petits doigts, frêles encore. L'oreille, le nez, la bouche du cheval étaient tour à tour saisis par le garçonnet; il se

rendait compte de leurs dimensions, de la place occupée par rapport au corps ; la fillette, avec sa poupée, agissait de même. Le professeur nommait chaque chose que l'enfant rencontrait, et peu à peu, nos jeunes aveugles arrivaient ainsi à distinguer facilement tout ce qu'on pouvait mettre à portée de leurs mains.

Une fois le sens du toucher développé chez l'enfant, il aborde le travail manuel, et commence un apprentissage qui dure jusqu'à treize ans ; puis le jeune aveugle travaille pour son propre compte dans un atelier ; il choisit le métier dans lequel il excelle le mieux, et arrive facilement à gagner quelque argent, dont une partie reste à l'école à titre de remboursement des frais d'entretien et de nourriture de chacun, l'autre étant versée à la Caisse d'épargne, et devenant la fortune propre de chaque petit ouvrier.

En quittant nos deux bambins très attentifs à leur leçon, nous traversons une salle dans laquelle un grand nombre de fillettes se livrent à la confection des couronnes de perles. Continuant notre promenade, et alors que nous nous dirigeons vers la sortie, nous entendons les sons d'une valse.

— Qui joue si bien ? demande Gros Pierre à M. Pephau.

— Un enfant de dix ans, doué merveilleusement ; je vais vous le présenter.

Nous entrons et trouvons, installé au piano, un garçonnet qui exécute d'une façon remarquable la valse de *Faust* ; quelques jeunes couples aveugles dan-

sent, avec une souplesse et une mesure qu'envieraient certes beaucoup de nos jeunes mondains et mondaines.

— Pressons, enfants ! fit M. Lovizit. Nous voudrions encore vous faire assister à la leçon de lecture : c'est là ce qui doit vous laisser le plus profond souvenir de cette école, qui porte, vous le savez déjà, le nom illustre de celui à qui on doit la méthode actuellement employée dans tous les pays, dans toutes les institutions de jeunes aveugles.

— Et quelle est cette méthode ? demanda Luce.

— Elle consiste simplement, fillettes, dit M. Pephau, en ces petits signes que vous voyez sur ce papier; et il distribua à chacun de nous un des livres dont les enfants se servaient journellement. Ces signes, continua-t-il, sont de petits points saillants dont la réunion correspond à des lettres, à des chiffres, à des signes de ponctuation, à des notes de musique ! Touchez ! — Nous promenions nos doigts sur ces petites rugosités; le relief était très prononcé, et nous comprenions fort bien qu'en appuyant les doigts sur ces légères pointes, on devait arriver facilement, par leur assemblage, à distinguer une figure quelconque d'une autre.

— Y a-t-il aussi des petits enfants qui écrivent ? demanda Gros Pierre.

— Encore peu chez nous, mon ami, répondit le directeur; l'école est récente, et nos enfants trop jeunes pour se livrer à un travail difficile et minutieux. Mais

je vais quand même vous initier au procédé usité et auquel se livrent quelques-uns seulement de mes élèves. Suivez-moi dans mon cabinet, je vais faire appeler le plus adroit de mes écrivains ; c'est déjà un petit monsieur, il a seize ans.

Le jeune homme entra, s'installa avec aisance, et commença à écrire : il saisit une plaquette en zinc sur laquelle reposait un papier, le tout adapté dans un cadre ; puis de la main gauche il prit une règle à jour, munie de petits carreaux, dans lesquels le jeune homme enfonçait un poinçon qu'il manœuvrait de la main droite ; il perforait ainsi le papier d'après les règles apprises et adoptées pour l'écriture des aveugles, et traçait différentes figures. — On entendait la pointe de l'outil frapper sec sur le zinc. Quand le jeune homme eut écrit quelques lignes, M. Péphau détacha la feuille, la tourna à l'envers, et nous montra le relief produit.

Rien de plus simple, vous voyez, et rien de plus pratique surtout ; l'invention de Braille résume à la fois l'écriture en creux et la lecture à l'aide des saillies formées par le poinçon et que nous retrouvons quand nous renversons le papier. Braille a fait d'une pierre deux coups, comme l'on dit vulgairement, et le service rendu est de ceux, mes chers enfants, qui le feront passer à la postérité.

Notre visite à l'école Braille s'étant prolongée plus que nous ne le voulions, il fallut renoncer à notre promenade dans le bois de Vincennes. « Ce ne sera que partie

remise », promirent M. Lovizit et M. Larue, et directement, par le chemin de fer, nous regagnâmes nos foyers respectifs.

Les jeudis de mars et d'avril furent consacrés successivement à parcourir le Bureau central des Postes et Télégraphes, différentes écoles professionnelles, entre autres l'école Bernard-Palissy, consacrée aux Beaux-Arts applicables à l'industrie, rue des Petits-Hôtels : les jeunes gens y font du modelage, de la peinture décorative ; l'école Boule, créée faubourg Saint-Antoine, pour former des ouvriers ébénistes et tapissiers ; l'école Estienne, où sont initiés à leur futur métier les apprentis typographes, lithographes, graveurs, relieurs et photographes.

— Et maintenant que le temps est beau, dit M. Lovizit, un des premiers jours de mai en route pour les belles promenades au grand air ! Vous y prendrez des forces, chers enfants, et nous trouverons, dans les mystères et la beauté de la nature, un terrain sur lequel nous pourrons longuement glaner et beaucoup apprendre.

— Voilà mon affaire ! s'écria Charlot.

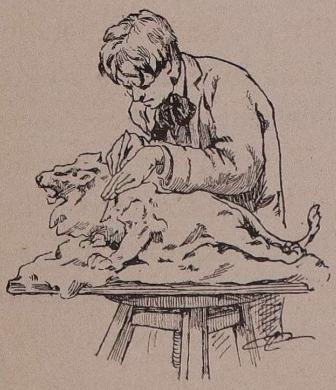
— Parfaitement, petit, reprit M. Larue, et vous serez servi doublement à souhait, car la semaine prochaine est réservée aux bicyclistes : nous n'emmènerons que les bicyclistes, et je crois, d'ailleurs, que la plupart d'entre vous seront de force à pédaler jusqu'à Bougival, où nous prendrons le tramway pour aller déjeuner à Saint-Germain-en-Laye. Nous partirons de très bonne heure, que les paresseux se le disent !

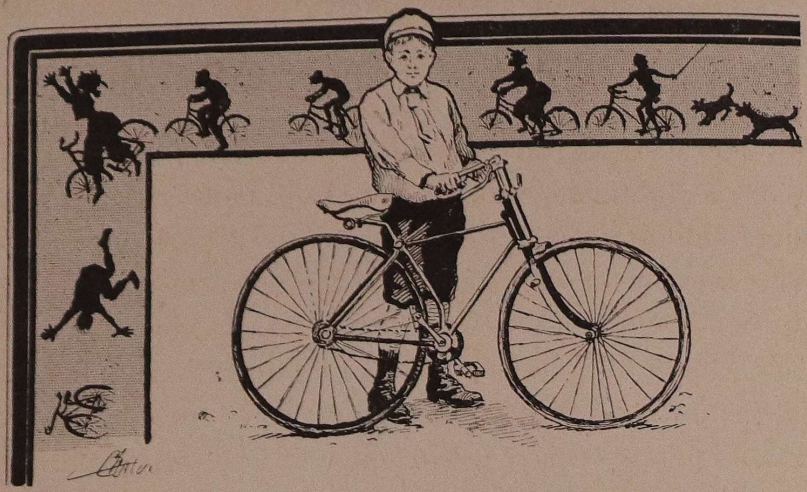
— Je viens avec vous ? demanda mon petit cousin Robert.

— Pourquoi pas? fit M. Lovizit ; nous sommes le plus petit, mais, j'en suis sûr, le plus résistant, et je gage que nombre de grands resteraient en route avant toi. Ton cousin Gros Pierre, par exemple.

— Oh ! Pierrot est devenu très habile, répondit Robert qui adorait son cousin et qui le défendait toujours ; oui, très habile, monsieur, vous en jugerez demain : je parie que c'est lui qui nous entraînera tous.

— Alors à demain, enfants, à la porte du Bois, avenue du Bois, près de la gare, chez le loueur de bicyclettes : vous choisirez chacun votre machine, et je vous autorise, si vous avez des camarades, à en amener chacun un. Que ce camarade soit très sûr de lui, par exemple ! je ne veux aucune responsabilité, si ce n'est celle que je prends des habitués de nos promenades hebdomadaires, et cela me suffit ! Quant à toi, Gros Pierre, tâche de te distinguer ! Robert, tu le sais, a répondu de toi.





IX

BICYCLETTES ET BICYCLISTES

Une nuée de bicyclettes s'envolait de la porte du Bois au jour fixé; le temps était superbe, les routes excellentes pour nos excursionnistes; on partit radieux, et de grand matin. M. Larue et M. Lovizit menaient la bande joyeuse, dont le nombre s'était accru des amis invités. Tour à tour pédalaient côte à côte, Robert et Lestoiles, Lemont et Mallais, Duchateau et Léopold, Henriot Golandré et Gros Pierre, Georges Vital et Charlot, puis une dizaine de bambins, tous agiles et entraînés; les grelots des bicyclistes tintaient joyeusement.

On traversa le bois de Boulogne en longeant la délicieuse allée du pré Catelan, déserte au moment du

passage des garçonnets ; on passa devant la Cascade, le champ de courses, et après avoir franchi le pont de Suresnes on mit un instant pied à terre pour se préparer à monter la côte, un peu raide. Le temps de souffler, et de nouveau on était sur sa machine. Professeurs et élèves roulaient à l'unisson, chacun réservant ses forces, le trajet à parcourir étant assez long.

— Ah ! ah ! fit M. Larue, alors que la route commençait à devenir plus dure : c'est ici que nous allons déployer nos talents. Allons ! les retardataires, du courage !

Les retardataires étaient en petit nombre, et Gros Pierre n'en faisait point partie, à la grande satisfaction de Robert qui tenait, avec son grand cousin et Henriot, la tête de ligne ; comme l'avait annoncé le jeune Robichon, mon petit frère était passé, dans toute l'acception du mot, l'entraîneur de l'équipe.

Arrivés en haut de la côte, seuls Gros Pierre et Robert avaient pu rester sur leurs machines ; les autres l'avaient tenue à la main, faisant la route à pied, et force fut à nos deux bambins de s'arrêter en attendant leurs compagnons. Gros Pierre s'assit un instant sur un talus de sable, jusqu'à l'arrivée des camarades qui lui firent une ovation dont Pierrot ne fut pas peu fier. C'était là d'ailleurs une révélation, ou tout au moins une transformation, qui s'était opérée dans la nature de mon petit frère ; depuis quelque temps il perdait un peu de sa graisse, avait grandi, s'était élancé, et par suite acquis l'agilité qui jusqu'alors lui avait complètement fait défaut.

Tous nos cyclistes parvenus au sommet, ils se remirent en selle, et d'un trait, à travers des chemins plus ou moins bons et agréables, après avoir contourné le Mont-Valérien, débouchèrent sur la grand'route qui va de Paris à Saint-Germain. Cette route est carrément mauvaise, il leur fallut descendre maintes et maintes fois ; mais sans encombre ils arrivèrent à Bougival. Repos de quelques minutes, en attendant le tramway à la station.

On évitait ainsi une route devenue presque impraticable, et la montée de Saint-Germain tout à fait fatigante.

M. Lovizit et M. Larue avaient pourtant préféré ce chemin à celui qui conduit à Saint-Germain par Chatou, voulant précisément laisser reposer les enfants et leur donner la possibilité d'accomplir une partie de cette première étape en tramway, leur réservant pour l'après-midi de nombreux kilomètres à faire encore.

Au pont de Bougival, on chargea les bicyclettes sur le fourgon à bagages : une vingtaine de bicyclettes à mettre en place, cela fut un peu long ; l'employé conducteur bougonnait ferme, mais les habitants, qui s'étaient rassemblés, s'amusaient à contempler ces très jeunes garçons, tous en costumes différents et plus gais et plus en train les uns que les autres. A Saint-Germain, le débarquement des machines s'opéra dans les mêmes conditions ; chacun réenfourcha sa bicyclette, et traversant la place de la gare, la rue de la Paroisse, nos petits sportsmens prirent à gauche et se trouvèrent dans l'avenue

des Loges. Quelques tours de roues encore et M. Lovizit qui avait prié les garçons de bien vouloir le suivre



sans chercher à le devancer, s'arrêta. Il descendit de sa bicyclette, la jeunesse en fit autant.

— Nous déjeunons ici, mes enfants.

— Et chez qui ? demanda Gros Pierre.

— Chez moi, répondit mon père qui ouvrait à ce moment toute grande la grille de la maison, pour permettre aux excursionnistes de pénétrer plus facilement dans le jardin.

— Chez toi ! fit Pierrot, très étonné de retrouver son père.

— Oui, chez moi, ou plutôt chez nous.

— Et comment cela ?

— J'ai loué cette maison que nous avons déjà occupée une fois ; nous nous y installerons d'une façon définitive au mois de juin, et en attendant je vous ai conviés ce matin, pour pendre la crémaillère.

Gros Pierre regardait la maison dans tous les sens, il allait et venait dans le jardin, donnant le bras à Georges Vital, à Charlot. Nos jeunes gens, libres et heureux, se promenèrent par groupes dans les allées, déjà ombragées, de la villa des Roses.

Et maman, Berthe et moi préparions le déjeuner sur une des pelouses du jardin, déjeuner que les voyageurs affamés attendaient avec impatience. A midi, nous nous mettions à table ; les appétits étaient bien ouverts, cela se conçoit, après une matinée ainsi employée.

Tandis que les conversations s'échangent entre les enfants, je regarde maman, je regarde papa, et je lis sur leurs visages les traces d'une émotion difficilement contenue.

Moi-même, je partage cette douce émotion dont

Gros-Pierre, sans qu'il puisse s'en douter, est momentanément la cause !

La villa des Roses ! que de souvenirs elle me rappelle, et comme j'en ai reconnu et retrouvé les coins et recoins avec bonheur ! Que d'années écoulées depuis le dernier séjour que nous y fîmes ! Mon petit frère avait alors un an ! c'est ici qu'il apprit à marcher : je le vois encore, s'aventurant tout seul, un soir, à la rencontre de maman ! Je le soutenais par le petit doigt seulement ; tout à coup il prit courage et son vol en même temps ! ce furent ses premiers pas.

Il était gros et gras déjà à cette époque et, je ne puis m'empêcher de rire en y pensant, chauve, absolument chauve ; cela me semble tout drôle, alors qu'aujourd'hui Pierrot se donne tant de mal pour tracer une raie irréprochable à travers ses cheveux touffus !

— C'est ici encore, racontions-nous à Robert, que Berthe et moi, étant toutes petites filles, cultivions, avec une ardeur sans égale, les choux où devaient naître plus tard Riquette et Georgette.

— Ma sœur Georgette ? fit Robichon.

— Oui, ta sœur. Et après le repas je menai mon petit cousin dans le potager, à l'endroit même où, neuf ans auparavant, nous bêchions, râtissions nos parcs, comme disait Berthe à cette époque, dénommant de ce nom pompeux un coin du jardin que nous avait octroyé papa.

Et je me rappelais Pierrot se faufilant sournoisement et abattant, à l'aide de sa pelle, les roses et les pensées

que nous avions tant de peine à faire pousser !

Oh ! le petit bonhomme, comme il était taquin déjà !

— Et la fête des Loges, me dit Berthe, te rappelles-tu cette journée amusante ?

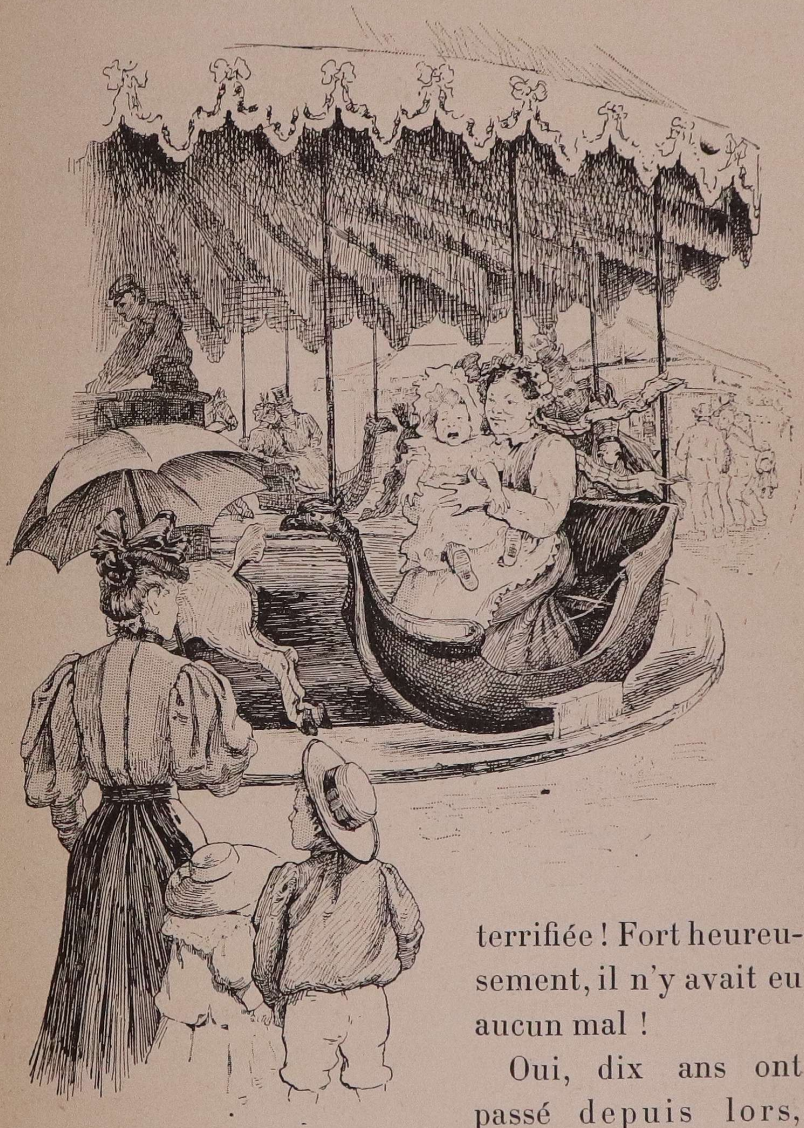
Si je m'en souvenais ! Elle était encore présente à ma mémoire, comme s'il se fût agi d'un événement datant de quelques semaines à peine. Je vois encore Léon, alors tout petit, aujourd'hui jardinier de la villa des Roses, causer avec Berthe, et lui cueillir de beaux bouquets tout en lui indiquant le nom et la nature des fleurs.

C'était le Charlot de l'époque !

Et à cette fête des Loges, que d'incidents !... Mon oncle Alphonse avait eu un mal infini à consoler notre petite cousine Lucie, qui s'était fâchée tout rouge, parce qu'elle voulait monter sur les chevaux de bois et qu'on l'avait installée dans une voiture, sur les genoux de sa nourrice. Et Madeleine, ma cousine, qui est grande et si modeste maintenant, était-elle drôle devant le jeu qui consistait à abattre une boule posée sur la tête d'un bonhomme ! Elle avait été si sûre de frapper juste au premier coup, et si désillusionnée de sa non-réussite !

Tout ceci me revenait à la mémoire, très net, très distinct ; mais plus encore, bien plus, la scène où Berthe donna du sucre à manger à un singe, et ce même singe emportant, avec le sucre, le gant de ma sœurette !

J'entends encore son cri perçant, et celui de maman



terrifiée ! Fort heureusement, il n'y avait eu aucun mal !

Oui, dix ans ont passé depuis lors, nous voici tous dans ce même jardin, nous sommes des jeunes filles, Pierrot un petit homme, et j'éprouve

une certaine satisfaction à ce retour vers le passé où j'écrivais déjà le « Journal de mon Petit Frère ».

Voilà maintenant Gros Pierre grand et fort, ayant conservé sa même physionomie douce et bienveillante, sa bonne petite nature, mais cherchant déjà à prendre son vol d'une façon toute différente, je veux dire son indépendance.

Les temps sont passés où le baby venait à sa grande sœur et lui demandait aide et protection pour s'acheminer au travers des broussailles et des avenues ! Il les parcourt bien tout seul maintenant, ces avenues, et de plus, à bicyclette, ce moyen de locomotion presque inconnu et si peu usité à l'époque dont je parle.

— Oui, disais-je à Pierrot, lui faisant part de mes réflexions, tu te promenais dans le jardin, plutôt à quatre pattes qu'à deux ; quant aux bicyclettes on en voyait rarement passer sur la route, quelquefois seulement nous apercevions des messieurs se promenant en tricycle.

— Ah ! fit Pierrot s'adressant à M. Lovizit ; de quand date le tricycle ?

M. Lovizit. — De 1879, tout au moins les tricycles pratiques.

Gros Pierre. — Et qui en fut l'inventeur ?

M. Lovizit. — Beaucoup de gens ; ou, pour m'expliquer plus clairement, avant d'arriver au tricycle on avait assisté à une évolution lente, mais remontant à une date fort éloignée.

Georges Vital. — A quand à peu près ?

M. Lovizit. — Oh ! vous allez rire, mes enfants, mais, puisque vous semblez désireux de le savoir, je vais rétablir avec vous l'origine, et l'origine non encore très précise, de ce qui devait, avec le temps, devenir le bicycle actuel. Or, il faut nous reporter à l'an 1603.

Un médecin de la Rochelle, nommé Richard, construisit une voiture à quatre roues actionnée par des pédales : ce fut l'idée première d'une machine mise en mouvement par la force seule de l'homme ; pendant plusieurs années cette machine fonctionna à Paris.

En 1703, un nommé Stephen Tarfers construisit un char à trois roues.

Au XVIIIe siècle, les progrès furent pour ainsi dire nuls ; on tâtonna, quelques essais restèrent infructueux jusqu'en 1816 à peu près, époque à laquelle le baron Drais de Savesbrun inventa une machine composée de roues égales, réunies par un corps de bois, sur lequel le cavalier se plaçait à califourchon. Il mettait la machine en mouvement en poussant le sol qu'il touchait de la pointe des pieds. On raconte qu'il était distrayant et comique au possible d'assister, au Palais-Royal, à une course de draisiennes (on disait draisienne, du nom de son inventeur) ; pour les enfants, le corps en bois avait pris la forme de chevaux, de lions, de chiens, la draisienne était devenue le jouet en vogue !

En 1855, un serrurier, Pierre Michaux, à qui une draisienne avait été confiée pour la réparer, eut l'idée

d'adapter au moyeu de la roue de devant des manivelles munies de pédales, afin que l'on pût, sans mettre pied à terre, actionner la machine ; un fils de ce Pierre Michaux parvint à la faire marcher en trouvant son équilibre, ce qu'il n'obtint qu'après de nombreux essais.

Cette fois le vélocipède était inventé ; il fut perfectionné : le bois remplacé par la fonte, la fonte par le fil de fer, puis vint l'application du caoutchouc aux jantes, les roues en caoutchouc, les pneus, etc., etc. Je ne continue pas, enfants, vous en savez certes à ce sujet beaucoup plus long que moi maintenant, et Gros Pierre tout particulièrement, à en juger par le *Paris-Vélo* que je trouve souvent sur la table de sa chambre, doit être certainement fort au courant des perfectionnements apportés journellement à une industrie qui nous ménage encore de très nombreuses surprises.

M. Lovizit achevait sa phrase tandis que les garçons mettaient la main aux derniers préparatifs du départ.

Le déjeuner terminé, la jeune troupe s'était adonnée à ses jeux favoris : parties de croquet, de tennis. Vers deux heures et demie, chacun reprit sa monture. On pédala de nouveau jusqu'à la gare, on retraversa la place, tourna dans la rue Thiers, que l'on suivit jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au large escalier qui relie Le Pecq à Saint-Germain-en-Laye, et permet ainsi, par un raccourci considérable, d'éviter la côte bien plus aride que celle venant de Port-Marly, et qu'avaient parcourue le

matin, en tramway, MM. Lovizit, Larue et leur escorte.

Parvenus devant l'escalier en question, nos excur-



sionnistes chargèrent leurs machines sur leurs épaules, et descendirent. Robert seul étant trop petit pour porter un poids aussi lourd, on héla un jeune homme

dont le métier consistait, précisément, à monter et à descendre les bicyclettes des gens ne voulant ou ne pouvant le faire eux-mêmes

— Au commandement! fit M. Lovizit.

— Une, deux, trois! y êtes-vous?

— Oui, monsieur! s'écrièrent en chœur les enfants. Mais que c'est donc lourd! ajouta Gros Pierre, Enfin, cela ira quand même. Ouf!!

— Si je t'aidais, offrit aimablement Robert, puisque je n'ai rien à faire?

— Volontiers, répondit Pierrot; et tandis qu'il épaulait la roue de derrière, Robert saisissait celle de devant.

— Merci, lui dit Gros Pierre à moitié chemin, va prêter ton appui à Henriot, maintenant; il est fort, mais pas très grand; regarde, sa bicyclette semble le gêner beaucoup! — Robert courut à Henriot.

Arrivée au bas de l'escalier, la bande entière fit quelques pas encore pour atteindre la limite de la côte; ici, il n'y avait plus qu'à se laisser aller.

Ils traversèrent le pont du Pecq, atteignirent la route de Chatou, une des plus appréciées des cyclistes, tant elle est bien entretenue et facile à parcourir.

Tout allait à souhait, chacun pensant tout bas, mais n'osant point le dire, combien il était extraordinaire (et cela d'autant plus extraordinaire que les machines n'étaient pas de première marque) qu'aucun accident ou même incident ne se fût produit, parmi un nombre aussi important de bicyclistes et de bicyclettes!

Grands et petits marchaient, il est vrai, très prudem-

ment; ils rencontraient peu d'obstacles, les routes étant, le jeudi, bien moins encombrées que le dimanche. Au rond-point, ils bifurquèrent, suivirent les spacieuses allées du Vésinet, pour ne s'arrêter qu'à la berge de Croissy, au restaurant situé près du pont, du côté opposé à Bougival.

Ces messieurs déposèrent leurs machines dans une remise réservée à cet usage ; chacun marqua la sienne d'un signe quelconque, afin de reconnaître celle dont il était, momentanément, propriétaire. Puis, traversant la cour, ils gravirent un perron, et s'installèrent sur une large terrasse dominant la Seine, où bière, sirops, rafraîchissements de tous genres leur furent offerts. Nos jeunes gourmets, dont les estomacs étaient toujours creux, consommèrent, paraît-il, tout le pain et le fromage dont pouvait disposer le patron de l'établissement. Ainsi réconfortés, ils étaient de force à s'embarquer pour la série raisonnable de kilomètres restant à effectuer avant d'atteindre la capitale.

En deux temps et trois mouvements, les enfants furent dans la remise; M. Lovizit réglait la note des consommations. Ceci fait, il rejoignit les enfants au moment où Gros Pierre, très agité, cherchait de tous côtés sa bicyclette qu'il ne pouvait trouver. Il l'avait pourtant adossée contre le mur, au milieu des autres ; de plus, elle était facile à reconnaître, Gros Pierre ayant attaché au guidon son collet de caoutchouc, dont il aurait pu avoir besoin en cas de pluie, et un bouquet de fleurs cueillies pour son amie Luce. Tous les garçons

étaient debout, tenant leurs machines, attendant le signal du départ. Gros Pierre se désolait ; il arpentait la remise de long en large, revenait dans la cour, furetait de tous côtés, mais ne découvrait rien. Que faire ? demanda-t-il à M. Larue.

— Nous allons voir cela avec M. Lovizit. Est-ce ennuyeux !

M. Lovizit, qui accourait en toute hâte, afin de ne pas laisser attendre son jeune troupeau, fut mis au courant.

— Ah ! diable, fit-il, voilà qui est contrariant ; êtes-vous sûr, Pierrot, de n'avoir pas déposé votre machine dans un endroit autre, près de la mienne, par exemple, derrière la remise, à côté de la cuisine ? La remise était si bondée, que je n'ai pu caser la mienne ; venez voir avec moi.

— Oh ! mais non, répondit Pierrot, certainement non, monsieur ; j'ai placé ma machine entre celle d'Henriot et celle de Georges Vital, il n'y a pas d'erreur.

M. Lovizit. — Alors, attendez-moi, je cours chercher ma bicyclette, et prévenir le patron.

Au bout de quelques instants, le patron et M. Lovizit revinrent, mais de bicyclette point. Celle de M. Lovizit avait disparu également.

— Allons ! bon !! s'écrièrent les enfants ; et l'on se regardait fort déconcerté. Une discussion s'éleva entre nos professeurs et l'hôtelier. A qui incombait la responsabilité de ce larcin ? L'hôtelier n'aurait-il pas à payer la somme, ou tout au moins une partie de la somme



PIERROT FAISAIT DE GRANDS GESTES. (P. 227.)

qu'il faudrait rembourser au loueur. Autant de questions qui s'agitaient, mettant nos bonshommes dans un état de surexcitation indescriptible.

— Voilà, dit Gros Pierre, un procès qu'il serait intéressant de plaider. Ah ! si j'étais donc déjà avocat !

Et mon petit frère, très convaincu de sa mission future, s'avança près du groupe que formaient M. Larue, M. Lovizit et le patron entourés de tous les autres bambins.

Gros Pierre grimpa sur un escabeau qui était à sa portée, et tout bouillant, tout plein de son sujet qui l'intéressait doublement, puisque l'une des bicyclettes disparues était à lui, il se mit à défendre son bien, à pérorer d'une façon si cocasse, que tout le monde oublia un moment la cause de cette péroraison, pour écouter Pierrot expliquant en termes très précis, sans violence aucune dans ses paroles, avec une pondération absolue, les raisons à faire valoir pour rentrer en possession des bicyclettes, tout au moins de leur montant.

Pierrot faisait de grands gestes, accablant le patron, défendant, bien entendu, M. Larue ; de presque tragique, l'événement était devenu comique ; et quand Pierrot, calmé par l'effervescence de ses paroles et la satisfaction d'avoir traduit toute sa pensée, descendit de son escabeau :

— Eh bien ! vrai, lui dit M. Lovizit, si toi, tu ne deviens pas avocat, mon petit, la vocation serait un vain mot : tu viens de soutenir ta première plaidoirie, je t'ai laissé faire, tu t'en es tiré à merveille ; c'est moi qui te

le prédis, nous te retrouverons tous au Palais, un jour.

Gros Pierre sourit et baissa les yeux, un peu honteux de sa hardiesse, mais très convaincu pourtant, et très sensible aux éloges de M. Lovizit. Pour l'instant la conclusion de Maître Pierre n'était qu'illusoire, il fallut revenir à la réalité, et s'entendre avec le patron auquel on enverrait qui de droit pour trancher la question si chaleureusement débattue tout à l'heure. Quant au retour, il s'opéra en tramway. La discussion au sujet des bicyclettes volées avait duré longtemps. M. Larue, seul, ne voulait pas se charger des garçons, et les garçons, à leur tour, désiraient ne pas abandonner mon petit frère qui aurait été fort contrarié de rentrer sans ses camarades à Paris. On traversa le pont, et à cette même station de Bougival où l'on s'était embarqué en sens inverse, le matin, on rechargea à nouveau les bicyclettes, au grand désespoir de l'employé qui se trouvait, par hasard, être le même encore. Il jura double, cette fois-ci, et ne s'aperçut pas qu'il y avait pourtant deux machines de moins.

— Voilà une promenade qui nous aura coûté cher, dit M. Larue, une fois installé dans le tramway, il nous faudra faire des économies, car, si bien remplie que soit la caisse de l'Académie, et si important déjà que soit le budget consacré aux distractions, nous nous étions attribué beaucoup d'argent aujourd'hui, mes enfants ; voici notre dépense augmentée dans des proportions considérables, et en attendant que nous obtenions satisfaction du patron du restaurant, si toutefois Maître

Pierre a jugé exactement, il nous faudra, dès notre arrivée, indemniser le loueur qui doit venir reprendre ses machines, ce soir, à l'Institution Pascal ; c'est là un malheur réparable, mes enfants, mais pensez comme nous irions vite à la ruine, si de son côté l'Institution Pétronille se laissait aller à un surcroît de dépenses pareil !

L'Institution Pétronille avait ce même après-midi du jeudi mené les fillettes, tout paisiblement, à l'Académie Laminois de la rue de la Ferme, où toutes aimaient à revoir les coins et recoins ayant abrité leurs premiers ébats de babys.

Lors de sa fondation, l'Institution Pascal n'avait eu qu'un nombre restreint de garçons à inscrire, venant directement de la maison-mère de Neuilly ; par contre, presque toutes les petites filles y avaient été élevées, et nulle joie n'était plus grande pour elles que de se retrouver au milieu des enfants occupant maintenant leurs places, et rien ne valait, pour nos fillettes, une journée passée entre Mme Larue et Claudia, toujours fidèles à leur poste.

Mme Larue avait vieilli. Le comité de direction songeait à sa retraite, et au moyen de la lui rendre aussi douce que possible. Claudia, pourtant, ne pouvait rester seule ; la tâche était lourde, non que les élèves fussent nombreux, puisqu'ils n'étaient régulièrement que dix, mais l'immeuble était vaste, il exigeait une surveillance active, à laquelle une femme seule ne pouvait suffire.

Mlle Claudia, qui était une personne très capable,

plus toute jeune, mais charmante, bonne et aussi accomplie que possible, avait eu souvent, très souvent, occasion de rencontrer, chez nous, M. Lovizit ; deux natures aussi délicates, aussi loyales, devaient se comprendre et s'aimer ; M. Lovizit demanda à Mlle Claudia sa main, et durant les vacances ils se marièrent.

Mlle Claudia avait trouvé, par cette union, l'appui rêvé et pour elle et pour l'administration de l'Académie Laminois.

M. Lovizit continuerait à exercer le professorat auquel il s'adonnait de plus en plus, et occuperait ses soirées, ses moments perdus à aider sa jeune femme dans l'accomplissement d'un devoir auquel elle s'était vouée depuis tant d'années. La cérémonie du mariage s'accomplit dans l'intimité la plus stricte, et au début de l'année scolaire M. et Mme Lovizit veillaient conjointement sur nos petits académiciens.

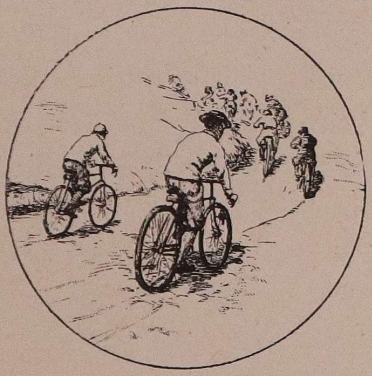
Dans nos deux institutions tout se poursuivait avec la même conscience. Or le succès des écoles était si grand, les demandes si nombreuses et les places malheureusement si rares à prendre, que le comité envisagea le moyen de donner plus entière satisfaction aux parents, qui ne se lassaient de demander, avec instance, le développement sur une plus large échelle, d'une idée aussi philanthropique que celle qu'avaient conçue, en leur temps, dame Pétronille et sieur Pascal, puis, plus tard, le docteur Terpat et son conseil de direction. Diverses personnes, des familles fortunées, offrirent une fois de plus au comité des sommes

devant augmenter le capital premier ; le docteur Terpat comprit la nécessité d'accepter ces offres généreuses et, au mois d'octobre suivant, deux maisons nouvelles étaient mises à la disposition de la jeunesse.

La fusion d'enfants appartenant aux divers rangs de la société devenait chose de plus en plus recherchée, répondant d'ailleurs à la devise de notre République : Liberté, Égalité, Fraternité. Les immeubles acquis ne le furent que provisoirement, le docteur Terpat pensant qu'il serait préférable de grouper en un seul les divers établissements successivement acquis pour les besoins de l'Académie Laminois, et il confia à un architecte éminent de ses amis, M. Herbant, la construction d'une vaste école, divisée en quatre pavillons distincts les uns des autres. Deux de ces pavillons seraient attribués aux Institutions Pascal et Pétronille, et fonctionneraient dans les conditions actuelles ; les deux autres accueilleraient les enfants ayant obtenu leur certificat d'études, mais l'instruction professionnelle, uniquement, leur serait donnée, l'expérience acquise ayant convaincu le comité de direction que la moitié à peu près des enfants inscrits étaient contraints, de par la volonté et le besoin de leurs familles, à sacrifier les études plus élevées aux nécessités de l'existence. Il fallait donc leur donner les moyens de réussite, sans avoir recours à d'autres établissements.

Le terrain destiné à la construction projetée fut livré aux mains des entrepreneurs au début de l'hiver de 1894. M. Herbant demandait deux ans pour achever

dans les meilleures conditions le futur Institut Laminois, dès à présent ainsi dénommé, en raison des cinq sections établies, y compris celle de la rue de la Ferme, et formant par leur réunion, à l'exemple de notre grand Institut, un Institut d'un genre nouveau.





X

AU DELA DES MERS

Durant les deux années exigées par M. Herbant, le docteur Terpat installa, aussi bien que possible, les nouvelles recrues. En attendant la construction définitive de l'Institut Laminois, on établit divers ateliers, garçons et filles ayant chacun leur local distinct ; mais les jardins étant devenus trop petits pour contenir tant d'enfants, on transforma les récréations en promenades quotidiennes au parc Monceau.

Les fillettes s'y rendaient de midi et demi à deux heures; les jeunes gens de midi à une heure et demie; ceux qui allaient au lycée partaient directement du parc Monceau avec M. Lovizit, attaché spécialement, depuis la rentrée, aux petits élèves de Condorcet.

Mon petit frère, que ses amis appelaient maintenant le plus souvent Maître Pierre depuis son succès oratoire de Croissy, entra en quatrième, dans la classe de M. Bertumo. Professeur et élève ne se comprirent point, fort probablement : Pierrot était, on le sait, un enfant très consciencieux, très honnête, il avait jusqu'ici donné pleine et entière satisfaction à tous ceux qui l'avaient approché ; Pierrot, de plus, était un tendre, et, gâté par cette raison même d'une nature douce qui l'avait rarement exposé aux réprimandes, il se heurta à un maître non pas méchant, mais habitué, probablement, à mener plus énergiquement que ne l'avait été Pierrot jusqu'ici, ses élèves, qui étaient d'ailleurs en grande majorité de deux et trois ans plus âgés que mon frère.

Quoi qu'il en soit, mon petit frère se découragea dès le début de l'année, et tout en tenant encore la tête de la classe, il ne répondit point à ce qu'on attendait de lui ; la Saint-Charlemagne arrivant, il y fut envoyé pourtant, ayant été à plusieurs reprises deuxième, et deux fois premier.

En narration surtout, Gros Pierre faisait de grands progrès : il écrivait presque aussi bien qu'il s'exprimait ; sa première composition de français lui valut les

félicitations très flatteuses du censeur. Cette narration, reposant sur un sujet tout d'actualité pour mon petit frère, il ne s'en tira pas trop mal. Je reproduis cette composition dans son « Journal », Maître Pierre nous disant souvent combien il avait été sensible aux éloges recueillis par ses professeurs, et cette journée restant par conséquent, pour lui, une des plus émouvantes et des plus agréables de son existence de collégien. Gros Pierre, plus tard, reverra avec plaisir ses premiers débuts littéraires.

Le canevas donné par M. Bertumo, était ainsi conçu :

Histoire d'un tambour, *débuts*, *péripéties*, *fin de son existence*.

Pierrot développa ce canevas ainsi qu'il suit :

« Je suis maintenant un pauvre tambour, vieux, décré-
» pit, rendant, quand on me frappe, un son sourd et
» bas ; mais il fut un temps où je brillais de tout l'éclat
» de ma jeunesse, autant que peut briller un tambour ;
» et parfois je me rappelle ces souvenirs ; je me console
» de mes malheurs présents par mon bonheur passé, et
» voici les idées qui hantent bien souvent mon esprit :

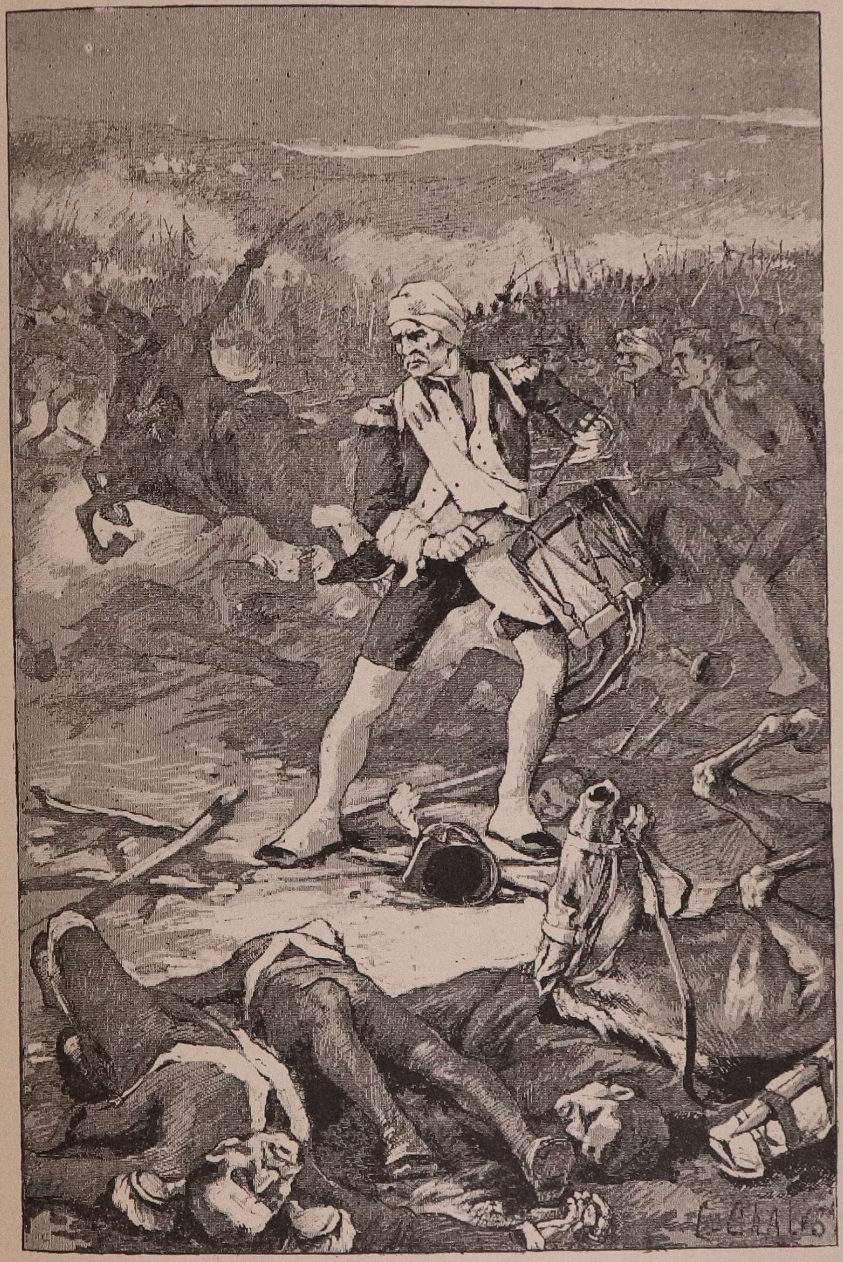
» Quand je sortis de chez le fabricant, j'étais un tam-
» bour flambant neuf, brillant, frappant l'œil ; j'eus
» pour première demeure la devanture d'un marchand
» d'instruments de musique ; j'y voyais les passants
» s'arrêter devant la boutique, m'admirer, entrer, et,
» enfin, demander à m'acheter.

» Que de fois j'ai cru qu'on allait m'enlever à ma chère

» et bien-aimée vitrine ! que de fois on me prit pour me » montrer : on me retournait, on m'examinait en tous » sens, et finalement l'acheteur sortait de la boutique » sans avoir fait d'acquisition, rebuté par le prix excessif » que voulait de moi mon maître.

» Un jour, pourtant, après de longs pourparlers, après » maints gestes et maintes paroles, on me prit, on » m'enveloppa, et je fus emporté à la caserne du 58e de » ligne, par l'ordonnance du colonel. Ah ! quel homme » c'était, ce colonel, avec ses moustaches retroussées, » son allure martiale et déterminée, et enfin, sa bou- » tonnière fleurie de la glorieuse rosette. Mais il était » plus beau encore, lorsque, en uniforme, il faisait ma- » nœuvrer son magnifique régiment. Comme j'étais » joyeux, quand, au son de mes rataplan, les hommes » marchaient à ce pas si régulier et si bien enlevé par » le troupier français ! Comme j'étais fier d'accompagner » mon régiment à l'exercice, porté par un vieux soldat » à la tête couverte de blessures ! Comme j'étais tran- » quille, le soir, lorsque placé délicatement au-dessus » de la tête de mon maître, je me retraçais les événe- » ments de la journée ! C'était moi qui accompagnais les » commandements des officiers, moi qui lançais les rou- » lements entraînants qui, pendant les terribles manœu- » vres d'été, remontent un peu les hommes abattus et » fatigués.

» Mais ce temps, si heureux et si calme, ne pouvait » durer éternellement. La guerre, la cruelle guerre de » 1870, trop célèbre dans les annales de l'égorgement



IL EN TOMBAIT, DES BRAVES..... (P. 239.)

» des nations, était arrivée. Notre brave 58e y alla aussi
» pour participer aux fatigues, aux luttes, aux batailles
» incessantes ; malheureusement, toujours des revers !
» Il en tombait, des hommes de notre régiment, des
» braves, et si leur nom est perdu dans la multitude
» des trépas, il est inscrit au grand tableau, celui des
» morts pour la Patrie ! J'y suis resté aussi, sur le champ
» de bataille ; souvent même, lorsque mon maître,
» frappé d'une balle, tombait mortellement blessé ; mais
» toujours une ombre s'élançait, dans le brouillard de
» la fumée, et me faisait de nouveau résonner.

» Enfin la guerre se termina, je n'étais malheureuse-
» ment plus ce luisant tambour des temps passés, j'étais
» troué de balles, pénible à voir, presque mort ; mais
» on me remit pourtant, tant bien que mal, en état de
» servir, et on me vendit à un lycée.

» C'est la dernière étape de ma vie si mouvementée,
» c'est aussi la plus malheureuse. Ce ne sont plus des
» marches, des charges, maintenant, dont je donne le
» signal, ce sont la rentrée et la sortie des élèves.

» Ah ! les fantasques et capricieux que ces coquins
» d'écoliers ! Si je roule la sortie des classes et l'heure
» de la récréation, ils chantent mes louanges, me flat-
» tent, me voilà passé demi-dieu ; mais si je fais enten-
» dre mon roulement bien connu annonçant la rentrée
» aux études, ah ! de quelles épithètes, de quelles gros-
» sièretés ne m'abreuvent-ils pas ! Tous les mots sont
» bons pour eux, et me voilà, de demi-dieu, passé tyran.

» Mais tout a une fin dans ce monde, les tambours

» comme les hommes ; le moment approche où l'on me » jettera aux ordures, rebuté, sans pitié ni merci, sans » se souvenir des services de toutes sortes que j'ai ren- » dus tant à l'armée qu'au lycée Condorcet. »

— Pas mal tourné du tout, dit papa à Gros Pierre, après avoir pris connaissance de son devoir. Je constate un effort très réel.

Pierrot devait, ce jour-là, éprouver double émotion. En rentrant à la maison, Gros Pierre trouva chez notre concierge une volumineuse enveloppe à son adresse. Elle portait un timbre du Canada. Pierrot grimpa nos quatre étages, jeta sa serviette sur une chaise, son paletot et son chapeau sur sa table, et intrigué au plus haut point, il décacheta vivement son courrier.

« Vancouver, 26 novembre 1895.

» Mon cher Gros Pierre,

» Te souviendras-tu seulement de moi, d'Étienne Privat, ton vieux camarade? Oh ! oui, n'est-ce pas ! tu ne m'as pas oublié, toi si bon garçon, si plein de cœur. J'aurais bien voulu écrire à M. Larue, à ton papa, mais je n'ose pas. J'ai été si ingrat à leur égard, et si coupable ! Aujourd'hui, mon cher Pierrot, je me rends compte de ma mauvaise conduite, et je ne saurais te dire à quel point je le regrette, et combien grands sont mes remords. Mais j'ai été bien malheureux depuis mon départ, et j'ai compris ce que c'était que de vivre loin de sa famille, loin de sa patrie. J'ai passé par des phases bien tristes, mon vieux camarade ; si tu veux,

je vais te les narrer : embarqué, comme tu le sais, sur un navire, comme mousse, j'ai dû, les premiers temps, subir les mauvais traitements d'un très vilain capitaine, et travailler comme un nègre : debout le premier, couché le dernier, malade, très malade, n'ayant, je te l'avoue, nullement le pied marin, j'ai expié durant les trois premiers mois, bien amèrement, mes fautes. Je pleurais et je souffrais beaucoup, tant et tant, qu'un jour, las de toutes mes souffrances, j'allai trouver le patron de mon navire.

» J'avais été embarqué, je ne sais si tu as été mis au courant, sur un bateau appartenant à un M. Frigson, qui avait entrepris avec sa famille un voyage d'un an aux Indes et en Australie. Notre navire était une goélette à hélice munie de trois mâts; la force de la machine, de 70 chevaux; la vitesse moyenne, de 8 milles à l'heure par le beau temps; la longueur totale de la coque d'environ 48 m., largeur 8 m. 50, surface du pont 61 m. Nous naviguions alternativement à la vapeur, à la voile. Ce yacht, très élégant de formes, était luxueusement emménagé : il avait de belles et confortables cabines, des salons, une belle salle à manger

» Moi, je n'avais fait qu'entrevoir tout ceci, et je vivais loin des maîtres, qui semblaient bien bons pourtant. Je ne te raconterai pas tous les détails des premiers temps, mon cher ami ; sache pourtant que partis de Southampton nous allions à Plymouth, et, après plusieurs semaines, arrivions à Bombay, dans les Indes anglaises. Pendant le trajet, j'avais eu l'occasion de ren-

contrer Mme Frigson ; elle me fit raconter mon histoire, et sachant que son capitaine n'était pas tous les jours commode, elle eut pitié de moi ; après m'avoir fait promettre de revenir dans le chemin du bien, du devoir, elle me prit, comme petit domestique, à son service particulier. A partir de ce moment j'étais sauvé, et si ce n'avait été la douleur d'être loin des miens, heureux même.

» De Bombay, nous pénétrions à Lahore, dans les terres, visitions ses tombeaux et ses temples.

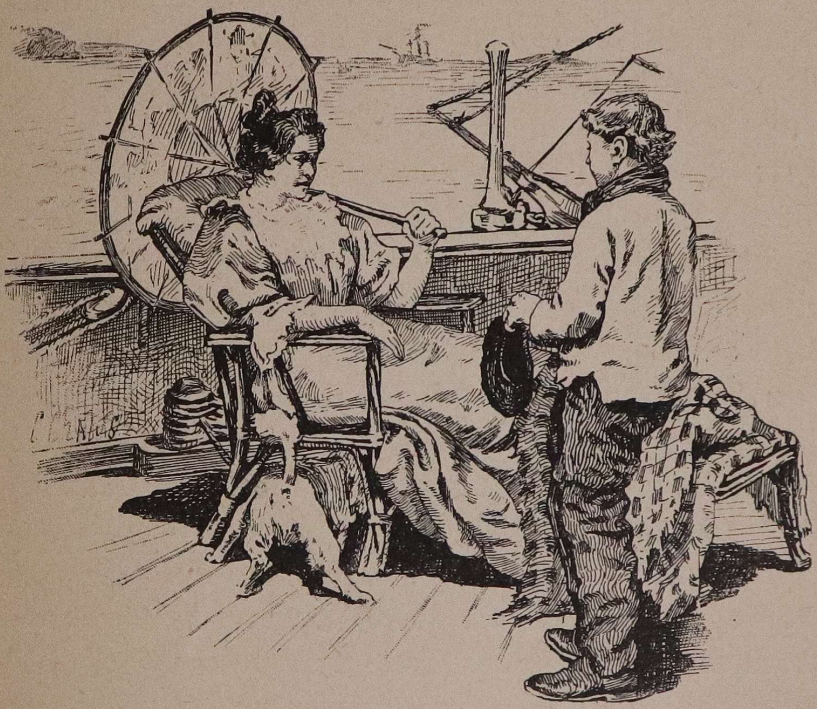
» Puis, dans une voiture traînée par des chameaux, nous sommes allés voir le palais du Sultan.

» Figure-toi qu'en traversant les rues, nous rencontrions beaucoup de poneys, dressés pour le jeu de polo : tu sais, ce jeu qui ressemble au cricket, que l'on joue non à pied, mais à cheval. En voyant tous ces gens à l'aspect sauvage, munis de leurs maillets, cela me faisait penser à tous mes amis, et à toi que j'aimais tant, mon bon Gros Pierre ; alors je me souvenais de nos promenades au Bois, et de ces mêmes parties de polo que nous allions suivre au travers du grand treillage qui séparait le joueur du spectateur. Ici, au moins, l'entrée était libre pour tous.

» Il serait trop long de te conter les péripéties de tous genres de notre parcours. J'ai pris des notes, et si un jour, comme je l'espère, nous nous retrouvons, tu auras plaisir et intérêt à lire mes tribulations, et à connaître ce pays, ses mœurs, ses curiosités.

» J'ai été aussi en Australie, et à ce moment M. Frig-

son s'étant aperçu que j'avais reçu une assez bonne instruction, que j'écrivais fort bien, me prit comme petit secrétaire ; je pus ainsi assister à toutes sortes d'événements curieux.



» Nous avons été à Melbourne, avons fait de grandes promenades dans l'intérieur des terres, puis à Sydney. C'est bien beau, Sydney ; j'y ai vu et cueilli des fleurs que je t'envoie dans cette lettre, en te priant de les remettre à Charlot pour sa collection. Voici le nom de ces fleurs, inconnues en Europe : épacris blanc, bauksias, hayas. Tandis que mes maîtres assistaient à des réceptions données en leur honneur, car M. Frigson

est un personnage très important en Angleterre, et qu'à Sydney il est chez lui, je travaillais beaucoup le soir, et j'aurais été tout à fait content sans ce maudit capitaine qui me prenait de plus en plus en grippe, en raison de la protection que m'accordaient M. et Mme Frigson.

» — Puisqu'on nous l'a donné pour le punir et l'endurcir ! disait le méchant homme.

» — Ce n'est pas le moyen de ramener les gens au bien ! répondait de sa douce voix Mme Frigson.

Et combien lui étais-je reconnaissant !

» Mais l'être malveillant s'était acharné après moi ; il cherchait par tous les moyens à me nuire, et fit si bien qu'il finit par convaincre M. Frigson. Un objet de peu de valeur ayant disparu, le capitaine fit entendre que je devais être l'auteur du larcin. M. Frigson m'appela devant lui ; il ne m'accusa pas, mais le doute qui semblait s'être emparé de lui me suffit, et je déclarai ne pas vouloir rester un moment de plus à bord du *Moon Light*, c'était le nom de notre yacht, — en français : *Clair de Lune*.

» Et tu dois comprendre le sentiment qui me guidait, mon cher Pierrot : je savais avoir été méchant, paresseux ; mais, par contre, honnête toujours, et je ne pouvais accepter que l'ombre même d'un soupçon planât dans l'esprit de mes bienfaiteurs.

» Je me sauvai donc avec quatre livres et quelques pence, que j'avais reçus et économisés. J'errai dans Sydney, de nouveau très malheureux, jurant de me

venger un jour de l'homme infâme qui m'avait fait tant de misères. J'étais bien jeune encore, pour me trouver seul et abandonné. Te vois-tu, sans ta maman, sans ton papa, dans une ville inconnue, ignorant de la langue que l'on y parle, ne sachant où t'orienter ! Mais j'avais la volonté de rentrer en France repenti et corrigé ; puis, il y a un Dieu pour les petits enfants, et ce Dieu me protégea encore une fois, mais après m'avoir puni et de la plus cruelle des punitions. C'est à Sydney que, par une lettre que j'attendais depuis longtemps, et que je m'étais fait adresser poste restante, j'appris la maladie de mon père, et peu de jours après, sa mort ! Plains-moi, mon petit Pierrot ! tous les malheurs m'accablaient à la fois ! j'étais orphelin ! Mais il me fallut vivre quand même.

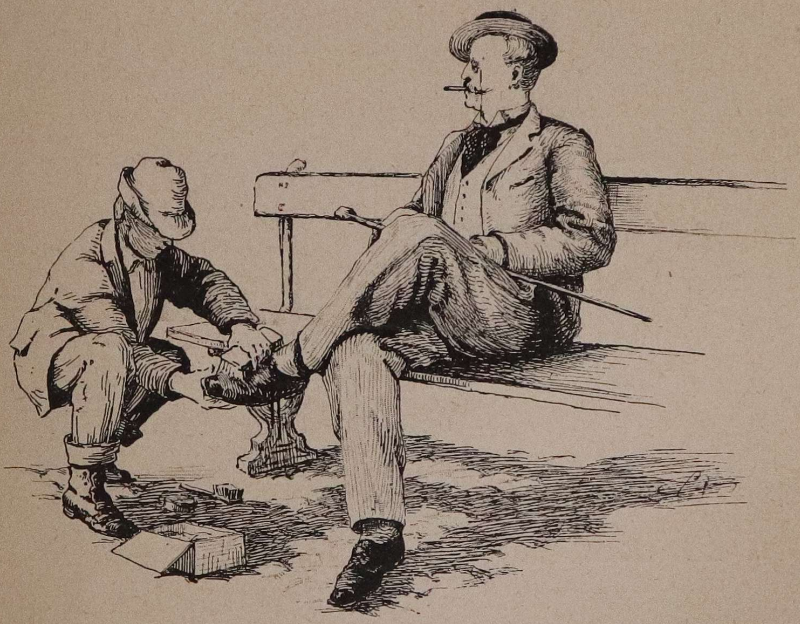
» J'entrepris tour à tour différents métiers, tous ceux qui me permettaient de gagner quelque argent : je décrottais les bottines des messieurs de l'endroit ; j'avais acheté deux brosses ; on ne connaissait pas cet usage de notre pays, et je remportai un succès de curiosité, mais surtout de quoi manger et me loger. Cela dura deux mois ainsi ; voulant absolument trouver le moyen de me rapatrier, je me promenais la plupart du temps sur le port Jackson qui est, dit-on, un des plus beaux du globe ; j'aidais au transbordement des marchandises qui venaient de tous côtés, allaient en Chine, dans les Indes, en Amérique ; je portais de gros ballots de laine, je roulais des barriques d'huile de baleine ; au bout de

ma journée j'étais mort de fatigue, et quand je regagnais tristement ma mauvaise petite chambre, dans un bouge quelconque, je m'endormais comme une masse, rêvant à la Patrie, à ceux que j'y avais laissés! Un jour, las d'attendre, j'abordai hardiment un capitaine, et lui demandai sans aucun préambule, m'exprimant moitié en anglais dont j'avais appris quelques mots, moitié en français, de bien vouloir me prendre sur son navire, lui promettant en compensation de me rendre utile de toutes les façons ; je lui dis mon désir de revoir mon pays, je lui racontai aussi mes antécédents et mes désillusions. Touché du récit que je lui faisais, il céda à ma prière.

» Le capitaine parlait fort bien notre langue : « — Tu as bien fait, petit, de ne pas te laisser accuser, et de fuir ce méchant homme ; c'est là une conduite que j'approuve ; tu as pu être un mauvais garnement, mais tu seras quand même un honnête homme ! Puis ta mine est franche et bonne, elle me plaît. Nous levons l'ancre à trois heures, tu peux venir, je t'emmène, mais pas en Europe pour l'instant ; il me faut aller en Amérique, d'abord ; j'y ai de gros intérêts personnels, et une partie de ma famille qui habite Victoria. Si cela te convient, je t'autorise à m'y suivre, et ensuite nous verrons ; si tu veux travailler et obéir, je me charge de toi.

» Inutile de te dire, mon bon Gros Pierre, quelle fut ma joie. Nous quittions Sydney sur un navire bien moins beau que le yacht de M. Frigson, puisque c'était un navire de marchandises, mais le capitaine Colbert était un excellent homme, et je sentais qu'avec lui

j'étais pour de bon, cette fois-ci, dans le droit chemin. Nous voyagions lentement; j'allai d'abord à la Nouvelle-Calédonie. Ah! mon vieil ami, si tu savais combien mon cœur battit quand je vis flotter au milieu de cet océan immense, les trois couleurs de notre drapeau!



Je visitai Nouméa, la capitale de l'île; elle est peuplée de transportés; à peu de distance, dans la presqu'île Ducos, sont amenés les déportés condamnés à subir leur peine dans une enceinte fortifiée.

» Un frisson d'horreur et de terreur me parcourut de la tête aux pieds, en traversant les différentes bourgades telles que Boutoupari, Ouraïl, Bouraïl, destinées aux pénitenciers agricoles ou autres; les habi-

tants appartiennent aux races polynésienne et malaisienne ; les uns ont la peau très foncée, chocolat (tout comme le clown du Nouveau-Cirque de Paris) ; les autres jaune foncé, beaucoup plus forts, plus vigoureux que les précédents. Les hommes se livrent à l'agriculture, construisent des pirogues, et s'adonnent à la pêche ; les femmes sont encore traitées en esclaves. Depuis 1871, la transportation des forçats et la déportation des condamnés ont développé un grand courant d'émigration. C'est Cook, un Anglais, célèbre navigateur, qui découvrit la Nouvelle-Calédonie. Ah ! comme en écrivant ce nom de Cook, me revient à l'esprit notre voyage à Lucerne ! As-tu souvenance de notre arrivée à la villa Gabi ? Comme les passants, précisément, nous prenaient pour des « Cook » !

» Loin, tout cela, bien loin, mon bon Pierrot ! ! Mais ne nous laissons pas attendrir, les beaux jours reviendront pour moi aussi, je l'espère ; j'ai foi en l'avenir, et confiance dans l'indulgence de mes amis !

» A Vancouver, où nous séjournerons quelque temps, je me mettrai alors doublement au travail, résolu à ne reparaître qu'avec la certitude de n'être plus à la charge de personne, et de réparer autant que possible les fautes commises, et je l'espère, oubliées.

» Écris-moi donc toi aussi, à Vancouver, cher Pierrot, parle-moi des camarades anciens, d'Henry Norbert, de René Flandrin, de Léopold Martin, puis des petits, de Charlot Caporal, puis encore des nouveaux, de ceux arrivés après moi à l'école. Que deviennent le docteur

Terpat, sa femme, M. Larue, Mme Desay, miss Kate, Mme Sennac et Madeleine ? J'ai hâte de savoir tout cela ; parle-moi longuement de ta famille, parle-moi encore et surtout de Luce, cette gentille Luce que tu aimais et que tu protégeais tant ! Rappelle-moi au souvenir de tous ceux que j'ai connus, dis-leur bien aussi mon repentir, et donne-moi l'espérance d'être reçu un jour, par ceux que j'aime, avec l'estime et le respect que je veux et saurai acquérir.

» Adresse ta missive : — Poste restante, Vancouver (Colombie anglaise).

Ton fidèle et dévoué ami,
Étienne Privat.

Gros Pierre fut très ému et très flatté du souvenir personnel que lui consacrait Étienne puisque, après une absence aussi longue et malgré d'autres affections laissées à Paris, il s'adressait plus particulièrement à la sienne. Aussi, pour répondre à ce témoignage de sympathie, il fit abnégation de son congé du dimanche, se retira dans sa chambre, et adressa à Étienne les lignes que je résume ici.

Comment me les suis-je procurées ? par le moyen le plus adroit et le plus plausible.

Ayant trouvé l'épître de Gros Pierre en tous points fort gentille, les détails de sa vie narrés plus exactement certes que je ne le faisais moi-même, je priai tout simplement Pierrot de me permettre d'en prendre copie ; il y avait tout à gagner et pour lui et pour moi,

pour moi surtout, qui écrivais avec plaisir ce Journal, mais qui ne demandais pas mieux que de passer la main, aussitôt que possible, non plus à mon petit, mais à mon grand frère. Puis ce grand frère nous échappait journellement davantage ; ce n'est que par ses propres récits que, la plupart du temps, je pouvais donner une suite à ces pages; ne valait-il donc pas mieux m'emparer également de ses propres impressions, et donner ainsi plus de valeur et plus de réalité à son « Journal ». Le moment où Gros Pierre ne me ferait plus ses confidences approchait à grands pas ; je me raccrochai encore davantage alors à cette existence d'enfant, et je me fis un double scrupule de recueillir les dernières épaves d'une époque qui allait s'éteindre, pour faire place à une ère nouvelle que moi, grande sœur, je ne pourrais narrer, que Pierrot, devenu jeune homme, voudrait moins encore confesser.

L'épître première de Pierrot à Étienne fut courte ; le bateau à destination de Vancouver partant le surlendemain, il ne fallait pas perdre un instant pour atteindre le courrier. Mon jeune frère tenait à répondre le plus promptement possible à son ami si cruellement puni, sachant combien cette réponse devait être impatiemment attendue tout là-bas, au delà des mers. Pierrot dit à Étienne combien avait été vive son émotion à la lecture de ses mésaventures ; combien il était heureux de le savoir maintenant à l'abri de la misère et des souffrances ; il lui souhaitait bon courage et prompt retour, l'assurant de l'accueil cordial et fra-

ternel qu'il trouverait parmi ses anciens camarades, de celui de ses professeurs, de mon père, bref de tous ceux qui l'avaient connu et qui ne demandaient qu'à le revoir et à lui pardonner.

Pierrot donnait des nouvelles de chacun, résumant brièvement les principaux événements survenus depuis le départ d'Étienne; il appuyait principalement sur l'odyssée de Georges Vital, la transformation prochaine des Institutions Pascal et Laminois. « Je t'écrirai souvent, mon vieil Étienne, ajoutait Pierrot en terminant; cela te donnera plus de courage encore, et t'aidera à trouver moins longues les quelques années que tu désires passer loin de nous, dans un but que tout le monde comprend et respecte. »

A sa lettre, Pierrot avait joint un mot de recommandation très chaleureux que M. Berger, un de nos amis, lui avait donné pour remettre à l'enfant exilé. M. Berger avait été, personnellement, à Vancouver; il en connaissait l'extension, les ressources; il y avait conservé des amis influents, qui feraient certes tous leurs efforts pour aider Étienne à se tirer d'affaire.

Étienne répondit aussi vite que le permettaient les distances; il fallait près de trois semaines pour se rendre de Paris à Vancouver.

Le jeune homme remerciait amis et protecteurs, narrait son voyage de la Nouvelle-Calédonie à Vancouver, après un retour à Sydney pour frêter des marchandises, et de nombreuses escales dans différentes îles du Grand Océan. Étienne donnait, sur Vancouver,

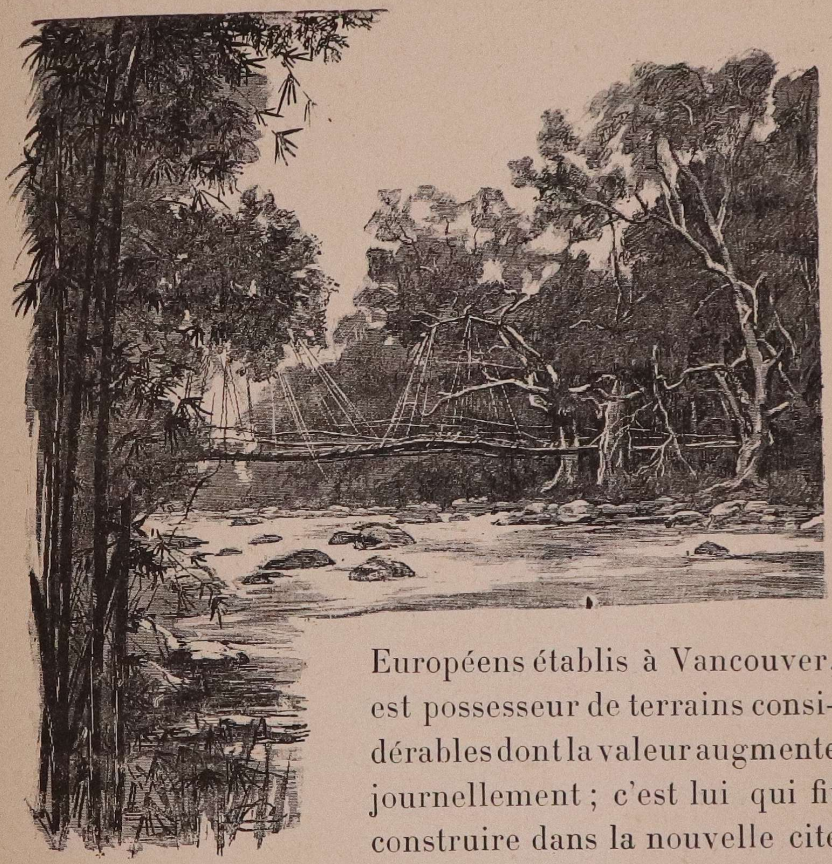
des détails d'un intérêt puissant ; il disait son développement prodigieux depuis 1885, racontait qu'à cette époque l'île était couverte de forêts vierges touffues.

Quelques personnes venant pour chasser de Victoria, capitale de la Colombie, achetèrent, pour rien, les terrains environnant cette baie. En 1886, six cents habitants s'y étaient établis, avaient construit quelques misérables huttes, au milieu de la forêt à peine défrichée. — En 1888, la population s'élevait à 6.000 âmes, en 1890 à 15.000 ; et depuis, on parvient difficilement à loger les émigrants qui, venus de tous côtés, envahissent littéralement ce pays enchanteur destiné à devenir un des plus grands centres du nouveau monde.

Les lacs et rivières abondent en saumons et en truites, que l'on transporte dans des pêcheries pour les tasser dans des boîtes, en faire des conserves, que l'on retrouve dans toutes les épiceries européennes. Le trafic du bois de construction est colossal ; les mines de charbon de terre sont nombreuses et renommées ; leur production est une des sources principales de la richesse du pays.

« Merci, merci, surtout à M. Berger, écrivait Étienne ; je ne saurai jamais assez lui dire ma reconnaissance ; grâce à lui, me voici en train de devenir riche ! et voici comment ! Dès le reçu de ta lettre, je la montrai au capitaine Colbert, qui m'accompagna chez les diverses personnes auprès desquelles j'étais accrédité. Mon capitaine, que je t'ai dit être un homme éminemment intelligent, sérieux, et très au courant des affaires du pays, fit ainsi connaissance d'un de ces messieurs, gros

bonnet de l'endroit, et entra avec lui dans des pourparlers de combinaisons d'affaires de tous genres. Ce monsieur, vivant ici depuis 1884, c'est-à-dire un des premiers



Européens établis à Vancouver, est possesseur de terrains considérables dont la valeur augmente journellement ; c'est lui qui fit construire dans la nouvelle cité la première maison en pierre. Philanthrope par excellence, il fait édifier, pour son propre compte, des écoles, des hôpitaux, des maisons d'ouvriers, des ateliers même, dont il a doté la ville.

» Une grande partie de Vancouver lui appartient. Pour surveiller convenablement une entreprise pareille, il lui

fallait un homme très au courant des mœurs, usages, produits de la contrée ; il cherchait depuis longtemps cet homme de confiance auquel il désirait laisser la direction de ses affaires, lui-même voulant retourner en Europe, d'où il était parti depuis près de vingt ans.

» Et, de conversations en conversations, d'offres en offres, le capitaine Colbert se décida à donner sa démission, et accepta la gestion dont je viens de parler.

» — Tu vois, jeune homme, me dit-il après avoir signé avec M. Polianoff (c'est le nom de mon nouveau patron), un contrat de dix années, combien est juste le proverbe : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi » ; c'est grâce à toi que j'ai trouvé cette superbe position.

» Et moi de lui répondre : — Oui, monsieur, mais il y en a un autre que je puis, à mon tour, vous attribuer : « Un bienfait n'est jamais perdu ».

» Et me voici capitaliste, mon cher Gros Pierre. Mais quelle douleur et quels remords de ne point voir mes pauvres parents jouir de ma résurrection morale!!! Quel chagrin que cet argent ne puisse servir à leur donner les douceurs de la vie, dont ils ont été privés !

» Songe un peu, je vais toucher 40 livres par mois, c'est-à-dire 1.000 francs, une fortune pour un bonhomme de dix-huit ans ! Ce chiffre va te sembler formidable, mais l'argent est bien plus facile à gagner ici qu'en Europe ; le trafic commercial est vaste, les

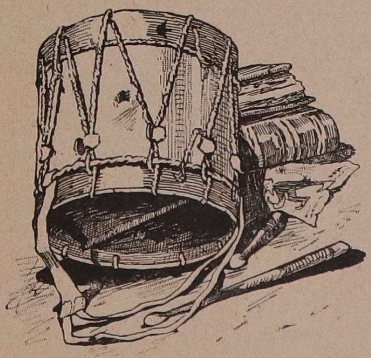
bénéfices en rapport ; mais, par contre, les dépenses sont lourdes. Pour moi, elles seront moindres, et je vais économiser beaucoup, puisque je loge et je suis nourri chez mon ex-capitaine.

» Encore une fois, merci à M. Berger; je lui écris par ce même courrier, et j'ai bien peur de ne savoir lui exprimer assez bien tout ce que je ressens de gratitude à son égard ! Quand reviendrai-je en France ? Je l'ignore, cher ami ; je suis avec vous tous en pensée et du plus profond de mon cœur. Souvenirs à ta famille, aux camarades, à ceux qui veulent bien s'intéresser à moi.

» Ton vieil ami,

» Étienne Privat.

» *P.S.* — Si j'ai espacé davantage mes lettres, excuse-moi ; mais je tenais à pouvoir vous annoncer le résultat des négociations entamées avec M. Polianoff, et définitivement conclues depuis quelques jours seulement. »





XI

LA FERME CAPORAL

« Paris, 8 août 1895.

» J'étais surpris en effet, mon cher Étienne, de n'obtenir que si tardivement une réponse à ma lettre ; je comprends aujourd'hui les motifs qui t'ont fait agir, et je t'adresse mes félicitations sincères pour ta réussite qui dépasse, je te l'avoue, tout ce que nous pouvions espérer. A quelque chose malheur est bon, mon vieux ; ceci dit pour compléter la série de proverbes que tu mentionnes dans ta missive.

» M. Berger est enchanté, comme bien tu le penses,

d'avoir pu contribuer à ton bonheur ; mais il s'étonne moins que nous, de la solution rapide que tu nous apprends, connaissant la prospérité des régions que tu habites. Puis, en te recommandant à M. Polianoff, il savait que tu frapperais à la porte d'un homme de bien. M. Polianoff, ce que tu dois avoir appris maintenant, avait quitté la Russie, son pays natal, à peu près dans les mêmes conditions que toi, le tien : un brin mauvais sujet, il avait été embarqué par son père et envoyé, à l'âge de quinze ans, à un cousin à lui, habitant San-Francisco. Le jeune Alexandre Polianoff devint raisonnable, s'instruisit par lui-même, amassant une petite fortune, conquise par son travail dans les mines d'or de la Californie. Très économe et très intelligent, présageant l'avenir de Vancouver, il y fit de nombreux voyages, et s'y installa définitivement, comme tu me l'écris, en 1884.

» M. Polianoff, nous dit M. Berger, ne parle jamais de ses débuts ; moi, je te les conte pour fortifier encore davantage, si cela était nécessaire, ta confiance et ta persévérance. Et pendant que tu deviens un Monsieur, cher Étienne, je ne suis encore qu'un bien petit garçon, peu intéressant pour le moment, mais fort désireux de marcher sur les brisées de tes contemporains, dont je vais t'entretenir aujourd'hui.

» Jules Sannois est passé caissier principal ; Henry Norbert est interne à l'hôpital Beaujon ; René Flandrin, dont les parents étaient riches, tu t'en souviens, a bûché ferme, après avoir remporté son premier prix au Conser-

valoire. Cet hiver, aux concerts Lamoureux, on exécuta une cavatine et un prélude de sa composition qui eurent un prodigieux succès. René avait envoyé au Dr Terpat un grand nombre de billets à distribuer et à tirer au sort entre les élèves, anciens ou nouveaux, de l'Institution Pascal et ses petites amies de l'Institution Pétronille ; j'avais été favorisé par la chance, et j'allai applaudir René, en compagnie de Jules, Léopold, mes cousines Marthe, Madeleine et Riquette, mon oncle Louis. René était radieux ! Radieux plus encore lorsque, en le félicitant, mon oncle Louis lui dit :

— Crois-tu que nous avons fait du chemin, mon cher René, depuis notre séjour à Lucerne, le bal de la villa Gabi et notre orchestre improvisé sur la pelouse ! Bravo ! bravo !

» Et te souviens-tu, ami, de René jouant sur son violon une polka accompagnée par mon oncle sur le piano? C'était au mois d'août, nous inaugurions la villa Gabi. Depuis lors je n'y suis pas retourné. Tous les étés, comme cela avait été prévu, les enfants des Institutions Pascal et Pétronille vont y faire un long séjour. Au début, les garçons seuls devaient l'habiter. Les filles, maintenant, s'y installent : on alterne tous les ans. En ce moment Mlle Rosalie, Mme Caporal y sont avec plusieurs demoiselles, et ma pauvre Luce est partie aussi. J'en éprouve le plus gros chagrin, car Luce est toujours restée ma meilleure petite amie, mais je la vois si rarement, maintenant ! Luce a quitté l'Ins-

titution Pétronille, et, sur son désir, est entrée depuis quelques mois chez Mme Martin, après avoir passé son certificat d'études ; comme Charlot, Luce n'avait pas grand goût pour les études, fussent-elles scientifiques ou littéraires, et le Dr Terpat pensa mieux assurer son avenir en l'initiant de bonne heure aux affaires. Donc Luce suit simplement les cours de « la petite ménagère », et remporte chaque année le premier prix, alors qu'elle lutte avec de tout à fait grandes jeunes filles. Nulle mieux que Luce ne sait coudre, tailler, faire la cuisine, laver, repasser ; si tu la voyais à l'œuvre, tu ne reconnaîtrais plus ce baby tout mignon que nous amena Mme Desay à l'Académie Laminois. De plus, Luce est une très belle fille ; elle a, je suis honteux de l'avouer, une tête de plus que moi, et c'est elle aujourd'hui qui me protège, quand nous nous rencontrons. C'est drôle, tout de même, comme un garçon de douze ans est gauche à côté d'une fillette qui a onze ans tout juste ! Luce a l'air, je te l'assure, d'une petite dame. mais sa précocité est charmante. Mme Martin nous dit que Lucette lui rend de très réels services, lui est même devenue indispensable. Luce fait l'article mieux que personne, elle étiquette les marchandises, les reçoit, les met en place, bref remplace absolument Léopold qui termine à l'Ecole des Hautes-Etudes commerciales, ses études si bien commencées. Léopold fera un an de service militaire, et plus tard, ce qui m'ennuie beaucoup, car, tu le sais, je voulais que Luce devînt ma femme, Léopold, j'en suis certain, épousera Luce.

J'entends dire cela de tous côtés, et ma foi, je me rends à l'évidence, ayant passé l'âge où j'étais en droit de l'espérer ; et la pauvre Luce serait certes une bien vieille fille s'il lui fallait attendre, pour vivre du gain de son mari, les premiers honoraires que touchera Maître Pierre ; car, ceci dit entre parenthèses, j'ai toujours ma marotte : je veux être, et je serai avocat. D'ici là je trouverai une autre femme, je pense. En tout cas, Kate, ma bonne Kate, me l'affirme ; et souvent, quand nous parlons de Luce, de mes espérances d'enfant, Kate, de son accent peu modifié, me dit :



— Et si vous trouvez pas oune femme, petit Piter, (elle m'appelle encore de ce nom anglican qu'elle m'octroyait quand j'étais baby), moi soignerai vous, car moi quitterai jamais vous !

» — Et quand je partirai au régiment ?

» — Alors moa ferai moa oune cannetinière !

» Brave Kate ! Elle reste toujours la même, et si je te narre ses exploits, c'est que tu l'aimais bien, je le sais, et qu'elle aussi t'aimait beaucoup.

» Donc, Luce m'a abandonné, et Charlot me quittera à son tour dans deux mois. Il retourne au Havre, dans la ferme même où il avait été élevé, où nous l'avions connu. Cette ferme, qui avait été complètement incendiée, est maintenant plus florissante que jamais. M. Sennac, dans un but que nous avions deviné tous, s'en est rendu acquéreur ; il y fait des travaux importants, et au mois d'octobre Mme Caporal en prendra la gestion. Charlot sera à même de donner un libre essor à ses goûts si prononcés pour l'agriculture. M. Sennac mettra cette ferme à la disposition des enfants de l'Académie Laminois, du futur Institut, à ceux dont la santé exigera un séjour au bord de la mer. Nous partons demain, avec la famille Sennac, pour jeter un coup d'œil sur les derniers aménagements de la ferme Caporal. Par délicatesse de sentiment, M. Sennac a tenu à conserver à la propriété sa dénomination première. Nous emmenons Georges Vital, qui semble devoir renoncer, ainsi qu'il le désirait à un moment, à faire fortune de bonne heure. Luce, sa jeune sœur, est d'ailleurs à l'abri du besoin, et M. et Mme Hugot ne demandent qu'à aider Georges dans l'accomplissement d'une carrière qui leur semble fort honorable, et de plus, fort plausible : Georges, fils de pêcheurs, comme je te l'ai écrit dans ma première lettre, a hérité de son père d'un amour immense de la mer ; mais cet amour semble être le seul point de ressemblance entre mon camarade et le malheureux Joseph Vital. Georges est un excellent garçon, et promet de devenir un parfait honnête homme.

» Dans quelques mois, M. Hugot le conduira à Brest, à bord du *Borda* ; après un examen qu'il passera brillamment, je n'en doute point, il restera deux ans à l'Ecole navale, et en sortira aspirant de 2e classe. Sa voie sera toute tracée alors.

» En attendant cette nouvelle séparation, nous essayons de la rendre aussi peu cruelle que possible ; mais que de voies différentes, que de carrières opposées embrassent nos camarades, mon cher Étienne ! et si jeunes encore que vous soyez, si petit que je suis, que d'événements, que de choses avons-nous vues dans l'espace de quelques années seulement !

» — C'est la vie, me dit papa, c'est la vie des hommes ! C'est surtout, ajoute souvent le Dr Terpat, le résultat de l'éducation que vous avez reçue, enfants, le résultat du but poursuivi par l'Institution Laminois, celui de vous montrer, de bonne heure, les différentes luttes de l'existence, dont certains enfants gâtés et privilégiés ne se doutent pas, et qui souvent les connaissent trop tard pour en tirer un parti utile. Vous serez tous des hommes capables de vous orienter, et nos fillettes des femmes dignes de leur mission, si douce et si importante à la fois !

» Et notre excellent docteur a raison, mon cher ami, la conception de cette Institution Laminois a été un bienfait ; la solidarité qui y règne entre tous ses membres, vieux ou jeunes, grands ou petits, pauvres ou riches, bref entre tous ceux qui y touchent de près ou de loin, dans un but comme dans un autre, est un

exemple, exemple qui sera suivi je l'espère, et donnera dans l'avenir des résultats conformes aux institutions diverses de notre France républicaine. Mais, mon pauvre Étienne, pardon ! Pardon, de me laisser aller à une dissertation aussi philosophique ! Que veux-tu ? c'est plus fort que moi ! — Ta marotte, Maître Pierre, dirait M. Lovizit, s'il me lisait !

» Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à mes, à nos amis, car ils sont restés les tiens.

» Demain soir, nous serons donc au Havre, et je me réjouis fort des vacances que nous avons en perspective. Une grande partie de ma famille, mes cousines Madeleine et Lucie, Marthe, Riquette et leur petit frère Édouard, sont installés, avec leurs parents, à l'hôtel Frascati ; mon oncle Louis, ma tante Gabi, Georgette et Robert iront à Trouville, ce qui nous permettra de voisiner, la traversée étant insignifiante, tu le sais.

» Notre séjour sera délicieux. Georges, Charlot et moi allons faire les cent coups ! On est si bien, si heureux, si indépendant surtout, en voyage ; et mon oncle Alphonse nous promet promenades et excursions variées à l'infini. La joie de mes sœurs n'est pas moindre que la mienne ; pense un peu : elles retrouvent leur grande amie, Madeleine Sennac, et de plus, Mme Desay, avec un de ses neveux, M. Edmond Desay, à qui M. et Mme Sennac offrent, comme à nous, l'hospitalité. J'aurais aimé, mon cher ami, causer encore plus longuement avec toi aujourd'hui ; mais la maison est en l'air, on plie bagage pour le départ ; le va-et-vient est tel que je pré-

fère poser ma plume, et revenir à toi un de ces jours, quand tout sera plus calme autour de moi.

» Le prochain courrier m'apportera sans doute de tes nouvelles, et j'aime à croire qu'elles seront aussi satisfaisantes que les dernières. Au revoir, cher Étienne; souvenirs cordiaux et affectueux de tous.

» Ton petit ami,

» Gros Pierre, toujours pour les camarades, quoique mon embonpoint actuel ne m'autorise plus à conserver le sobriquet dont on m'avait à si juste titre baptisé autrefois. »

« Paris, décembre 1895.

» C'est à peine, mon cher Etienne, si j'ose lever les yeux vers toi ! Ce n'est là qu'une hypothèse, fort heureusement, car, devant la réalité, je n'en aurais certes pas le courage ! Moi qui devais t'écrire souvent, j'ai laissé passer quatre mois dans le silence le plus impardonnable. Est-ce parce que je te savais heureux? Je le crois, et je veux surtout le croire ; c'est là ma seule et unique excuse. Durant ce laps de temps, j'ai reçu deux longues épîtres de toi ; elles ont été pour ma famille, comme pour nos amis, un régal du cœur et de l'esprit. Ta vie est si pleine d'intérêt, et tu nous la racontes en termes si touchants !

» M. Polianoff se dispose donc à rentrer en Europe, me dis-tu ? Que nous serons ravis de faire sa connaissance ! M. Berger, qui est avisé également de ses projets de retour, se mettra à sa disposition entière pour l'initier aux progrès de tous genres réalisés en Europe,

et que ton patron et bienfaiteur voudrait implanter dans sa ville magique. Je dis magique, car son évolution soudaine et progressive tient absolument de la magie. L'été prochain, M. Polianoff nous apportera de tes nouvelles, me dis-tu. Je voudrais, si cela était possible, et tant je suis impatient, faire comme la Belle au Bois dormant, m'endormir et ne me réveiller que pour entendre parler de toi. Mais il ne s'agit pas de dormir pour l'instant ; bien au contraire, il faut piocher et piocher ferme, mon cher Étienne !

» Me voici en troisième, élève de M. Lecomte, un professeur avec lequel il ne faut pas plaisanter ; M. Lecomte est un ami de mon père, un camarade de classes, comme était M. Lovizit. Il m'a connu tout baby.

» Ma plus grande ambition était de travailler sous sa direction ; il va me falloir redoubler d'efforts, et j'ai un vigoureux coup de collier à donner, ayant perdu ou à peu près, je te l'avoue en toute franchise, mon année scolaire dernière.

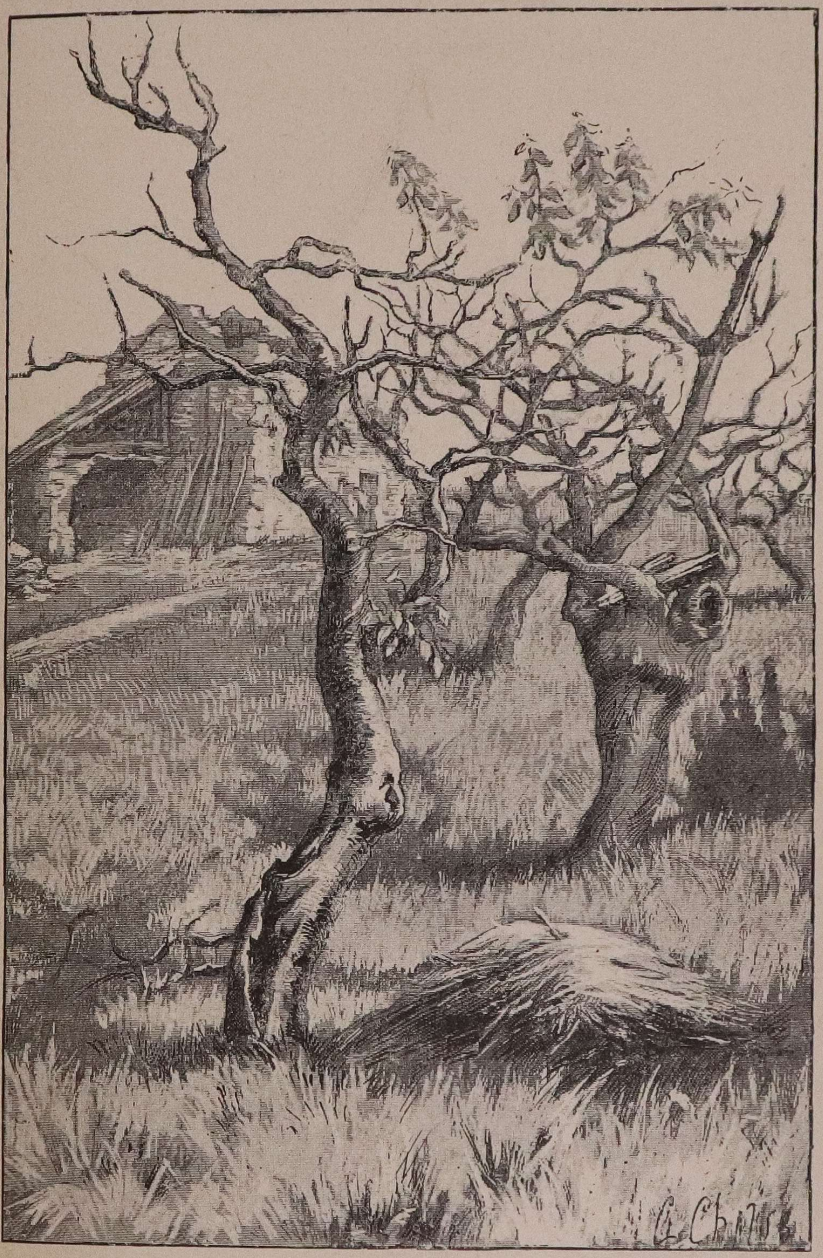
» Jusqu'ici ce n'est pas brillant encore, les lacunes à combler sont grandes et..... le temps perdu ne se rattrape — non pas jamais, car je trouve ce proverbe très faux — mais difficilement ; pourtant mes progrès sont réels, parents et professeurs sont contents de moi, et je suis convaincu de terminer ma troisième dans d'excellentes conditions.

» M. Lecomte est un homme de premier ordre, sa classe des plus intéressantes ; bref, je ne sais s'il me comprend, mais moi je le comprends fort bien, et c'est

là le point capital. Dans un mois, j'irai goûter à nouveau le nectar de la Saint-Charlemagne; c'est te dire que, sans être premier toutes les fois, j'ai acquis le droit d'occuper quand même ma place à la table du patron des écoliers.

» Inutile d'ajouter qu'en narration je reste fidèle à mes traditions, je pense obtenir le premier prix.

» Mais avant de te parler du présent, il me faut, mon cher Étienne, reprendre un arriéré, et combler à ton égard aussi, une lacune de quatre longs mois! Ma dernière lettre t'annonçait notre voyage au Havre; le fait de ne pas t'avoir écrit, résumera mieux que je ne saurais te l'exprimer, la rapidité vertigineuse avec laquelle s'écoulèrent huit grandes semaines remplies d'incidents plus joyeux et plus émouvants les uns que les autres. Sitôt arrivés à destination, nous trouvions à la ferme Caporal le gîte le plus exquis que l'on puisse rêver, et en ce gîte seul, de quoi s'occuper des journées entières. De l'ancienne ferme, il ne restait que les pommiers sous l'ombrage desquels nous nous étions assis il y a dix ans. A cette époque, me dit maman, je ne laissais nullement prévoir mes talents oratoires, je m'exprimais, paraît-il, en un charabia extraordinaire. Par contre, Charlot, que je devais retrouver plus tard, donnait déjà tous les signes de sa future vocation. Il n'avait que deux ans alors, tout comme moi, et mes sœurs ne se lassent de me raconter avec quelle gentillesse il nous fit les honneurs de son logis, avec quel fanatique instinct il promenait Berthe



DE L'ANCIENNE FERME IL NE RESTAIT QUE LES POMMIERS. (P. 266.)

à travers les cours, basses-cours, allées et contre-allées, cueillant des fleurs, chassant un insecte qu'il voyait se poser sur une feuille et qui aurait pu nuire à l'épanouissement de l'arbuste. Je n'ai pas besoin d'insister, cher ami, sur le serrement de cœur qui étreignit cette pauvre Mme Caporal, quand elle franchit le seuil de cette ferme où elle avait vécu si heureuse, où depuis elle avait tant souffert. M. Sennac appréhendait fort cette épreuve inévitable qu'elle oublierait promptement ensuite, pensait-il, par la compensation qui lui était offerte de finir ses jours, des jours heureux, tout du moins le faisait présager, dans ce coin de Normandie que Charlot retrouvait avec une joie débordante.

» Mme Caporal et son fils furent logés, à leur arrivée dans la ferme, dans un chalet tout spécialement construit, aménagé à leur intention, et situé loin de la mer, à l'abri du froid et des bourrasques de l'hiver. La maisonnette, peinte en blanc, ornée de traverses marron, se composait de six pièces spacieuses : dans le salon un portrait de M. Caporal, en costume du dimanche, c'est-à-dire en longue redingote noire, était suspendu. Mme Caporal et Charlot ne purent retenir leurs larmes devant ce souvenir du défunt, et ne trouvèrent point de paroles pour exprimer la surprise douce et émouvante que leur causait ce retour vers un passé dont le bonheur actuel saurait atténuer les amertumes et les affreuses tortures. Quant à nous, M. et Mme Sennac nous casèrent dans les nombreuses chambres de l'habitation, groupant famille par famille, logeant

Georges Vital auprès de moi, et Madeleine Sennac dans une délicieuse chambrette en cretonne à fleurs roses, près de celle à fleurs bleues occupée par mes sœurs.

» Nous occupions le deuxième étage avec nos parents; Mme Desay et son neveu Edmond le premier. Dès le matin, rendez-vous général au jardin. Déjeuner avec tous les produits de la ferme. La crème y était meilleure, je te l'assure, que celle que nous savourions ensemble, à Lucerne, à la villa Gabi, et dont mon petit cousin Édouard se barbouillait la figure, pendant que Jules Sannois se pourléchait les lèvres.

» Chaque jour, ainsi qu'il nous l'avait promis, mon oncle Alphonse, élu à l'unanimité organisateur des fêtes et réjouissances, improvisait une partie nouvelle; c'étaient des courses à pied ou à bicyclette, de longues promenades en mer, des déjeuners sur l'herbe, des excursions plus lointaines, à Étretat, Honfleur, Trouville! Trouville nous vit à plusieurs reprises. Grands et petits y faisaient de temps à autre un séjour passager. Margot, ma grande sœur, retrouvait avec plaisir la maison qu'avait louée, cette année, mon oncle Louis, et dans laquelle cette bonne Marguerite avait si consciencieusement relaté et terminé la première partie de mon Journal. Moi, je ne me rappelais plus du tout cette période de ma vie, comme tu le penses, mon cher camarade, et pourtant un souvenir m'est resté, comme celui d'une chose que l'on semble avoir rêvée. Nous avions en ce temps, un chien, un caniche, Quick, mort il y a de nombreuses années. La pauvre bête s'était

perdue dans la foule qu'amènent toujours les courses de Trouville, ou du moins, on l'avait volée. Mon désespoir, me racontent mes sœurs, avait été profond, et il avait dû l'être, car j'ai conservé assez nette l'impression que fit sur moi une dépêche que reçut mon père, lui annonçant que Quick était retrouvé, et cela à Paris ! La fidèle bête avait regagné seule, on ne sait comme, notre home de la rue Flameng. Tout ceci est obscur dans ma mémoire, aussi obscur que la fin prématurée de notre caniche, qui causa un tel chagrin à mon père, que de longtemps il ne voulut plus avoir de chien, et ne céda qu'aux prières de Berthe, il y a deux ans, un jour que nous étions à Fontainebleau en promenade. Un pauvre vieux cocher de fiacre, qui nous conduisait à Barbizon, avait à côté de lui sur son siège un toutou blanc tacheté de jaune. Berthe, qui ne manquait jamais une occasion de caresser une bête, s'empara du chien, et posa à notre automédon un tas de questions au sujet de Moka, — Moka, c'était le nom de l'animal. « Il est à vous si vous le voulez, dit le cocher ; j'ai besoin d'argent, et pour vingt francs, qui me seront bien utiles, je vous le donne ; inutile de vous dire que la bête n'est point de race, mais l'habit ne fait pas le moine, vous savez cela, mademoiselle, et Moka est, je vous l'assure, bien intelligent et bien doux. » Mon père remit les vingt francs, et Berthe, ravie, revint à la maison tenant entre ses bras Moka qui n'avait rien de séduisant. Si je me suis appesanti sur cette aventure, mon cher Étienne, c'est que j'éprouvais

un certain remords de ne pas t'avoir déjà présenté Moka, ce dont ma sœur Berthe me garde un brin de rancune ; voici l'oubli réparé, passons à un autre sujet, et qui t'intéressera tout autant que l'acquisition, par Berthe, de Moka. Or, il s'agit encore d'une acquisition, mais d'une tout à fait différente, que fit Madeleine Sennac, durant notre séjour au Havre. Je t'avais parlé, dans ma dernière lettre, et au début de celle-ci, du neveu de Mme Desay, M. Edmond. M. Edmond est gentil, bon, intelligent au possible, tout le monde vante ses innombrables qualités ; mais, pour moi, il en a une qui prime toutes les autres, il est avocat ! Songe un peu si nous sommes devenus une paire d'amis, et si j'écoute de toutes mes oreilles ses péroraisons, auxquelles je riposte assez drôlement, me dit-il, et cela, je n'en doute point, pour encourager mes aspirations professionnelles.



» Ainsi donc M. Edmond a trouvé Madeleine très à son goût, ce qui ne me surprend nullement, chacun, d'ailleurs, la reconnaissant, à juste titre, charmante. Vers la

fin de septembre, M. Edmond fit à M. Sennac sa demande en règle, et le 29 janvier prochain nous allons tous à la noce. Tu le vois, Madeleine a acquis... un époux.

» Au Havre, à la Ferme, nous avions célébré les fiançailles par un déjeuner champêtre des plus amusants, auquel avaient pris part les amis et parents accourus de toutes les stations environnantes. Mes camarades Henriot, Lestoile, Duchâteau, Golandré, les uns venant de Cabourg, les autres d'Étretat, furent de ce nombre.

» On avait servi le repas dans le jardin, par petites tables : à la mienne, Georgette, Riquette, Madeleine, Lucie avaient pris place, entre Charlot, Duchâteau Golandré, Lestoiles, Henriot, Robert et moi : dix en tout. Marthe, qui devenait déjà une jeune fille, s'était assise à la table de la fiancée, avec mes sœurs, M. Edmond, Henry Norbert, René Flandrin, Léopold Martin et Jules Sannois, conviés par M. Sennac à l'occasion de l'heureux événement en l'honneur duquel le champagne coulait à flots, et un champagne supérieur, je te l'assure, à celui de la Saint-Charlemagne. Beaucoup de personnes préférèrent pourtant à cette boisson si recherchée, et que pour mon compte je ne goûte nullement, quelques bons verres de cidre, crû de l'endroit, dont nous autres Parisiens nous régalâmes... je ne te dis que cela! Aux cris de : « Vive le cidre de Normandie! », nous trinquâmes à la santé, à la sérénité absolue des jeunes fiancés, et nous trinquâmes si bien que.... faut-il me confesser?... j'étais, à la fin du repas... assez légèrement pompette. Je pris mon

verre, et sans y être invité le moins du monde, je me lançai dans un de ces discours où je m'emballe facilement, laissant ma pensée aller à la dérive, et mes lèvres traduire cette pensée; je parlai ainsi un grand quart d'heure, paraît-il; on riait ferme : plus on riait plus je me grisais, non de cidre, mais de paroles. Ma marotte, mon cher Étienne, mon éternelle marotte me poursuivait, une fois de plus ; mais cette fois, j'en avais abusé un peu, je le crains.

» Papa, à différentes reprises, m'imposa silence, et me pria de m'asseoir ; maman essayait de faire ses grands yeux sévères, mais elle souriait quand même ; et moi, j'étais parti, mais tout à fait parti ; je n'entendais que les bravos, bravos lancés autour de moi, et les fous rires d'une compagnie mise en gaieté par un déjeuner copieusement servi, un temps exquis, et finalement, par l'infernal toupet de ton fidèle serviteur Gros Pierre.

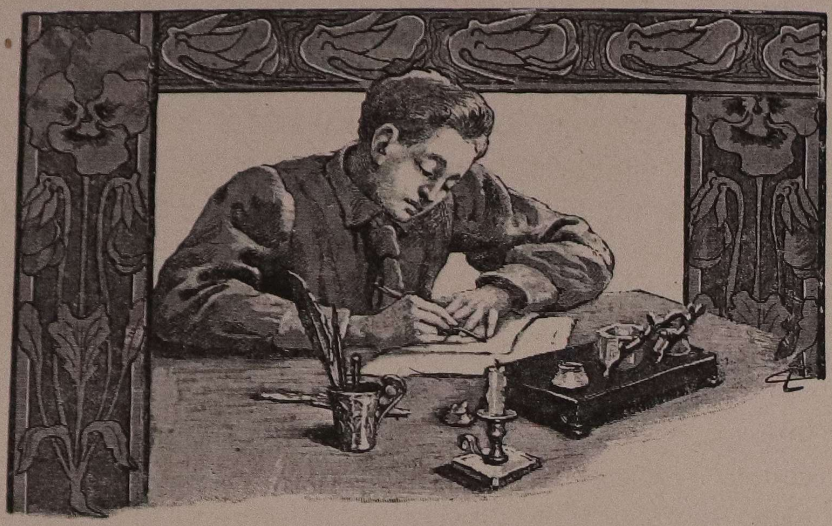
» Octobre nous ramenait à Paris ; je retournai, comme de coutume, à l'Institution Pascal, qui va être transportée bientôt boulevard Gourgaud, sur les terrains achetés par le docteur Terpat, où s'élève une artistique et imposante bâtisse que M. Herbant, avec une exactitude rare chez les architectes, vient de terminer à la grande satisfaction du comité de direction de l'Institut Laminois. On procède à l'organisation intérieure des nouveaux pavillons, au déblaiement des cours, aux plantations des jardins, et au mois de mars, sous les auspices du printemps et de son escorte gracieuse de fleurs, de chants d'oiseaux et d'éternelles

douces senteurs, nous inaugurerons la construction nouvelle, dont on dit merveille en ce qui concerne les innovations pratiques et agréables qu'elle renferme, et qui seront pour ton patron M. Polianoff, une source toute trouvée de modifications à apporter aux écoles de Vancouver. Et sur ce, au revoir, ami, j'ai bavardé si longtemps avec toi que j'ai perdu la notion du temps, d'un temps qu'il m'aurait fallu partager, ayant à préparer, pour cette semaine, des compositions nécessitant de nombreuses recherches. — Bien vite, je me sauve, et je cours à mes dictionnaires. Donne-moi le bon exemple, et continue à nous tenir au courant de tes faits et gestes, passés, présents et futurs.

De tout cœur, ton ami :

« Gros-Pierre, toujours pour les camarades, Pierrot pour maman, Pierre Mayeville en réalité, Maître Pierre pour ceux qui me blaguent, et ils sont nombreux, je te l'assure. »





XII

TOUT A LA JOIE

« Paris, janvier 1896.

» As-tu souvenance de la chanson :

Quand les gens de la nooooce
Rentrent dans leurs foyers,
Les uns s'en vont à pied,
Les autres en carrosse...

» Eh bien ! mon cher Étienne, c'est notre cas, j'arrive de la noce ; mais ni à pied, ni en carrosse, tout bonnement à bicyclette ! Revenir d'une noce à bicyclette, voilà qui est bizarre, mais je te dirai..... qu'il n'y a pas eu de noce, ou, du moins, qu'après la cérémonie du mariage de Madeleine Sennac avec M. Edmond Desay, nous sommes rentrés tous à l'Institution Pascal, où un jour de congé nous a été accordé,

ainsi qu'à nos jeunes voisines de l'Institution Pétronille.

» M. Larue a bien voulu faire une exception, tout à fait exceptionnelle, on peut dire, en faveur de Madeleine et de ses parents qui ont contribué dans une si large mesure à la prospérité de l'Académie Laminois. Madeleine était délicieuse en sa robe de satin blanc, tout unie, et mes sœurs, toutes deux demoiselles d'honneur, fort gracieuses en leurs corsages Pompadour, genre Louis XV. Ce soir, un dîner de quarante couverts réunit parents et amis ; mais la jeunesse est priée d'aller au bal du Lion d'or (*lit on dort*), et ma foi, après la course que je viens de faire avec les camarades, j'ai hâte de prendre quelques heures de repos bien gagné. Laissant cet après-midi ma famille chez les Sennac, je suis venu rejoindre M. Larue, et, par une température presque printanière, nous avons enfourché nos bicyclettes et nous avons été goûter à Auteuil, dans un petit restaurant dont le propriétaire a eu l'ingénieuse idée de transformer son jardin, assez vaste, en une piste vélocipédique.

» Par les journées écourtées que nous traversons, ce trajet peu éloigné était indiqué ; nous nous sommes livrés à différents matchs fort discutés et dignes des Bourillon, Morin, Jacquelin, Huret, Barden, Zimmermann et autres célèbres cyclistes. A trois heures, nous prenions force sirops et bocks de bière que nous dégustions à la santé des jeunes mariés ; puis, à la lumière de nos lanternes multicolores, nous revenions d'une

haleine au logis, dans la crainte d'être surpris par l'obscurité complète. Mes parents et mes sœurs sont à la noce ; et moi, quoique très fatigué, je tiens à t'écrire, craignant fort ne pouvoir consacrer beaucoup de temps à ma correspondance, d'ici plusieurs semaines ; ne m'en veux donc point si je ne t'adresse que quelques mots, mon cher Étienne ; mais je ne veux pas manquer, encore une fois, à ma parole ; et j'ai tant à faire, en ce moment, que, malgré mon désir de venir à toi plus souvent, cela m'est matériellement impossible. En semaine, je n'ai pas un instant à moi ; mes dimanches et jeudis sont occupés par diverses leçons particulières qui me laissent à peine le temps d'aller embrasser mes cousines, et de tailler une petite bavette avec Luce, dans le magasin de Mme Martin. Les promenades instructives du jeudi sont abandonnées et remplacées par des cours d'équitation et d'escrime ; ma bicyclette était remisée jusqu'aujourd'hui. C'est tout dire.

» Rien de nouveau d'ailleurs à te conter ; le jour de l'an s'est passé relativement calme, et l'hiver est si doux, les froids si rares, que nous en sommes réduits, mes camarades et moi, à patiner sur la glace artificielle du Pôle-Nord, ce qui n'a rien de bien distrayant et ne remplace en rien nos ébats de ces dernières années sur le lac du bois de Boulogne : cette distraction est la seule que l'on m'accorde. Je ne parle pas de mes promenades pédestres qui font partie de l'indispensable hygiène, et encore ces promenades amènent-elles quelquefois de bien bizarres incidents.

» Figure-toi que, jeudi dernier, après avoir arpenté en compagnie d'Henriot, Robert et Lestoile, le macadam des Champs-Élysées, nous revenions paisiblement par la rue de la Boétie, lorsque nous aperçûmes, marchant devant nous, un jeune garçon-boucher qui avait déposé sur un camion son panier tout chargé de viande.

» L'enfant, car c'était encore presque un enfant (il pouvait avoir douze ans), suivait le camion dont les chevaux allaient à tout petit train, mis au pas, à tout instant, par l'encombrement d'une rue très fréquentée. Le gamin ne perdait pas son bien de l'œil; mais, attiré tout à coup par la vue d'un marchand de tabac, et désireux de se payer un léger cigare, fruit défendu très probablement, il profita d'un nouvel arrêt causé par une voiture bondée de pierres qu'on allait décharger, pour se faufiler prestement dans la boutique. Il jeta ses cinq centimes sur le comptoir, et revint à son panier.

» En quittant la boutique, dans sa précipitation, il heurta un commissionnaire portant sur son crochet un tableau; le tableau perdit son équilibre, alla frapper contre le mur, le commissionnaire se fâcha, prit l'enfant au collet, lui imposant de s'arrêter et de constater, en sa présence, si le cadre du tableau, dont il était responsable, n'avait point de dégâts. L'enfant, hors de lui, gesticulait, discutait, voulait fuir, mais en vain; le commissionnaire tenait ferme, d'une main son crochet, de l'autre le bonhomme !

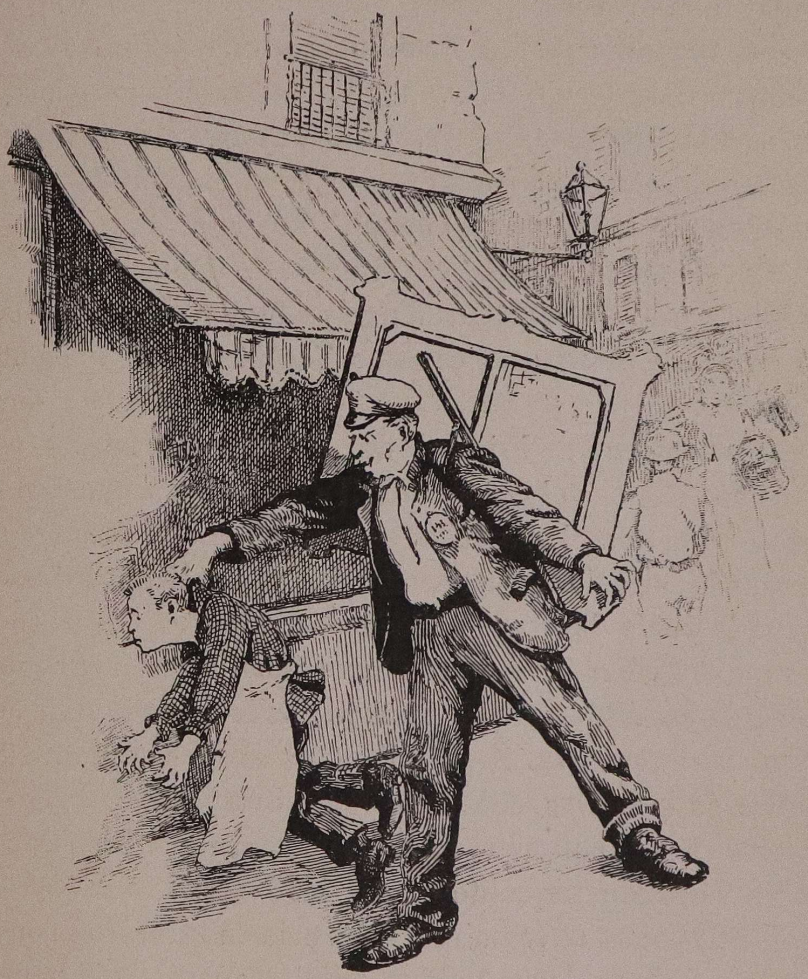
» Que te dirai-je, que tu ne devines ? La voiture de

pierres avait laissé au camion suffisamment de place pour passer, et, fouette cocher ! panier et viande étaient partis avec.

Juge du désespoir de l'enfant. Un rassemblement se produit : on entoure le petit, on le questionne, la chose se compliquait, le cadre en question étant sérieusement endommagé à l'un de ses angles. Un sergent de ville arrive, puis un autre, puis trois, puis cinq ; le commissionnaire agonise l'enfant de sottises ; mais celui-ci, tout à ses malheurs, pleure abondamment ; et nous nous approchâmes du pauvre désespéré, essayant, tout en lui faisant comprendre les conséquences de son imprudente étourderie, de le consoler. « Jamais je n'oserai rentrer chez mes patrons, disait-il au milieu de ses larmes, et moins encore, ce soir, chez ma mère ; c'est fini, je veux mourir. » Et tous les badauds de s'assembler, beaucoup d'entre eux riant même des aventures du petit qui, dans la bagarre, n'avait pas lâché son cigare, et, il me faut l'avouer, se donnait ainsi l'aspect d'un véritable petit voyou. Nous écoutions tous trois, attendant avec impatience la solution du grave problème que les sergents de ville n'arrivaient pas à résoudre, lorsqu'une idée me vint à l'esprit.

Aux petits pâtissiers, garçons-épiciers, garçons-bouchers, collègues de l'enfant, soldats, bonnes et enfants peu à peu ameutés, s'étaient joints un grand nombre de curieux, venus de tous les côtés, et augmentant le flot grossissant de la foule. Des équipages stationnaient même, chacun demandant au voisin la cause de cet

attroupement, commenté déjà de façons plus fantaisistes et plus fausses les unes que les autres. Bref, profi-



tant d'une affluence aussi select que nombreuse, j'enlevai ma casquette, y déposai une pièce de 50 centimes, invitai Henriot et Lestoile à me donner autant, puis, faisant le tour de l'assemblée, je récoltai la somme

prodigieuse de 175 francs. J'avais même des pièces d'or, n'ayant pas hésité à tendre ma casquette aux belles dames assises dans leurs voitures, et spectatrices de ma collecte. Possesseur d'une fortune aussi considérable, je me trouvais à mon tour fort perplexe, ne sachant comment répartir ces 175 francs qui représentaient bien plus que la valeur de la viande disparue et du cadre simplement écorné.

Au même moment, et comme s'il était arrivé à mon secours sur l'ordre d'une de ces bonnes fées des Contes de Perrault, le docteur Terpat me frappa sur l'épaule.

Il rentrait chez lui, rue des Écuries-d'Artois, et à l'exemple de tous les passants, il s'était arrêté, questionnant à son tour, lorsqu'il m'aperçut tenant de mes deux mains le fond de ma casquette qui ployait littéralement sous le poids des sous, des pièces d'argent et des pièces d'or entassés et résonnant d'un cliquetis qui me comblait de joie. En quelques mots je mis le docteur au courant de l'aventure. Il pria l'enfant et le commissionnaire de le suivre, fendit la foule compacte encore, et arrivé chez lui où nous l'avions accompagné, il se livra à un véritable inquisitoire, sur les tenants et aboutissants des deux adversaires. Il les pria de lui faire savoir le montant de leurs petites avaries respectives. Mais l'enfant, toujours dans la crainte d'être grondé, n'osait affronter seul les regards du maître-boucher. Nous voilà, Henriot, Lestoile et moi, en route avec l'enfant chez son patron qui, fort heureusement, était aussi du

quartier. Côtelettes, biftecks, gigot et deux livres de graisse se montaient à la somme de 11 fr. 65, y compris le timbre de l'acquit. Monsieur le boucher n'était pas commode ; en effet, sa grosse figure colorée se colora davantage encore au début de notre récit ; puis, sur l'affirmation que la marchandise lui serait remboursée, il maîtrisa sa fureur, et tout rentra dans l'ordre, le boucher à ses affaires, et l'enfant, après nous avoir laissé son adresse, à son labeur quotidien.

» Quant au commissionnaire il se contenta, séance tenante, de deux belles pièces de vingt francs, certain qu'une grande partie de la somme lui resterait, une fois son cadre minutieusement réparé.

» Mais le plus drôle de l'affaire, mon cher Étienne, c'est que, durant ce temps, la cuisinière de Mme Terpat se lamentait en attendant la viande destinée à son dîner ; le gigot qui roulait actuellement sur le camion était celui qui devait servir au dîner du docteur Terpat. Quelle amusante coïncidence !

Quelques instants plus tard, le précoce fumeur venait rapporter la commande, s'excusant doublement puisqu'il n'avait pas eu le courage d'avouer de suite à M. Terpat que le gigot envolé était sien. C'était trop d'émotions à la fois pour l'enfant, et le lendemain, quand Mme Terpat alla à l'adresse indiquée pour remettre aux parents de l'enfant l'argent qui lui appartenait de droit, puisque je l'avais recueilli à son intention, elle trouva la maman au chevet de son garçon. Mais quel chevet ! et quelle maman !

» Une misère noire régnait dans le taudis, que Mme Terpat, l'excellente et charitable femme, avait tenu à visiter elle-même. Un malheureux grabat servait de lit à notre petit protégé, l'aîné de cinq enfants élevés par une mère restée veuve, il y a quelques mois, et sans ressources aucunes. Songe un peu, cher ami, si notre argent arrivait à propos ! Mme Terpat, point n'est utile de te le dire, car tu la connais et tu l'as vue à l'œuvre, se promet de venir en aide à la malheureuse femme, et je gage que les tout petits au moins seront bientôt des recrues de l'Académie Laminois. On va les installer, avec leur maman, à proximité de la rue de la Ferme, et le petit garçon-boucher, qui ne gagnait presque rien chez son patron, entrera, le mois prochain, au nouvel Institut Laminois, au service de M. Larue, à titre de petit groom ; ceci prétexte à lui donner quelques appointements qu'il devra remettre à sa mère, en attendant qu'il soit en état de gagner sa vie quand il sortira d'un des ateliers d'apprentissage de l'Institut, où le Dr Terpat se propose de le mettre.

» Et voilà, cher Étienne, le fait le plus saillant de mon existence récente ; ne valait-il pas la peine de t'être narré ? Une fois de plus, j'ai jasé, et les quelques mots que je devais t'écrire sont devenus des pages ; quel bavard que ton ami Gros Pierre, qui te serre bien cordialement la main !

« Amitiés de tous. »

« 2 avril 1896.

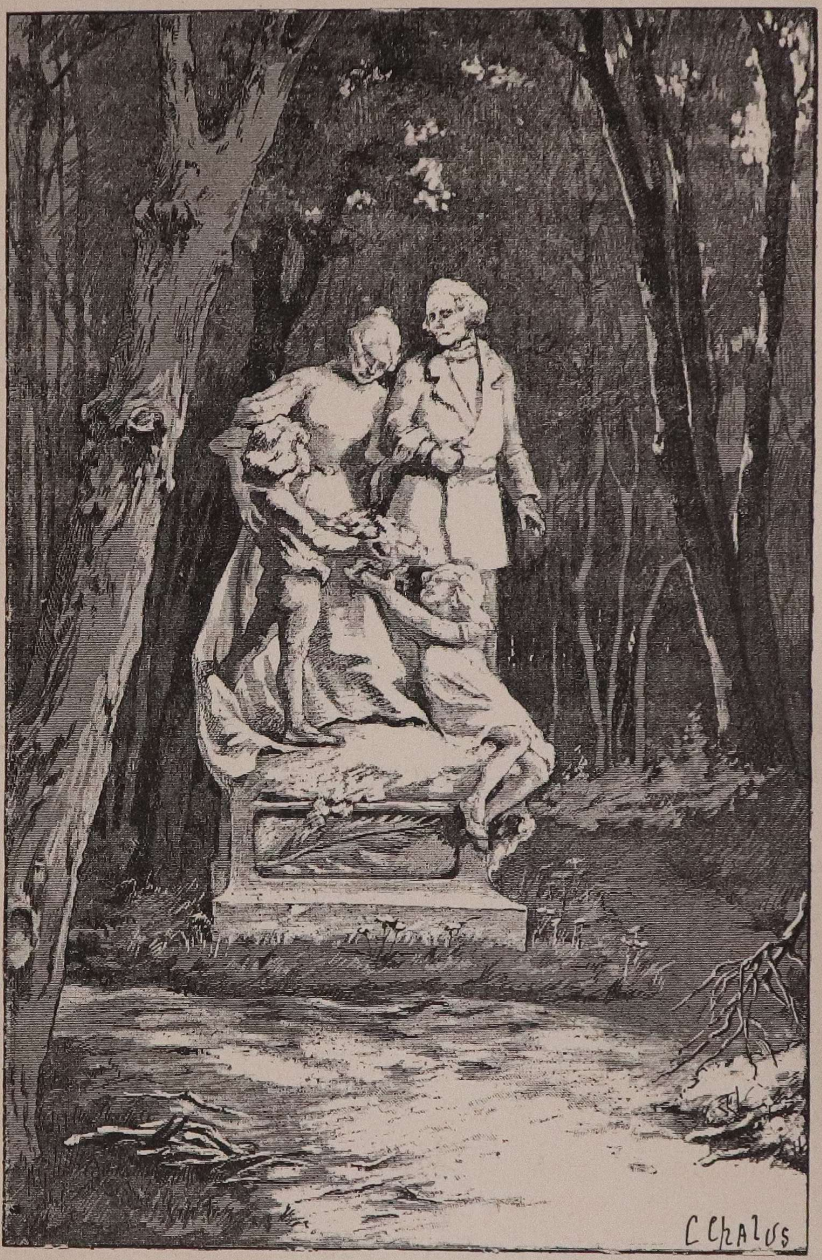
» *Gros Pierre à Étienne.*

» Merci, cher camarade, de ta récente missive ; nous y



apprenons, avec grande satisfaction, la rapidité avec laquelle tu t'es mis au courant de tes nouvelles fonctions, et combien vite tu t'es acclimaté à ce pays dont les mœurs sont si différentes des nôtres ! M. Polianoff, m'écris-tu, est ravi des services que lui rend le capi-

taine Colbert, et le capitaine Colbert très satisfait de toi ; tout est donc pour le mieux dans le plus nouveau des mondes, et ne serait le chagrin que j'éprouverais à me séparer des miens, je serais vraiment bien curieux de vivre un peu avec toi une existence qui me semble plus mouvementée, et surtout plus intelligente, que celle que mènent tes contemporains parisiens. Ils vaquent tous, avec la plus parfaite régularité, à leurs différentes occupations, mais quel abîme entre leur besogne et la tienne ! Et combien faudra-t-il que les malheureux triment, pour amasser en une année ce que tu mets de côté en un mois. Il est dur de s'expatrier, c'est juste, et nous autres Français y mordons difficilement ; mais, c'est pourtant la vérité, au point de vue des connaissances générales, ne sommes-nous pas sous ce rapport, fort en retard ? Je le crois, mais ce n'est certes pas moi qui romprai avec les traditions, et je me contenterai, longtemps encore, de satisfaire ma curiosité par la lecture de tes intéressants récits. Ne m'accuse pas de lâcheté, je ne suis encore qu'un tout petit garçon, toujours fourré dans les jupons de sa mère, comme disent mes sœurs pour me taquiner ; quitter ma mère me semblerait impossible ! Et pourtant cela viendra, comme toute chose, me dit souvent papa ! Brrrr !... je n'ose y penser, et quand j'y pense, je me cramponne doublement à elle ! Bonne petite mère, je l'aime tant !! Elle a été un peu souffrante, ces temps derniers, mon cher Étienne, mais la voici complètement rétablie ; elle a



UN GROUPE REPRÉSENTE Mlle PÉTRONILLE ET SON FRÈRE. (P. 289.)

pu assister dimanche dernier à l'inauguration de l'Institut Laminois, aujourd'hui parfaitement installé et organisé. M. Herbant a fait réellement preuve de génie dans l'accomplissement de sa tâche ; nos deux pavillons, ceux destinés aux études supérieures, ceux réservés aux ateliers d'apprentissage, sont une merveille de bon goût, de sens pratique, et la cour centrale qui sépare notre terrain de celui des demoiselles, une des choses les plus délicieuses que l'on puisse rêver ; une longue rangée d'arbres longe les pavillons d'un côté comme de l'autre, devant former une avenue ombragée quand les feuilles auront poussé ; et déjà les bourgeons pointent. Entre ces deux avenues se trouve un espace immense, au milieu duquel se dresse un monument, englobé dans un massif de verdure et de fleurs, dont nous ignorions la commande faite à M. Puech, un de nos plus grands statuaires. Ce monument est composé d'un piédestal que surmonte un groupe, grandeur naturelle, représentant Mlle Pétronille au bras de son vieux frère, M. Pascal ; au bas de ce groupe, couchés gracieusement à leurs pieds, deux enfants, un garçon et une fille, allégorie de Jean et de Claudia Larue, les premiers enfants recueillis par M. et Mlle Laminois, devenus aujourd'hui : l'un M. Larue, directeur de l'Institut, l'autre Mme Lovizit, directrice de l'Académie.

» Tu ne peux te douter, mon cher Étienne, combien cela est charmant à contempler, et combien la surprise a été générale. Ce monument, en terre cuite pour

l'instant, sera coulé en bronze dès que le permettront les fonds d'une caisse créée dans ce but, et pour laquelle M. Lovizit est chargé de recueillir les offrandes.

» Outre cette cour principale qui ne sert d'entrée et de sortie qu'aux parents, les pavillons des garçons, comme ceux des filles, ont leurs jardins, très vastes, et leur entrée particulière sur les deux rues qui encadrent ce morceau du boulevard Gourgaud, rues diamétralement opposées, d'où il résulte que garçonnets et fillettes ne se rencontrent plus, ne s'entendent même plus, ce qui n'aurait pas fait mon affaire, t'en souviens-tu, Étienne, lorsque je perçais le trou dans le mur de l'Institution Pascal pour voir ma petite amie dans le jardin de l'Institution Pétronille ?

» Qui eût dit que Léopold, ce gros farceur qu'il était alors, viendrait un jour me prendre ma Lucette ! Je dis un jour, car nous n'y sommes pas encore ; et dimanche, à la fête qui nous réunissait tous à l'Institut Laminois, je t'assure que Luce avait bien plus de plaisir à jouer avec moi qu'à causer avec Léopold, toujours excellent garçon, mais un peu sérieux encore pour elle.

» L'Institut Laminois ouvre cette année avec le chiffre colossal de 225 enfants, dont 130 garçons et 95 filles, répartis, selon leurs aptitudes, dans les pavillons d'enseignements primaire, secondaire, supérieur, moderne, classique ou professionnel.

» Le comité de direction pense pouvoir abriter

350 enfants ; très vite, sans aucun doute, on sera au complet !

» Une petite modification, qui me touche personnellement, et me contrarie un peu, devra être apportée : les lycéens vont abandonner Condorcet qui se trouve trop loin de l'Institut. A partir de la rentrée prochaine, nous suivrons les classes du lycée Carnot, situé à quelques minutes de l'Institut.

» Henriot, Duchâteau, Lestoile, Robert, Golandré et autres camarades subiront le même sort : nous nous consolerons mutuellement de délaisser ainsi les bancs de notre cher collège témoin de nos premières émotions.

» Et d'ici les vacances nous continuerons nos classes dans les mêmes conditions : moi, la mienne, sous la surveillance de M. Lecomte qui ne désespère pas de faire de moi un de ses bons disciples... Mes efforts sont constants en ce sens ; j'ajoute que M. Lovizit continue à tricher toujours un peu en ma faveur, papa à se laisser faire douce violence, c'est-à-dire à me laisser profiter de quelques leçons, que je prends en dehors des classes, les jours de congé généralement. Et j'espère bien, à la fin de l'année scolaire, recueillir de nombreux lauriers ; je l'espère à tous égards, ayant, outre le désir de satisfaire M. Lecomte, la très réelle curiosité d'assister à une des distributions de prix, dont je ne connais la cérémonie que par les descriptions lues et entendues. Jusqu'ici, en effet, et ceci dit sans vantardise aucune, j'avais remporté annuellement

plusieurs prix et des nominations dans toutes les facultés ; chaque année, soit pour un motif de santé, soit pour un autre, il m'a fallu renoncer à récolter les fruits de la moisson ; n'est-ce pas lamentable ?



» Et sur ce, au revoir, mon vieil ami ; c'est jeudi, j'avais deux heures de liberté, je viens de te consacrer un grand moment, je vais employer l'autre à mettre au courant, en compagnie de ma cousine Georgette avec laquelle je m'accorde si bien, mes collections de timbres et d'autographes, d'autographes surtout, pour laquelle j'ai une véritable rage, une vraie passion. Ma collection est d'un ordre spécial, je ne mets de côté que les lettres

adressées personnellement à mon père, souvent en rapport, par ses affaires, avec nombre d'illustrations littéraires, politiques, scientifiques, artistiques et autres. J'ajoute, à chaque épître, le portrait de la personne qui l'a tracée ; toutes mes économies y passent, mes instants de liberté également, mais cela m'amuse et m'intéresse au plus haut point, et plus tard ma collection aura, je le crois, une très grande valeur. Et si tu continues de la sorte, mon brave Étienne, qui sait si tes autographes ne seront point un jour dignes de figurer dans mon album ?

» Au revoir encore, le moment du départ de M. Polianoff doit approcher ; ta prochaine lettre nous fixera, très probablement, la date précise de son arrivée.

» Ton ami,

» Pierre Mayeville (Ma graisse fondue ne m'autorisant plus à garder le sobriquet de Gros Pierre, qui tendrait à devenir une absolue dérision).

« 30 juin 1896.

» *Gros Pierre à Étienne*,

» C'est donc vrai, mon cher Étienne, ce n'est pas un rêve : tu seras auprès de nous fin septembre, et il me faut répondre instantanément à ta lettre, dans la crainte que tu ne sois déjà en route avant l'arrivée du courrier ?

» Je m'étonnais un peu de la brièveté de tes dernières lignes, tu ne m'y avais pas habitué ; mais comme

tu as bien fait de ne pas nous tenir au courant de tes hésitations à accepter l'offre gracieuse que te faisait M. Polianoff! Nous aurions été vraiment tous bien contrariés de te voir prendre une décision en sens contraire, et, comme tu l'as si bien compris, plus embarrassés encore de te donner un conseil! C'est que tu nous posais une grave question, mon cher Étienne, l'une des plus graves qui puissent surgir dans la vie d'un homme! Rester fidèle à sa patrie, ou en choisir une autre!

» Il eût été désastreux de perdre tout le bénéfice, et quel bénéfice, d'une situation, d'un avenir si laborieusement conquis! J'en conviens, la solution que tu nous indiques est parfaite, et nous t'adressons tous, mon cher Étienne, l'expression de notre bonheur à te retrouver, puis encore le respect profond que nous inspire ton admirable persévérance.

» Hanté, comme tu me l'écris, par cette idée de désertion (le mot est dur), tu préparais, depuis longtemps, le moyen de concilier et ta carrière et ton devoir; guidé par M. Polianoff, tu as tranché la question d'une façon tout à fait parfaite, mon brave ami, et l'idée de te préparer, à Vancouver, à passer ici ton examen d'admission à l'école des Langues Orientales, a été une inspiration fort ingénieuse. Mais comme tu as dû bûcher! pauvre camarade. Le russe est une langue si aride! Enfin, le succès couronnera tes efforts, je l'espère : tu ne feras qu'un an de service militaire, et tu retourneras à ta ville enchantée, emportant avec toi le ballot le plus

précieux, celui d'une conscience parfaitement tranquille !!!

» Mais comme tu peux te considérer doublement heureux d'avoir rencontré, sur ta route, un homme d'un esprit aussi élevé, aussi éclairé, aussi généreux que celui de M. Polianoff, qui n'hésite pas à te conserver ta place, ta situation, durant le temps qui te sera nécessaire à l'accomplissement de tes projets.

» Et tu t'embarques le 12 juillet, mon cher Étienne ! Quelle émotion tu éprouveras, à ce retour si différent de ton départ d'Europe, ce départ auquel je n'ose penser, et auquel je ne fais allusion que pour te redire encore, toujours et jamais assez, combien nous sommes fiers de toi. Mais tu n'es pas encore près de toucher le sol de la France, puisque, ainsi que tu me l'annonces, tu t'embarqueras directement de New-York par la ligne allemande pour Hambourg, M. Polianoff désirant, avant tout, revoir sa famille laissée à Moscou. Tu accompliras ton voyage dans les meilleures conditions ; ton séjour en Russie te sera utile et agréable, utile puisque tu seras à même de te perfectionner dans la langue russe ; agréable, M. Polianoff appartenant, d'après ce que nous a dit M. Berger, à l'une des familles les plus honorables et les mieux considérées tant à la cour du Tsar qu'à l'ambassade de Paris.

» Par un égoïsme que tu comprendras, cet argument vient s'ajouter à tous ceux qui nous font désirer si impatiemment votre arrivée, puisque M. Polianoff sera à même de nous faciliter notre présence aux réjouis-

sances diverses que l'on prépare en l'honneur de la visite du Tsar en France.

» Je puis donc te dire : A bientôt ! Que ce mot est doux à écrire...

» A toi de tout cœur,

» Pierre Mayeville. »

. . . . . .

. . . . . .

Cette missive fut la dernière adressée par mon frère à Étienne; le 4 octobre au matin, un dimanche, une délégation de l'Institution Laminois, parmi laquelle se trouvait mon petit frère (car il est encore, malgré ses treize ans, mon petit frère), attendait, à la gare de l'Est, Étienne et M. Polianoff. Mon père, le Dr Terpat, M. Larue, Mme Desay, notre mère, Berthe et moi, avions à cœur de témoigner, par notre présence, à l'enfant prodigue, l'infini bonheur que nous causait son retour. Jules, Henry Norbert, René Flandrin, étaient accourus également à la rencontre de leur ancien ami.

Et lorsque le train s'arrêta, c'est à qui découvrirait, accueillerait le premier dans ses bras le jeune Étienne Privat.

Étrangers et provinciaux arrivaient en masse; la cohue était indescriptible, nous ne pouvions trouver notre voyageur au milieu de cette mer humaine : — Ah ! bonjour, monsieur Mayeville, s'écria tout à coup un monsieur, en se précipitant au-devant de mon père.

— Bonjour, monsieur, répondit mon père, en portant

la main à son chapeau, et tout interloqué, il ajoutait :

— Mais, pardon, il doit y avoir erreur... je... je..



Étienne. — Comment ! vous ne me reconnaissez pas ? Mais je suis Étienne,... Étienne Privat !

— Pas possible ! Vous, Étienne Privat ?

Étienne. — Oh ! ne me dites pas vous, monsieur ! Mais oui, moi,... c'est bien moi !

Nous ne pouvions en croire nos yeux : de l'ancien

petit Étienne, à l'air piteux et nonchalant, il ne restait plus rien, rien, absolument rien. A nos regards se présentait un grand, un superbe jeune homme, brun, très hâlé, aux cheveux abondants, à la moustache déjà fortement prononcée ; les traits eux-mêmes s'étaient modifiés, ne laissant aucun souvenir de l'enfant embarqué six ans auparavant.

M. Polianoff, le chapeau à la main, se tenait auprès de lui. Étienne le présenta à chacun de nous, à ceux du moins qu'à son tour il reconnaissait, car Henry, René et Jules avaient traversé, comme lui, cette phase qui conduit le garçonnet à l'adolescence, et de laquelle les jeunes gens sortent, pour la plupart, absolument métamorphosés.

Très ému, dans une effusion de tendresse infinie, Étienne demanda à ma mère, à Mme Desay, la permission de les embrasser; il nous serra, à ma sœur et à moi, chaleureusement la main. — Mais où est Gros Pierre? demanda-t-il d'un ton légèrement étonné, presque anxieux.

— Me voici, répondit Pierrot, qui s'était tenu un peu à distance, me voici, Étienne ! Je croyais que tu m'avais oublié !

— T'oublier, toi mon meilleur camarade, le fils de M. Mayeville qui a toujours été si indulgent pour moi! Ah! non, certes non ; mais tu es méconnaissable, toi aussi ! Pense un peu, tu avais sept ans lorsque je quittai la France, et je ne m'attendais guère, malgré ce que tu m'écrivais, à te trouver aussi svelte ; tu as

perdu ton embonpoint, mais tu as conservé ta bonne et franche physionomie, tes yeux si bons, si doux; embrasse-moi, mon vieux Gros Pierre..... Puis, se reprenant et souriant..... Maître Pierre, allons, embrasse-moi fort. Mon Dieu que je suis heureux de vous revoir tous, et merci ! merci de toute mon âme, de ne plus vous souvenir du vilain petit bonhomme que j'étais.

M. Polianoff, après un échange de paroles aimables, prit congé de nous, demandant la permission d'aller rejoindre ses amis personnels, venus également à la gare pour lui souhaiter la bienvenue.

— Et demain si vous le permettez, dit-il à mon père, je viendrai, monsieur, présenter mes hommages à ces dames, et causer un peu avec vous de ce brave garçon que je vous ramène aujourd'hui.

M. Polianoff sonna à notre porte le lendemain, vers deux heures. C'était un homme superbe, grand, fort, blond, le type russe par excellence, avec son aspect martial, sa physionomie franche, empreinte d'un charme, d'une amabilité irrésistibles ! Il loua fort notre jeune ami, insistant sur la loyauté de sa nature, son courage, sa force de travail, et son intelligence tout à fait supérieure.

Étienne n'assistait pas à ce panégyrique qui eût effarouché sa modestie ; dès la première heure, il avait quitté la chambre que mon père avait mise à sa disposition dans notre appartement, et, impatient, il s'était mis en route sous la conduite de Pierrot qui devait le mener chez tous ses amis d'antan.

Ainsi que l'avait rêvé et si malicieusement exprimé

mon petit frère, M. Polianoff promit à mon père de lui faire parvenir, au fur et à mesure des événements, des billets donnant accès aux cérémonies diverses qui se préparaient pour l'arrivée du Tsar, le priant de répartir ces billets de façon à donner satisfaction au plus grand nombre possible des camarades d'Étienne.

Dès le soir même, une estafette du ministère des Affaires étrangères remettait sous pli à mon père, dix billets pour une des tribunes du Ranelagh construites à quelques mètres de la gare, nous permettant de saluer, dès son arrivée dans la capitale, le jeune souverain et sa gracieuse épouse.

Durant ces trois journées d'une inoubliable émotion, le sort désigna ceux d'entre nous dont les hourras vibrants de jeunesse devaient se mêler aux acclamations enthousiastes d'un peuple tout entier.

A l'église russe, à Notre-Dame, au Palais de Justice, au Panthéon, aux Invalides, à l'inauguration du pont Alexandre-III, à la Monnaie, aux fêtes de l'Hôtel de Ville, à la Comédie-Française, l'Institut Laminois, grâce à l'extrême obligeance et à la délicatesse de M. Polianoff, fut, tour à tour, représenté par plusieurs de ses membres, grands et petits.

De son côté, mon père était possesseur de quelques billets, dont il disposa en faveur des siens. Je cédai très volontiers ma place, soit à ma sœur, soit à mes cousines, quand il me proposait de l'accompagner, le priant, en revanche, de me réserver un billet pour la revue, qui seule faisait l'objet de ma convoitise.

De très bonne heure nous étions, mon père, Pierrot et moi, à Châlons ; les cartons blancs qui nous donnaient accès dans une des meilleures tribunes, peu encombrée encore lorsque nous arrivâmes, nous permirent de nous caser aisément, et de choisir un coin d'où nous dominions la vaste plaine.

A droite, à gauche, se massaient les troupes ; à l'aide de notre jumelle, nous apercevions les cuirassiers, chasseurs, dragons, hussards, zouaves, turcos, mais si loin, si loin, que l'espace décolorait les costumes et que les régiments ressemblaient à de véritables joujoux. Mon jeune frère est rayonnant de joie, il exulte, littéralement. Près de nous, les tribunes se remplissent : invités de toutes armes, de tous pays, se groupent, s'entassent. Soudain le canon tonne ; il annonce l'arrivée du Tsar. Un silence profond succède aux manifestations bruyantes d'un peuple devenu subitement haletant.

Le bruit des sonneries retentit, le tambour bat, tandis que, revêtu de son uniforme rouge, le jeune empereur, à cheval, l'impératrice et le président de la République, en voiture, passent devant le front des troupes. Peu à peu le cortège se dessine plus nettement à l'horizon ; nous distinguons l'escorte des Arabes, enveloppés dans leurs amples burnous blancs, montés sur leurs ardents coursiers aux harnachements somptueux de cuir et d'étoffes lamés d'or et d'argent.

Encore quelques instants, et le Tsar est devant nous. Il met pied à terre et se dirige vers la tribune officielle au sommet de laquelle on arbore aussitôt le drapeau

impérial. Le défilé commence alors : tout au loin s'ébranlent les masses profondes de nos soldats ; les régiments, les escadrons, les batteries se déroulent comme un long ruban, et à mesure que grandissent ces silhouettes lointaines, la foule entière frissonne de joie et d'orgueil ; cette foule gronde, rugit ; les ovations, les bravos éclatent, tous les regards sont tendus. L'émotion semble pour l'instant avoir pétrifié Pierrot.

Tout à coup, la cavalerie paraît, s'élance vertigineuse ; elle vient à nous rapide comme l'éclair : c'est la charge, le triomphe, l'acte final de la revue.

Dans un élan unanime de tous les cœurs français un dernier cri retentit alors, cri d'adieu au jeune empereur, à l'impératrice, cri de paix et d'espérance !...

Et, des yeux de mon petit frère, je vois une larme doucement s'échapper, sa première larme de patriote, sa première larme d'homme !

Homme !! Gros Pierre a vécu !! Ma mission est achevée, l'heure de clore ce Journal a sonné !

Sois aussi brave homme, petit Pierre, que tu as été brave enfant !...

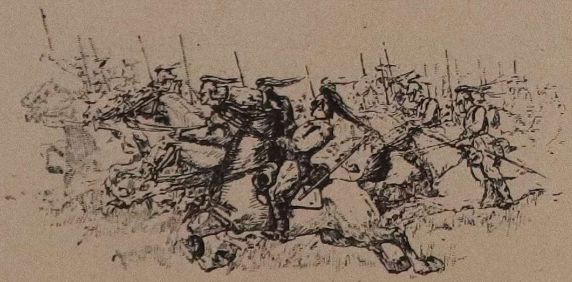


TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
I.	— L'enfant de neige	1
II.	— L'Académie Laminois	25
III.	— Douce surprise	51
IV.	— Un rendez-vous	74
V.	— Villa Gabi	96
VI.	— La porte du paradis	121
VII.	— Un frère	150
VIII.	— Monsieur Lovizit	181
IX.	— Bicyclettes et bicyclistes	210
X.	— Au-delà des mers	233
XI.	— La ferme Caporal	256
XII.	— Tout à la joie	276



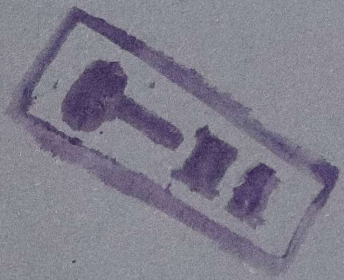
Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. Majesté et L. Bouchardeau.

Акт № 1
Цена 20-
11.49

20 -

2059

Цена 24




PARIS